

# MEMOIRES.

---

TOME SECOND.

---





LES  
CONFESSIONS

DE  
J. J. ROUSSEAU.

TOME SECOND.



A LONDRES.

---

1786.



C

J'A

Jug

C'e

aba

se

f'a

cal

for

av

an

Do

po

tif

bi

sa

# LES CONFESSIONS

DE

J. J. ROUSSEAU.

---

## LIVRE IV.

J'ARRIVE et je ne la trouve plus. Qu'on juge de ma surprise et de ma douleur ! C'est alors que le regret d'avoir lâchement abandonné M. le Maître , commença de se faire sentir. Il fut plus vif encore quand j'appris le malheur qui lui était arrivé. Sa caisse de musique , qui contenait toute sa fortune , cette précieuse caisse , sauvée avec tant de fatigue , avait été saisie en arrivant à Lyon , par les soins du comte Dortan , à qui le chapitre avait fait écrire pour le prévenir de cet enlèvement furtif. Le Maître avait en vain réclamé son bien , son gagne-pain , le travail de toute sa vie. La propriété de cette caisse était

tout au moins sujette à litige ; il n'y en eut point. L'affaire fut décidée à l'instant même par la loi du plus fort , et le pauvre le Maître perdit ainsi le fruit de ses talens , l'ouvrage de sa jeunesse , et la ressource de ses vieux jours.

Il ne manqua rien au coup que je reçus, pour le rendre accablant. Mais j'étais dans un âge où les grands chagrins ont peu de prise , et je me forgeai bientôt des consolations. Je comptais avoir dans peu des nouvelles de madame de Warens , quoique je ne susse pas son adresse , et qu'elle ignorât que j'étais de retour ; et quant à ma désertion , tout bien compté , je ne la trouvais pas si coupable. J'avais été utile à M. le Maître dans sa retraite ; c'était le seul service qui dépendît de moi. Si j'avais resté avec lui en France , je ne l'aurais pas guéri de son mal , je n'aurais pas sauvé sa caisse , je n'aurais fait que doubler sa dépense , sans lui pouvoir être bon à rien. Voilà comment alors je voyais la chose ; je la vois autrement aujourd'hui. Ce n'est pas quand une vilaine action vient d'être faite qu'elle nous tour-

ente, c'est quand long-temps après on se la rappelle, car le souvenir ne s'en teint point.

Le seul parti que j'avais à prendre pour avoir des nouvelles de maman était d'en attendre, car où l'aller chercher à Paris, et avec quoi faire le voyage? Il n'y avait point de lieu plus sûr qu'Annecy pour savoir tôt ou tard où elle était. J'y restai donc. Mais je me conduisis assez mal. Je n'allai point voir l'évêque, qui m'avait protégé et qui pouvait me protéger encore : je n'avais plus ma patronne auprès de lui, et je craignais les réprimandes sur notre évasion. J'allai moins encore au séminaire : M. Gros n'y était plus. Je ne vis personne de ma connaissance : j'aurais pourtant bien voulu aller voir madame l'intendante, mais je n'osai jamais. Je fis plus mal que tout cela. Je retrouvai M. Venture, auquel malgré mon enthousiasme je n'avais pas même pensé depuis mon départ. Je le retrouvai brillant et fêté dans tout Annecy ; les dames se l'arrachaient. Ce succès acheva de me tourner la tête. Je ne vis plus rien que M. Venture, et il me fit presque ou-

blier madame de Warens. Pour profiter de ses leçons plus à mon aise, je lui proposai de partager avec moi son gîte; il y consentit. Il était logé chez un cordonnier plaisant et bouffon personnage, qui dans son patois, n'appelait pas sa femme autrement que *Salopière*, nom qu'elle méritait assez. Il avait avec elle des prises que Venture avait soin de faire durer, en paraissant vouloir faire le contraire. Il lui disait d'un ton froid, et dans son accent provençal des mots qui faisaient le plus grand effet; c'étaient des scènes à pâmer de rire. Les matinées se passaient ainsi sans qu'on y songeât. A deux ou trois heures nous mangions un morceau. Venture s'en allait dans ses sociétés, où il soupait; et moi j'allais me promener seul méditant sur son grand mérite, admirant et convoitant ses rares talens, et maudissant ma maussade étoile, qui ne m'appela point à cette heureuse vie. Eh! que je m'y connaissais mal! la mienne eût été cent fois plus charmante si j'avais été un peu moins bête, et si j'en avais su mieux jouir.

Madame de Warens n'avait emmené Anet avec elle, elle avait laissé Merceret, sa femme-de-chambre dont j'ai parlé. Je la trouvai occupant encore l'appartement de sa maîtresse. Mademoiselle Merceret était une fille un peu plus âgée que moi, non pas jolie, mais assez agréable; une bonne fribourgeoise sans malice, et à qui je n'ai connu d'autre défaut que d'être quelquefois un peu mutine avec sa maîtresse. Je l'allais voir assez souvent; c'était une ancienne connaissance, et sa vue m'en rappelait une plus chère qui me la faisait aimer. Elle avait plusieurs amies, entr'autres une mademoiselle Giraud, Genèvoise, qui pour mes péchés s'avisa de prendre du goût pour moi. Elle pressait Merceret de m'emmener chez elle; je m'y laissais mener parce que j'aimais Merceret, et qu'il y avait là d'autres jeunes personnes que je voyais volontiers. Pour mademoiselle Giraud, qui ne faisait toutes sortes d'agaceries, on ne peut rien ajouter à l'aversion que j'avais pour elle. Quand elle approchait de mon visage son museau sec et noir, barbouillé

de tabac d'Espagne , j'avais peine à m'abstenir d'y cracher. Mais je prenais patience à cela près , je me plaisais fort au milieu de toutes ces filles ; et soit pour faire leur cour à mademoiselle Giraud , soit pour moi-même , toutes me fêtaient à l'envi. Je ne voyais à tout cela que de l'amitié. J'ai pensé depuis qu'il n'eût tenu qu'à moi d'y voir davantage ; mais je ne m'en avisais pas , je n'y pensais pas.

D'ailleurs , des couturières , des filles-de-chambre , de petites marchandes ne me tenaient guère. Il me fallait des demoiselles. Chacun a ses fantaisies , ça toujours été la mienne , et je ne pense pas comme Horace sur ce point là. Ce n'est pourtant pas de tout la vanité de l'état et du rang qui m'attire ; c'est un teint mieux conservé , de plus belles mains , une parure plus gracieuse , un air de délicatesse et de propreté sur tout la personne , plus de goût dans la manière de se mettre et de s'exprimer , une robe plus fine et mieux faite , une chaussure plus mignonne , des rubans , de la dentelle , des cheveux mieux ajustés. Je préférerais toujours la moins jolie ayant plus de tout cela



Je trouve moi-même cette préférence très-ridicule , mais mon cœur la donne malgré moi.

Hé bien ! cet avantage se présentait encore , et il ne tint qu'à moi d'en profiter. Que j'aime à tomber de temps en temps sur les momens agréables de ma jeunesse ! Ils m'étaient si doux ; ils ont été si courts , si rares , et je les ai goûtés à si bon marché ! Ah ! leur seul souvenir rend encore à mon cœur une volupté pure , dont j'ai besoin pour ranimer mon courage , et soutenir les ennuis du reste de mes ans.

L'aurore un matin me parut si belle , que m'étant habillé précipitamment , je me hâtai de gagner la campagne pour voir lever le soleil. Je goûtai ce plaisir dans tout son charme ; c'était la semaine après la Saint-Jean. La terre , dans sa plus grande parure , était couverte d'herbe et de fleurs ; les rossignols presque à la fin de leur ramage semblaient se plaisir à le renforcer ; tous les oiseaux faisant en concert leurs adieux au printemps , chantaient la naissance d'un beau jour d'été , d'un de ces beaux jours qu'on ne voit plus à mon âge , et qu'on n'a

jamais vu dans le triste sol où j'habite aujourd'hui.

Je m'étais insensiblement éloigné de la ville, la chaleur augmentait, et je me promenais sous des ombrages dans un vallon, le long d'un ruisseau. J'entends derrière moi des pas de chevaux et des voix de filles qui semblaient embarrassées, mais qui n'en riaient pas moins de bon cœur. Je me retourne, on m'appelle par mon nom, j'approche, je trouve deux personnes de ma connaissance, mademoiselle de G\*\*\*, et mademoiselle Galley, qui, n'étant pas d'excellentes cavalières, ne savaient comment forcer leurs chevaux à passer le ruisseau. Mademoiselle de G\*\*\* était une jeune Bernoise fort aimable, qui, par quelque folie de son âge, ayant été jetée hors de son pays, avait imité madame de Warens, chez qui je l'avais vue quelquefois; mais n'ayant pas eu une pension comme elle, elle avait été trop heureuse de s'attacher à mademoiselle Galley, qui, l'ayant prise en amitié, avait engagé sa mère à la lui donner pour compagne, jusqu'à ce qu'on la pût placer de quelque façon. Mademoiselle Galley,

d'un an plus jeune qu'elle , était encore plus jolie ; elle avait je ne sais quoi de plus délicat , de plus fin ; elle était en même temps très-mignonne et très-formée , ce qui est pour une fille le plus beau moment. Toutes deux s'aimaient tendrement , et leur bon caractère l'une à l'autre ne pouvait qu'entretenir long - temps cette union , si quelque amant ne venait pas la déranger. Elles me dirent qu'elles allaient à Touné , vieux château appartenant à madame Galley , elles implorèrent mon secours pour faire passer leurs chevaux , n'en pouvant venir à bout elles seules ; je voulus fouetter les chevaux , mais elles craignaient pour moi les ruades , et pour elles les haut-le-corps. J'eus recours à un autre expédient : je pris par la bride le cheval de mademoiselle Galley , puis le tirant après moi , je traversai le ruisseau ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes , et l'autre cheval suivit sans difficulté. Cela fait , je voulus saluer ces demoiselles , et m'en aller comme un benêt , elles se dirent quelques mots tout bas , et mademoiselle G\*\*\* , s'adressant à moi , non pas , non pas , me dit-elle , on ne nous échappe

pas comme cela. Vous vous êtes mouillé pour notre service, nous devons en conscience avoir soin de vous sécher : il faut, s'il vous plaît, venir avec nous; nous vous arrêtons prisonnier. Le cœur me battait, je regardais mademoiselle Galley : oui. Oui, ajouta-t-elle en riant de ma mine effarée, prisonnier de guerre; montez en croupe derrière elle, nous voulons rendre compte de vous. Mais, mademoiselle, je n'ai point l'honneur d'être connu de madame votre mère; que dira-t-elle en me voyant arriver? Sa mère, reprit mademoiselle de G\*\*\*, n'est pas à Toune, nous sommes seules : nous revenons ce soir, et vous reviendrez avec nous.

L'effet de l'électricité n'est pas plus prompt que celui que ces mots firent sur moi. En m'élançant sur le cheval de mademoiselle de G\*\*\*, je tremblais de joie, et quand il fallut l'embrasser pour me tenir, le cœur me battait si fort, qu'elle s'en aperçut; elle me dit que le sien lui battait aussi par la frayeur de tomber: c'était presque dans ma posture une invitation de vérifier la chose; je n'osai jamais, et durant

millé tout le trajet , mes deux bras lui servirent de ceinture , très-serrée , à la vérité , mais sans se déplacer un moment. Telle femme qui lira ceci me souffletterait volontiers , et n'aurait pas tort.

La gaieté du voyage et le babil de ces filles , aiguïsèrent tellement le mien , que jusqu'au soir , et tant que nous fûmes ensemble , nous ne déparlâmes pas un moment. Elles m'avaient mis si bien à mon aise , que ma langue parlait autant que mes yeux , quoiqu'elle ne dît pas les mêmes choses. Quelques instans seulement , quand je me trouvais tête-à-tête avec l'une ou l'autre , l'entretien s'embarrassait un peu , mais l'absente revenait bien vite , et ne nous laissait pas le temps d'éclaircir cet embarras.

Arrivés à Tonné , et moi bien séché , nous déjeûnâmes. Ensuite il fallut procéder à l'importante affaire de préparer le dîner. Les deux demoiselles , tout en cuisinant , baisaient de temps en temps les enfans de la grangère , et le pauvre marmiton regardait faire en rongant son frein. On avait envoyé des provisions de la ville , et il y avait de quoi faire un très-bon dîner , sur-

tout en friandises ; mais malheureusement on avait oublié du vin. Cet oubli n'était pas étonnant pour des filles qui n'en buvaient guère ; mais j'en fus fâché , car j'avais un peu compté sur ce secours pour m'enhardir. Elles en furent fâchées aussi , par la même raison peut-être , mais je n'en croquis rien. Leur gaieté vive et charmante était l'innocence même ; et d'ailleurs qu'eussent-elles fait de moi entre elles deux ? Elles envoyèrent chercher du vin par-tout aux environs ; on n'en trouva point , tant les paysans de ce canton sont sobres et pauvres. Comme elles m'en marquaient leur chagrin , je leur dis de n'en être pas si fort en peine , et qu'elles n'avaient pas besoin de vin pour m'enivrer. Ce fut la seule galanterie que j'osai leur dire de la journée ; mais je crois que les friponnes voyaient de reste que cette galanterie était une vérité.

Nous dinâmes dans la cuisine de la grandière , les deux amies assises sur des bancs aux deux côtés de la longue table , et leur hôte entre elles deux sur une escabelle à trois pieds. Quel dîner ! quel souvenir plein de charmes ! Comment , pouvant à si peu

de frais goûter des plaisirs si purs et si vrais, vouloir en rechercher d'autres ? Jamais souper des petites maisons de Paris n'approcha de ce repas, je ne dis pas seulement pour la gaieté, pour la douce joie, mais je dis pour la sensualité.

Après le dîner nous fîmes une économie. Au lieu de prendre le café qui nous restait du déjeuner, nous le gardâmes pour le goûter, avec de la crème et des gâteaux qu'elles avaient apportés ; et pour tenir notre appétit en haleine, nous allâmes dans le verger achever notre dessert avec des cerises. Je montai sur l'arbre, et je leur en jetais des bouquets, dont elles me rendaient les noyaux à travers les branches. Une fois mademoiselle Galley, avançant son tablier et reculant la tête, se présentait si bien, et je visai si juste, que je lui fis tomber un bouquet dans le sein ; et de rire. Je me disais en moi-même, Que mes lèvres ne sont-elles des cerises ! comme je les leur jeterais ainsi de bon cœur !

La journée se passa de cette sorte à folâtrer avec la plus grande liberté, et toujours avec la plus grande décence. Pas un

seul mot équivoque , pas une seule plaisanterie hasardée ; et cette décence , nous ne nous l'imposions point du tout ; elle venait toute seule , nous prenions le ton que nous donnaient nos cœurs. Enfin , ma modestie , d'autres diront ma sottise , fut telle , que la plus grande privauté qui m'échappa , fut de baiser une seule fois la main de mademoiselle Galley. Il est vrai que la circonstance donnait du prix à cette légère faveur. Nous étions seuls , je respirois avec embarras , elle avait les yeux baissés. Ma bouche , au lieu de trouver des paroles , s'avisa de se coller sur sa main , qu'elle retira doucement , après qu'elle fut baisée , en me regardant d'un air qui n'était point irrité. Je ne sais ce que j'aurais pu lui dire : son amie entra , et me parut laide en ce moment.

Enfin elles se souvinrent qu'il ne fallait pas attendre la nuit pour rentrer en ville. Il ne nous restait que le temps qu'il fallait pour arriver de jour , et nous nous hâtâmes de partir , en nous distribuant comme nous étions venus. Si j'avais osé , j'aurais transposé cet ordre ; car le regard de mademoi-



selle Galley m'avait vivement ému le cœur; mais je n'osai rien dire, et ce n'était pas à elle de le proposer. En marchant, nous disions que la journée avait tort de finir; mais loin de nous plaindre qu'elle eût été courte, nous trouvâmes que nous avions eu le secret de la faire longue, par tous les amusemens dont nous avions su la remplir.

Je les quittai à-peu-près au même endroit où elles m'avaient pris. Avec quel regret nous nous séparâmes! Avec quel plaisir nous projetâmes de nous revoir! Douze heures passées ensemble nous valaient des siècles de familiarité. Le doux souvenir de cette journée ne coûtait rien à ces aimables filles; la tendre union qui régnait entre nous trois valait des plaisirs plus vifs, et n'eût pu subsister avec eux: nous nous aimions sans mystère et sans honte, et nous voulions nous aimer toujours ainsi. L'innocence des mœurs a sa volupté, qui vaut bien l'autre, parce qu'elle n'a point d'intervalles, et qu'elle agit continuellement. Pour moi, je sais que la mémoire d'un si beau jour me touche plus, me charme plus, me revient plus au cœur que celle d'aucuns

plaisirs que j'aie goûtés en ma vie. Je ne savais pas trop bien ce que je voulais à ces deux charmantes personnes , mais elles m'intéressaient beaucoup toutes deux. Je ne dis pas que si j'eusse été le maître de mes arrangemens , mon cœur se serait partagé : j'y sentais un peu de préférence. J'aurais fait mon bonheur d'avoir pour maîtresse mademoiselle de G\*\*\* , mais , au choix , je crois que je l'aurais mieux aimée pour confidente. Quoi qu'il en soit , il me semblait en les quittant que je ne pourrais plus vivre sans l'une et sans l'autre. Qui m'en a dit que je ne les reverrais de ma vie , et que là finiraient nos éphémères amours ?

Ceux qui liront ceci ne manqueront pas de rire de mes aventures galantes , en remarquant qu'après beaucoup de préliminaires , les plus avancées finissent par baiser la main. O mes lecteurs , ne vous y trompez pas ! J'ai peut-être eu plus de plaisir dans mes amours en finissant par cette main baisée , que vous n'en aurez jamais dans les vôtres , en commençant tout au moins par là.

Venture , qui s'était couché fort tard

veille, rentra peu de temps après moi. Pour cette fois je ne le vis pas avec le même plaisir qu'à l'ordinaire, et je me gardai de lui dire comment j'avais passé ma journée. Ces demoiselles m'avaient parlé de lui avec peu d'estime, et m'avaient paru mécontentes de me savoir en si mauvaises mains : cela lui fit tort dans mon esprit ; d'ailleurs tout ce qui me distraisait d'elles ne pouvait que m'être désagréable. Cependant il me rappela bientôt à lui et à moi en me parlant de ma situation. Elle était trop critique pour pouvoir durer. Quoique je dépensasse très-peu de chose, mon petit pécule achevait de s'épuiser : j'étais sans ressource. Point de nouvelles de Maman, je ne savais que devenir, et je sentais un cruel serrement de cœur de voir l'ami de mademoiselle Galley réduit à l'aumône.

Venture me dit qu'il avait parlé de moi à M. le juge-mage, qu'il voulait m'y mener dîner le lendemain, que c'était un homme en état de me rendre service par ses amis ; d'ailleurs une bonne connaissance à faire, un homme d'esprit et de lettres, d'un commerce fort agréable, qui avait des talens

et qui les aimait; puis mêlant à son ordinaire aux choses les plus sérieuses la plus mince frivolité, il me fit voir un joli couplet venu de Paris, sur un air d'un opéra de Mouret qu'on jouait alors. Ce couplet avait plu si fort à M. Simon (c'était le nom du juge-mage), qu'il voulait en faire un autre en réponse sur le même air : il avait dit à Venture d'en faire aussi un, et la folie prit à celui-ci de m'en faire faire un troisième : afin, disait-il, qu'on vit les couplets arriver le lendemain, comme les brancards du Roman comique.

La nuit, ne pouvant dormir, je fis comme je pus mon couplet; pour les premiers vers que j'eusse faits, ils étaient passables, meilleurs même, ou du moins faits avec plus de goût qu'ils n'auraient été la veille : le sujet roulant sur une situation fort tendre, à laquelle mon cœur était déjà tout disposé. Je montrai le matin mon couplet à Venture, qui, le trouvant joli, le mit dans sa poche, sans me dire s'il avait fait le sien. Nous allâmes dîner chez M. Simon, qui nous reçut bien. La conversation fut agréable; elle ne pouvait manquer de l'être entre deux

hommes d'esprit à qui la lecture avait profité. Pour moi , je faisais mon rôle; j'écoutais, et je me taisais. Ils ne parlèrent de couplet ni l'un ni l'autre; je n'en parlai point non plus, et jamais, que je sache, il n'a été question du mien.

M. Simon parut content de mon maintien : c'est à-peu-près tout ce qu'il vit de moi dans cette entrevue. Il m'avait déjà vu plusieurs fois chez madame de Warens, sans faire une grande attention à moi. Ainsi c'est depuis ce dîner que je puis dater sa connaissance, qui ne me servit de rien pour l'objet qui me l'avait fait faire, mais dont je tirai dans la suite d'autres avantages qui me font rappeler sa mémoire avec plaisir.

J'aurais tort de ne pas parler de sa figure, que, sur sa qualité de magistrat et sur le bel esprit dont il se piquait, on n'imaginerait pas si je n'en disais rien. M. le juge-mage Simon n'avait assurément pas deux pieds de haut. Ses jambes droites; menues et même assez longues, l'auraient agrandi si elles eussent été verticales; mais elles posaient de biais comme celles d'un compas

très-ouvert. Son corps était non-seulement court, mais mince, et en tout sens d'une petitesse inconcevable. Il devait paraître une sauterelle quand il était nu. Sa tête, de grandeur naturelle, avec un visage bien formé, l'air noble, d'assez beaux yeux, semblait une tête postiche, qu'on aurait plantée sur un moignon. Il eût pu s'exempter de faire de la dépense en parure ; car sa grande perruque seule l'habillait parfaitement de pied en cap.

Il avait deux voix toutes différentes, qui s'entremêlaient sans cesse dans sa conversation, avec un contraste d'abord très-plaisant, mais bientôt très-désagréable. L'une était grave et sonore ; c'était, si j'ose ainsi parler, la voix de sa tête. L'autre, claire, aiguë et perçante, était la voix de son corps. Quand il s'écoutait beaucoup, qu'il parlait très-posément, qu'il ménageait son haleine, il pouvait parler toujours de sa grosse voix ; mais pour peu qu'il s'animât, et qu'un accent plus vif vint se présenter, cet accent devenait comme le sifflement d'une clef, et il avait toute la peine du monde à reprendre sa basse.

Avec la figure que je viens de peindre, et qui n'est point chargée, M. Simon était galant, grand conteur de fleurettes, et poussait jusqu'à la coquetterie le soin de son ajustement. Comme il cherchait à prendre ses avantages, il donnait volontiers ses audiences du matin dans son lit; car quand on voyait sur l'oreiller une belle tête, personne n'allait s'imaginer que c'était-là tout. Cela donnait lieu quelquefois à des scènes dont je suis sûr que tout Annecy se souvient encore.

Un matin qu'il attendait dans ce lit ou plutôt sur ce lit de plaideurs, en belle coiffe de nuit bien fine et bien blanche, ornée de deux grosses bouffettes de ruban couleur de rose, un paysan arrive, heurte à la porte. La servante était sortie. M. le juge-mage, entendant redoubler, crie, *entrez*: et cela, comme dit un peu trop fort, partit de sa voix aiguë. L'homme entre, il cherche d'où vient cette voix de femme, et voyant dans ce lit une cornette, une fontange, il veut ressortir en faisant à madame de grandes excuses. M. Simon se fâche, et n'en crie que plus clair. Le paysan, confirmé dans son

idée et se croyant insulté , lui chante pouille , lui dit qu'apparemment elle n'est qu'une coureuse , et que M. le juge - mage ne donne guere bon exemple chez lui. Le juge-mage, furieux, et n'ayant pour toute arme que son pot-de-chambre , allait le jeter à la tête de ce pauvre homme , quand sa gouvernante arriva.

Ce petit nain si disgracié dans son corps par la nature , en avait été dédommagé du côté de l'esprit : il l'avait naturellement agréable , et il avait pris soin de l'orner. Quoiqu'il fût à ce qu'on disait , assez bon jurisconsulte , il n'aimait pas son métier. Il s'était jeté dans la belle littérature , et il y avait réussi. Il en avait prissur-tout cette brillante superficie , cette fleur qui jette de l'agrément dans le commerce , même avec les femmes. Il savait par cœur tous les petits traits des *ana* et autres semblables : il avait l'art de les faire valoir , en contant avec intérêt , avec mystère , et comme une anecdote de la veille , ce qui s'était passé il y avait soixante ans. Il savait la musique , et chantait agréablement de sa voix d'homme : enfin il avait beaucoup de jolis talens



pour un magistrat. A force de cajoler les dames d'Annecy , il s'était mis à la mode parmi elles ; elles l'avaient à leur suite comme un petit sapajou. Il prétendait même à des bonnes fortunes , et cela les amusait beaucoup. Une madame d'Epagny disait que pour lui la dernière faveur était de baiser une femme au genou.

Comme il connaissait les bons livres et qu'il en parlait volontiers , sa conversation était non-seulement amusante , mais instructive. Dans la suite , lorsque j'eus pris du goût pour l'étude , je cultivai sa connaissance , et je m'en trouvai très-bien. J'allais quelquefois le voir de Chamberi où j'étais alors. Il louait , animait mon émulation , et me donnait pour mes lectures de bons avis dont j'ai souvent fait mon profit. Malheureusement dans ce corps si fluët , logeait une âme très-sensible. Quelques années après , il fut je ne sais quelle mauvaise affaire qui le chagrina , et il en mourut. Ce fut dommage ; c'était assurément un bon petit homme , dont on commençait par rire , et qu'on finissait par aimer. Quoique sa vie ait été peu liée à la mienne , comme j'ai reçu de lui

des leçons utiles, j'ai cru pouvoir par reconnaissance lui consacrer un petit souvenir.

Sitôt que je fus libre, je courus dans la rue de mademoiselle Galley, me flattant de voir entrer ou sortir quelqu'un, ou du moins d'ouvrir quelque fenêtre. Rien, pas un change ne parut; et tout le temps que je fus là, la maison demeura aussi close que si elle n'eût point été habitée. La rue était petite et déserte, un homme s'y remarquait: de temps en temps quelqu'un passait, entraînait ou sortait au voisinage. J'étais fort embarrassé de ma figure; il me semblait qu'on devinât pourquoi j'étais-là, et cette idée me mettait au supplice: car j'ai préféré à mes plaisirs l'honneur et le repos de celles qui m'étaient chères.

Enfin, las de faire l'amant espagnol, et n'ayant point de guitare, je pris le parti d'aller écrire à mademoiselle de G\*\*\*. J'aurais préféré d'écrire à son amie; mais je n'osais, et il convenait de commencer par celle à qui je devais la connaissance de l'autre et avec qui j'étais plus familier. Ma lettre faite, j'allai la porter à mademoiselle

Giraud , comme j'en étais convenu avec ces demoiselles en nous séparant. Ce furent elles qui me donnèrent cet expédient. Mademoiselle Giraud était contrepoinrière ; et travaillait quelquefois chez madame Galley, elle avait l'entrée de sa maison. La messagère ne me parut pourtant pas trop bien choisie ; mais j'avais peur si je faisais des difficultés sur celle-là qu'on ne m'en proposât point d'autre. De plus , je n'osai dire qu'elle voulait travailler pour son compte : je me sentais si humilié, qu'elle osât se croire pour moi du même sexe que ces demoiselles ! Enfin j'aimais mieux cet entrepôt - là que point , et je m'y tins à tout risque.

Au premier mot la Giraud me devina ; cela n'était pas difficile : quand une lettre à porter à des jeunes filles n'aurait pas parlé d'elle-même , mon air sot et embarrassé m'aurait seul décelé. On peut croire que cette commission ne lui donna pas grand plaisir à faire. Elles s'en chargea toutefois , et l'exécuta fidèlement. Le lendemain matin je courus chez elle , et j'y trouvai ma réponse. Comme je me pressai de sortir pour l'aller re et baiser à mon aise ! cela n'a pas be-

soin d'être dit; mais ce qui en a besoin davantage, c'est le parti que prit mademoiselle Giraud, où j'ai trouvé plus de délicatesse et de modération que je n'en aurais attendu d'elle. Ayant assez de bon sens pour voir qu'avec ses trente-sept ans, ses yeux de lièvre, son nez barbouillé, sa voix aigre et sa peau noire, elle n'avait pas beaucoup de jeu contre deux personnes pleines de grâce et dans tout l'éclat de la beauté, elle ne voulut ni les trahir ni les servir, et aimait mieux me perdre que de me ménager pour elles.

Il y avait déjà quelque temps que la Merceret, n'ayant aucune nouvelle de sa maîtresse, songeait à s'en retourner à Fribourg; elle l'y détermina tout-à-fait. Elle fit plus, elle lui fit entendre qu'il serait bien qu'un quelqu'un la conduisît chez son père, et me proposa. La petite Merceret, à qui je ne déplaisais pas non plus, trouva cette idée fort bonne à exécuter. Elles m'en parlèrent dès le même jour comme d'un affaire arrangée; comme je ne trouvais rien qui me déplût dans cette manière de disposer de moi, j'y consentis, regardant ce voyage

comme une affaire de huit jours tout au plus. La Giraud , qui ne pensait pas de même , arrangea tout. Il fallut bien avouer l'état de mes finances. On y pourvut : la Merceretse chargea de me défrayer; et pour regagner d'un côté ce qu'elle dépensait de l'autre , à ma prière on décida qu'elle enverrait devant son petit bagage , et que nous irions à pied à petites journées. Ainsi fut fait.

Je suis fâché de faire tant de filles amoureuses de moi ; mais , comme il n'y a pas de quoi être bien vain du parti que j'ai tiré de toutes ces amours-là , je crois pouvoir dire la vérité sans scrupule. La Merceret , plus jeune et moins déniaisée que la Giraud , ne m'a jamais fait des agaceries aussi vives ; mais elle imitait mes tons , mes accents , redisait mes mots , avait pour moi les attentions que j'aurais dû avoir pour elle , et prenait toujours grand soin , comme elle était fort peureuse , que nous couchassions dans la même chambre : identité qui se borne rarement là dans un voyage , entre un garçon de vingt ans et une fille de vingt-cinq.

Elle s'y borna pourtant cette fois. Ma simplicité fut telle, que , quoique la Merceret ne soit pas désagréable , il ne me vint pas même à l'esprit, durant tout le voyage je ne dis pas la moindre tentation galante mais même la moindre idée qui s'y rapportait; et quand cette idée me serait venue j'étais trop sot pour en savoir profiter. Je n'imaginai pas comment une fille et un garçon parvenaient à coucher ensemble ; je croyais qu'il fallait des siècles pour préparer ce terrible arrangement. Si la pauvre Merceret, en me défrayant, comptait sur quelque équivalent, elle en fut la dupe et nous arrivâmes à Fribourg exactement comme nous étions partis d'Annecy.

En passant à Genève , je n'allai voir personne; mais je fus prêt à me trouver mal sous les ponts. Jamais je n'ai vu les murs de cette heureuse ville, jamais je n'y suis entré sans sentir une certaine défaillance de cœur, qui venait d'un excès d'attendrissement. En même temps que la noble image de la liberté m'élevait l'ame , celles de l'égalité , de la nation, de la douceur des mœurs, me tombaient jusqu'aux larmes, et m'inspiraient à sa

un vif regret d'avoir perdu tous ces biens. Dans quelle erreur j'étais, mais qu'elle était naturelle ! Je croyais voir tout cela dans ma patrie , parce que je le portais dans mon cœur.

Il fallait passer à Nion. Passer sans voir mon bon père ! Si j'avais eu ce courage , j'en serais mort de regret. Je laissai la Mercet à l'auberge , et je l'allai voir à tout risque. Eh ! que j'avais tort de le craindre ! Son ame à mon abord s'ouvrit aux sentimens paternels dont elle était pleine. Que de pleurs nous versâmes en nous embrassant ! Il crut d'abord que je revenais à lui. Je lui fis mon histoire et je lui dis ma résolution. Il la combattit faiblement. Il me fit voir les dangers auxquels je m'exposais , me dit que les plus courtes folies étaient les meilleures. Du reste , il n'eut pas même la tentation de me retenir de force , et en cela je trouve qu'il eut raison ; mais il est certain qu'il ne fit pas pour me ramener tout ce qu'il aurait pu faire , soit qu'après le pas que j'avais fait , il jugeât lui-même que je n'en devais pas revenir , soit qu'il fût embarrassé peut-être à savoir ce qu'à mon âge il pourrait faire de

moi. J'ai su depuis qu'il eut de ma compagnie de voyage une opinion bien injuste, et bien éloignée de la vérité, mais du reste assez naturelle. Ma belle - mère, bonne femme, un peu mielleuse, fit semblant de vouloir me retenir à souper. Je ne restai point; mais je leur dis que je comptais m'arrêter avec eux plus long-temps au retour, et je leur laissai en dépôt mon petit paquet que j'avais fait venir par le bateau, et dont j'étais embarrassé. Le lendemain je partis de bon matin, bien content d'avoir vu mon père et d'avoir osé faire mon devoir.

Nous arrivâmes heureusement à Fribourg. Sur la fin du voyage, les empressemens de mademoiselle Merceret diminuèrent un peu. Après notre arrivée elle ne me marqua plus que de la froideur; et son père qui ne nageait pas dans l'opulence, ne me fit pas non plus un bien grand accueil; j'allai loger au cabaret. Je les fus voir le lendemain, ils m'offrirent à dîner, je l'acceptai. Nous nous séparâmes sans pleurs, je retournai le soir à ma gargotte, et je repartis le surlendemain de mon arrivée, sans trop savoir ce que j'avais dessein d'aller.



Voilà encore une circonstance de ma vie où la Providence m'offrait précisément ce qu'il me fallait pour couler des jours heureux. La Merceret était une très-bonne fille, point brillante, point belle, mais point laide non plus ; peu vive, fort raisonnable, à quelques petites humeurs près, qui se passaient à pleurer, et qui n'avaient jamais de suite orageuse. Elle avait un vrai goût pour moi ; j'aurais pu l'épouser sans peine, et suivre le métier de son père. Mon goût pour la musique me l'aurait fait aimer. Je me serais établi à Fribourg, petite ville peu jolie, mais peuplée de très-bonnes gens. J'aurais perdu sans doute de grands plaisirs ; mais j'aurais vécu en paix jusqu'à ma dernière heure, et je dois savoir mieux que personne qu'il n'y avait pas à balancer sur ce marché.

Je revins, non pas à Nion, mais à Lausanne. Je voulais me rassasier de la vue de ce beau lac qu'on voit là dans sa plus grande étendue. La plupart de mes secrets motifs déterminans n'ont pas été plus solides. Des vues éloignées ont rarement assez de force pour me faire agir. L'incertitude de l'avenir m'a toujours fait regarder les projets de

longue exécution comme des leurres de dupe. Je me livre à l'espoir comme un autre, pourvu qu'il ne me coûte rien à nourrir, mais s'il faut prendre long-temps de la peine, je n'en suis plus. Le moindre petit plaisir qui s'offre à ma portée me tente plus que les joies du paradis. J'excepte pourtant le plaisir que la peine doit suivre : celui-là ne me tente pas, parce que j'aime des jouissances pures, et que jamais on n'en a de telles quand on sait qu'on s'apprête un repentir.

J'avais grand besoin d'arriver en quelque lieu que ce fût, et le plus proche était le mieux ; car m'étant égaré dans ma route, je me trouvai le soir à Moudon, où je dépensai le peu qui me restait, hors dix creutzers qui partirent le lendemain à la dinée, et arrivé le soir à un petit village auprès de Lausanne, j'y entrai dans un cabaret sans un sou pour payer ma couchée, et sans savoir que devenir. J'avais grand faim ; je fis bonne contenance, et je demandai à souper comme si j'eusse eu de quoi bien payer. J'allai me coucher sans songer à rien, je dormis tranquillement, et après avoir jeûné le matin et compté avec l'hôte, je

le du- voulus, pour sept batz à quoi montait ma  
autre. dépense, lui laisser ma veste en gage. Ce  
urrir : brave homme la refusa ; il me dit que graces  
peine : au ciel il n'avait jamais dépouillé personne,  
plaisir : qu'il ne voulait pas commencer pour sept  
que les : batz ; que je gardasse ma veste, et que je  
e plaie : le paierais quand je pourrais. Je fus tou-  
ne me : ché de sa bonté ; mais moins que je ne de-  
sances : vais l'être et que je l'ai été depuis en y  
e telle : repensant. Je ne tardai guère à lui ren-  
pentin : voyer son argent , avec des remerciemens ,  
quel : par un homme sûr ; mais quinze ans après  
e étai : repassant par Lausanne à mon retour d'I-  
a route : talie, j'eus un vrai regret d'avoir oublié le  
où je : nom du cabaret et de l'hôte. Je l'aurais été  
ors dir : voir. Je me serais fait un vrai plaisir de lui  
n à la : rappeler sa bonne œuvre, et de lui prou-  
age au : ver qu'elle n'avait pas été mal placée. Des  
abaret : services plus importants sans doute, mais  
et sans : rendus avec plus d'ostentation, ne m'ont  
n ; je : pas paru si dignes de reconnaissance que  
soupe : l'humanité simple et sans éclat de cet hon-  
payer : nête homme.

En approchant de Lausanne je rêvais à  
la détresse où je me trouvais, aux moyens  
de m'en tirer sans aller montrer ma misère

à ma belle-mère, et je me comparais dans ce pèlerinage pédestre à mon ami Venture arrivant à Annecy. Je m'échauffai si bien de cette idée, que, sans songer que je n'avais ni sa gentillesse ni ses talens, je me mis en tête de faire à Lausanne le petit Venture, d'enseigner la musique, que je ne savais pas, et de me dire de Paris, où je n'avais jamais été. En conséquence de ce beau projet, comme il n'y avait point là de maîtrise où je pusse vicarier, et que d'ailleurs je n'avais garde d'aller me fourrer parmi les gens de l'art, je commençai par m'informer d'une petite auberge où l'on pût être assez bien et à bon marché. On m'enseigna un nommé Perrotet, qui tenait des pensionnaires. Ce Perrotet se trouva être le meilleur homme du monde, et me reçut fort bien. Je lui contai mes petits mensonges comme je les avais arrangés. Il me promit de parler de moi, et de tâcher de me procurer des écoliers; il me dit qu'il ne me demanderait de l'argent que quand j'en aurais gagné. Sa pension était de cinq écus blancs; ce qui était peu pour la chose, mais beaucoup pour moi. Il me con-

ella de ne me mettre d'abord qu'à la demi-pension, qui consistait, pour le dîner, en une bonne soupe et rien de plus; mais bien à souper le soir. J'y consentis. Ce pauvre Perrotet me fit toutes ces avances du meilleur cœur du monde, et n'épargnait rien pour m'être utile.

Pourquoi faut-il qu'ayant trouvé tant de bonnes gens dans ma jeunesse j'en trouve si peu dans un âge avancé, leur race est-elle épuisée? Non; mais l'ordre où j'ai besoin de les chercher aujourd'hui n'est plus le même où je les trouvais alors. Parmi le peuple, où les grandes passions ne parlent que par intervalles, les sentimens de la nature se font plus souvent entendre. Dans les états plus élevés ils sont étouffés absolument, et sous le masque du sentiment il n'y a jamais que l'intérêt ou la vanité qui parle.

J'écrivis de Lausanne à mon père, qui m'envoya mon paquet, et me marqua d'excellentes choses dont j'aurais dû mieux profiter. J'ai déjà noté des momens de délire inconcevables où je n'étais plus moi-même. En voici encore un des plus mar-

qués. Pour comprendre à quel point la tête me tournait alors , à quel point je m'étais pour ainsi dire *venturisé*, il ne faut que voir combien tout à-la-fois j'accumulais d'extravagances. Me voilà maître à chanter sans savoir déchiffrer un air ; car quand les six mois que j'avais passés avec le Maître m'auraient profité, jamais ils n'auraient pu suffire ; mais outre cela j'apprenais d'un maître, c'en était assez pour apprendre mal. Parisien de Genève, et catholique de ce pays protestant, je crus devoir changer mon nom ainsi que ma religion et ma patrie. Je m'approchais toujours de mon grand modèle autant qu'il m'était possible. Il s'était appelé *Venture de Villeneuve* ; moi je fis l'anagramme du nom de Rousseau dans celui de Vaussore, et je m'appellai Vaussore de Villeneuve. *Venture* savait la composition, quoiqu'il n'en eût rien dit ; moi, sans la savoir, je m'en vantai à tout le monde ; et sans pouvoir noter le moindre vaudeville, je me donnai pour compositeur. Ce n'est pas tout : ayant été présenté à M. de Treytorens, professeur en droit, qui aimait la musique et donnait

la tête faisait des concerts chez lui ; je voulus lui  
m'étais donné un échantillon de mon talent, et  
ut que je me mis à composer une pièce pour son  
umule concert aussi effrontément que si j'avais su  
chante comment m'y prendre. J'eus la constance  
and le de travailler pendant quinze jours à ce bel  
Maître ouvrage, de le mettre au net, d'en tirer  
tient les parties et de les distribuer avec autant  
is d'une assurance que si c'eût été un chef-d'œu-  
prendre re d'harmonie. Enfin, ce qu'on aura peine  
lique à croire, et qui est très-vrai, pour cou-  
change donner dignement cette sublime produc-  
ma par tion, je mis à la fin un joli menuet qui  
de ma courait les rues, et que tout le monde se  
possible appelle peut-être encore, sur ces paroles,  
renouve adis si connues.

e Roux  
e m'ap  
Ventur  
n'en es

Quel caprice !  
Quelle injustice !  
Quoi, ta Clarice  
Trahirait tes feux ! etc.

je m'é Ventur m'avait appris cet air avec la  
pouvai sse sur d'autres paroles, à l'aide des-  
e donna elles je l'avais retenu. Je mis donc à la  
t : ayant de ma composition ce menuet et sa  
profes sse, en supprimant les paroles, et je le  
sique donnai pour être de moi tout aussi réso-

lument que si j'avais parlé à des habitans de la lune.

On s'assemble pour exécuter ma pièce. J'explique à chacun le genre du mouvement, le goût de l'exécution, les renvois des parties ; j'étais fort affairé. On s'accorde pendant cinq ou six minutes, qui furent pour moi cinq ou six siècles. Enfin tout étant prêt, je frappe avec un beau rouleau de papier sur mon pupitre magistral, les cinq ou six coups du *premier garde à vous*. On fait silence, je me mets gravement à battre la mesure, on commence . . . . Non, depuis qu'il existe de l'opéra français, de la vie on n'ouït un semblable charivari. Quoi qu'on eût pu penser de mon prétendu talent, l'effet fut pire que tout ce qu'on se blait attendre. Les musiciens étouffaient de rire ; les auditeurs ouvraient de grands yeux, et auraient bien voulu fermer les oreilles ; mais il n'y avait pas moyen. Mes bourreaux de symphonistes qui voulaient s'égayer, raclaient à percer le tympan d'un quinze-vingt. J'eus la constance d'aller toujours mon train, suant il est vrai à grosses gouttes.



mais retenu par la honte , n'osant m'en-  
uir et tout planter là. Pour ma consola-  
on j'entendais autour de moi les assistans  
dire à leur oreille, ou plutôt à la mienne,  
un, Il n'y a rien là de supportable ! Un  
autre, Quelle musique enragée ! Un autre,  
quel diable de sabbat ! Pauvre Jean-Jac-  
ques, dans ce cruel moment , tu n'espérais  
nière qu'un jour , devant le roi de France  
et toute sa cour , tes sons exciteraient des  
urmures de surprise et d'applaudisse-  
ment, et que dans toutes les loges autour  
de toi les plus aimables femmes se diraient  
à demi-voix : Quels sons charmans ! quelle  
musique enchanteresse ! Tous ces chants-  
vont au cœur.

Mais ce qui mit tout le monde de bonne  
umeur fut le menuet. A peine en eût-on  
né quelques mesures, que j'entendis partir  
de toutes parts les éclats de rire. Chacun  
se félicitait sur mon joli goût de chant ;  
on m'assurait que ce menuet ferait parler  
de moi , et que je méritais d'être chanté  
partout. Je n'ai pas besoin de dépeindre  
mon angoisse , ni d'avouer que je la méri-  
tais bien,

Le lendemain, l'un de mes symphonistes appelé Lutold, vint me voir, et fut un bon homme pour ne pas me féliciter de mon succès. Le profond sentiment de sottise, la honte, le regret, le désespoir, l'état où j'étais réduit, l'impossibilité de tenir mon cœur fermé dans ses peines, firent ouvrir à lui; je lâchai la bonde à mes larmes; et au lieu de me contenter de lui avouer mon ignorance, je lui dis tout, et lui demandant le secret, qu'il me promit, et qu'il me garda comme on peut le croire. Dès le même soir tout Lausanne sut que j'étais, et ce qui est remarquable, personne ne m'en fit semblant, pas même le bon Perrotet, qui pour tout cela ne se rebelle pas de me loger et de me nourrir.

Je vivais, mais bien tristement. Les suites d'un pareil début ne firent pas pour moi de Lausanne un séjour fort agréable. Les écoliers ne se présentaient pas en foule, pas une seule écolière, et personne de la ville. J'eus en tout deux ou trois gens Teutches, aussi stupides que j'étais ignorant, qui m'ennuyaient à mourir, et dans mes mains ne devinrent pas de grands

croque-notes. Je fus appelé dans une seule maison, où un petit serpent de fille se donna le plaisir de me montrer beaucoup de musique, dont je ne pus pas lire une note, et qu'elle eut la malice de chanter ensuite devant M. le maître, pour lui montrer comment cela s'exécutait. J'étais si peu en état de lire un air de première vue, que dans le brillant concert dont j'ai parlé, il ne me fut pas possible de suivre un moment l'exécution, pour savoir si l'on jouait bien ce que j'avais sous les yeux, et que j'avais composé moi-même.

Au milieu de tant d'humiliations, j'avais des consolations très-douces, dans les nouvelles que je recevais de temps en temps des deux charmantes ames. J'ai toujours trouvé dans le sexe une vertu consolatrice, et rien n'adoucit plus mes afflictions dans mes disgrâces, que de sentir qu'une personne aimable y prend intérêt. Cette correspondance cessa pourtant bientôt après, et ne fut jamais renouée; mais ce fut ma faute. En changeant de lieu je négligeai de leur donner mon adresse; et forcé par la nécessité de songer continuellement à moi-

même, je les oubliai bientôt entièrement.

Il y a long-temps que je n'ai parlé de ma pauvre maman ; mais si l'on croit que je l'oubliais aussi , l'on se trompe fort. Je ne cessais de penser à elle et de desirer de la retrouver , non-seulement pour le besoin de ma subsistance , mais bien plus pour le besoin de mon cœur. Mon attachement pour elle , quelque vif , quelque tendre qu'il fût , ne m'empêchait pas d'en aimer d'autres , mais ce n'était pas de la même façon. Toutes devaient également ma tendresse à leurs charmes , mais elle tenait uniquement à ceux des autres , et ne leur eût pas survécu , au lieu que maman pouvait devenir vieille et laide sans que je l'aimasse moins tendrement. Mon cœur avait pleinement transmis à sa personne l'hommage qu'il fit d'abord à sa beauté , et quelque changement qu'elle éprouvât , pourvu que ce fût toujours elle , mes sentimens ne pouvaient changer. Je sais bien que je lui devais de la reconnaissance ; mais en vérité je n'y songeais pas. Quoi qu'elle eût fait où n'eût pas fait pour moi , c'eût été toujours la même chose. Je ne l'aimais ni par devoir

ni par intérêt, ni par convenance; je l'aimais parce que j'étais né pour l'aimer. Quand je devenais amoureux de quelque autre, cela faisait distraction, je l'avoue, et je pensais moins souvent à elle; mais j'y pensais avec le même plaisir, et jamais, amoureux ou non, je ne me suis occupé d'elle sans sentir qu'il ne pouvait y avoir pour moi de vrai bonheur dans la vie tant que j'en serais séparé.

N'ayant point de ses nouvelles depuis si long-temps, je ne crus jamais que je l'eusse tout-à-fait perdue, ni qu'elle eût pu m'oublier. Je me disais, Elle saura tôt ou tard que je suis errant, et me donnera quelque signe de vie, je la retrouverai, j'en suis certain. En attendant c'était une douceur pour moi d'habiter son pays, de passer dans les rues où elle avait passé, devant les maisons où elle avait demeuré, et le tout par conjectures; car une de mes peccates bizarreries était de n'oser m'informer d'elle, ni prononcer son nom sans la plus absolue nécessité. Il me semblait qu'en nommant je disais tout ce qu'elle m'inspirait, que ma bouche révélait le secret

de mon cœur, que je la compromettais en quelque sorte. Je crois même qu'il se mêlait à cela quelque frayeur qu'on ne me dise du mal d'elle. On avait parlé beaucoup de sa démarche, et un peu de sa conduite. De peur qu'on n'en dit pas ce que je voulais entendre, j'aimais mieux qu'on n'en parlât point du tout.

Comme mes écoliers ne m'occupaient pas beaucoup, et que sa ville natale n'était qu'à quatre lieues de Lausanne, je fis une promenade de deux ou trois jours, durant lesquels la plus douce émotion ne me quittait point. L'aspect du lac de Genève et de ses admirables côtes eut toujours à mes yeux un attrait particulier que je ne saurais expliquer, et qui ne tient pas seulement à la beauté du spectacle, mais à je ne sais quel de plus intéressant qui m'affecte et m'attendrit. Toutes les fois que j'approche du pays de Vaud, j'éprouve une impression composée du souvenir de madame de Warens, qui y est née; de mon père, qui y vivait; de mademoiselle de Vulson, qui y eut les prémices de mon cœur, de plusieurs voyages de plaisir que j'y fis dans mon en-

fance ; et ce me semble , de quelque autre cause encore plus secrète et plus forte que tout cela. Quand l'ardent desir de cette vie heureuse et douce qui me fnit , et pour laquelle j'étais né , vient enflammer mon imagination , c'est toujours au pays de Vaud , près du lac , dans des campagnes charmantes qu'elle se fixe. Il me faut absolument un verger au bord de ce lac , et non pas d'un autre ; il me faut un ami sûr , une femme aimable , une vache et un petit bateau. Je ne jouirai d'un bonheur parfait sur la terre que quand j'aurai tout cela. Je ris de la simplicité avec laquelle je suis allé plusieurs fois dans ce pays-là , uniquement pour y chercher ce bonheur imaginaire. J'étais toujours surpris d'y trouver les habitans , sur-tout les femmes , d'un tout autre caractère que celui que j'y cherchais. Combien cela me semblait disparate ! Le pays et le peuple dont il est couvert ne m'ont jamais paru faits l'un pour l'autre.

Dans ce voyage de Vevai , je me livrais , en suivant ce beau rivage , à la plus douce mélancolie. Mon cœur s'élançait avec ardeur à mille félicités innocentes ; je m'at-

tendrissais , je soupirais et pleurais comme un enfant. Combien de fois , m'arrêtant pour pleurer à mon aise , assis sur une grosse pierre , je me suis amusé à voir tomber mes larmes dans l'eau !

J'allai à Vevai loger à la Clef , et pendant deux jours que j'y restai sans voir personne , je pris pour cette ville un amour qui m'a suivi dans tous mes voyages , et qui m'y a fait établir enfin les héros de mon roman. Je dirais volontiers à ceux qui ont du goût et qui sont sensibles : Allez à Vevai , visitez le pays , examinez les sites , promenez-vous sur le lac , et dites si la nature n'a pas fait ce beau pays pour une Julie , pour une Claire et pour un Saint-Preux ; mais ne les y cherchez pas. Je reviens à mon histoire.

Comme j'étais catholique , et que je me donnais pour tel , je suivais sans mystère et sans scrupule le culte que j'avais embrassé. Les dimanches , quand il faisait beau , j'allais à la messe à Assens , à deux lieues de Lausanne. Je faisais ordinairement cette course avec d'autres catholiques , sur-tout avec un brodeur parisien , dont j'ai oublié com



le nom. Ce n'était pas un Parisien comme moi, c'était un vrai Parisien de Paris, un Archi-parisien du bon Dieu, bon homme comme un Champenois. Il aimait si fort son pays, qu'il ne voulut jamais douter que l'en fusse, de peur de perdre cette occasion d'en parler. M. de Crouzas, lieutenant-baillival, avait un jardinier de Paris aussi, mais moins complaisant, et qui trouvait la gloire de son pays compromise à ce qu'on osât se donner pour en être lorsqu'on n'aurait pas cet honneur. Il me questionnait de l'air d'un homme sûr de me prendre en faute, et puis souriait malignement. Il me demanda une fois ce qu'il y avait de remarquable au marché neuf. Je battis la campagne, comme on peut croire. Après avoir passé vingt ans à Paris, je dois à présent connaître cette ville; cependant, si l'on me faisait aujourd'hui pareille question, je ne serais pas moins embarrassé d'y répondre, et de cet embarras on pourrait aussi bien conclure que je n'ai jamais été à Paris: tant, lors même qu'on rencontre la vérité, on est sujet à se fonder sur des principes oubliés.

Je ne saurais dire exactement combien de temps je demeurai à Lausanne. Je n'apportai pas de cette ville des souvenirs bien rappelans. Je sais seulement que n'y trouvant pas à vivre, j'allai de là à Neuchâtel et que j'y passai l'hiver. Je réussis mieux dans cette dernière ville; j'y eus des écoliers, et j'y gagnai de quoi m'acquitter avec mon bon ami Perrotet, qui m'avait fidèlement envoyé mon petit bagage, quoiqu'il me l'ait redonné assez d'argent.

J'apprenais insensiblement la musique en enseignant. Ma vie était assez douce; un homme raisonnable eût pu s'en contenter; mais mon cœur inquiet me demandait autre chose. Les dimanches et les jours où j'étais libre, j'allais courir les campagnes et les bois des environs, toujours errant, rêvant, soupirant, et quand j'étais une fois sorti de la ville, je n'y rentrais plus que le soir. Un jour, étant à Boudry, j'entrai pour dîner dans un cabaret: j'y vis un homme à grande barbe, avec un habit violet à la grecque, un bonnet fourré, l'équipage et l'air assez noble, et qui souvent avait peine à se faire entendre, ne parlant qu'un jargon presque

indéchiffrable , mais plus ressemblant à l'italien qu'à nulle autre langue. J'entendais presque tout ce qu'il disait , et j'étais le seul , il ne pouvait s'énoncer que par signes avec l'hôte et les gens du pays. Je lui dis quelques mots en italien , qu'il entendit parfaitement : il se leva et vint m'embrasser avec transport. La liaison fut bientôt faite, et dès ce moment je lui servis de truchement. Son dîner était bon , le mien était moins que médiocre ; il m'invita de prendre part au sien : je fis peu de façons. En buvant et baragouinant nous achevâmes de nous familiariser , et dès la fin du repas nous devînmes inséparables. Il me conta qu'il était prélat grec , et archimandrite de Jérusalem ; qu'il était chargé de faire une quête en Europe pour le rétablissement du saint sépulcre. Il me montra de belles patentes de la czarine et de l'empereur ; il en avait beaucoup d'autres souverains. Il était assez content de ce qu'il avait amassé jusqu'alors ; mais il avait eu des peines incroyables en Allemagne , n'entendant pas un mot d'allemand , de latin ni de français , et réduit à son grec , au turc et à la

langue franque pour toute ressource, et qui ne lui en procurait pas beaucoup dans le pays où il s'était enfoncé. Il me proposa de l'accompagner pour lui servir de secrétaire et d'interprète. Malgré mon petit habit violet nouvellement acheté, et qui ne paraissait pas mal avec mon nouveau poste, j'avais l'air si peu étoffé qu'il ne me crut pas difficile à gagner, et il ne se trompa point. Notre accord fut bientôt fait, je ne demandais rien, et il promettait beaucoup. Sans caution, sans sûreté, sans connaissance, je me livre à sa conduite, et dès le lendemain me voilà parti pour Jérusalem.

Nous commençâmes notre tournée par le canton de Fribourg, où il ne se fit pas grande chose. La dignité épiscopale ne permettait pas de faire le mendiant et de quêter aux particuliers; mais nous présentâmes sa commission au sénat, qui lui donna une petite somme. De là nous fûmes à Berne. Nous logeâmes au Faucon, bonne auberge alors, où l'on trouvait bonne compagnie. La table était nombreuse et bien servie. Il y avait long-temps que je faisais mauvaise chère; j'avais grand besoin de me refaire; j'en avais

l'occasion, et j'en profitai. Monseigneur l'archimandrite était lui-même un homme de bonne compagnie, aimant assez à tenir table, gai, parlant bien pour ceux qui l'entendaient, ne manquant pas de certaines connaissances, et plaçant son érudition grecque avec assez d'agrément. Un jour, passant au dessert des noisettes, il se coupa le doigt fort avant, et comme le sang sortait avec abondance, il montra son doigt à la compagnie, et dit en riant : *Mirate, signori, questo è sangue Pelasgo.*

A Berne, mes fonctions ne lui furent pas utiles, et je ne m'en tirai pas aussi mal que j'avais craint. J'étais bien plus hardi et plus vaillant parlant que je n'aurais été pour moi-même. Les choses ne se passèrent pas aussi simplement qu'à Fribourg. Il fallut de longues et fréquentes conférences avec les premiers de l'état, et l'examen de ses titres ne fut pas l'affaire d'un jour. Enfin tout étant réglé, il fut admis à l'audience du sénat. Je m'assis à côté de lui, comme son interprète, et on me dit de parler. Je ne m'attendais à rien de moins, et il ne m'était pas venu dans l'esprit qu'après avoir long-temps conféré

avec les membres, il fallût s'adresser au corps comme si rien n'eût été dit. Qu'on juge de mon embarras ! Pour un homme aussi honteux, parler non-seulement en public mais devant le sénat de Berne, et par impromptu sans avoir une seule minute pour me préparer ; il y avait là de quoi m'anéantir. Je ne fus pas même intimidé. J'exposai succinctement et nettement la commission de l'archimandrite. Je louai la piété des princes qui avaient contribué à la collection qu'il était venu faire. Piquant d'émulation celle de leurs excellences, je dis qu'il n'avait pas moins à espérer de leur munificence accoutumée ; et puis tâchant de prouver que cette bonne œuvre en était également une pour tous les chrétiens sans distinction de secte, je finis par promettre des bénédictions du ciel à ceux qui voudraient y prendre part. Je ne dirai pas que mon discours fit effet, mais il est sûr qu'il fût goûté et qu'au sortir de l'audience, l'archimandrite reçut un présent fort honnête, et plus, sur l'esprit de son secrétaire, des complimens dont j'eus l'agréable empressement d'être le truchement ; mais que je n'osai

rendre à la lettre. Voilà la seule fois de ma vie que j'aie parlé en public et devant un souverain ; et la seule fois aussi , peut-être , que j'aie parlé hardiment et bien. Quelle différence dans les dispositions du même homme ! Il y a trois ans qu'étant allé voir à Yverdon mon vieux ami M. Roguin , je reçus une députation pour me remercier de quelques livres que j'avais donnés à la bibliothèque de cette ville. Les Suisses sont grands harangueurs ; ces messieurs me haranguèrent. Je me crus obligé de répondre , mais je m'embarrassai tellement dans ma réponse , et ma tête se brouilla si bien , que je restai court et me fis moquer de moi. Quoique timide naturellement , j'ai été hardi quelquefois dans ma jeunesse , jamais dans mon âge avancé. Plus j'ai vu le monde , moins j'ai pu me faire à son ton.

Partis de Berne , nous allâmes à Soleure ; car le dessein de l'archimandrite était de reprendre la route d'Allemagne , et de s'en retourner par la Hongrie ou par la Pologne , ce qui faisait une route immense ; mais comme chemin faisant sa bourse s'emplissait plus qu'elle ne se vidait , il craignait peu les

détours. Pour moi, qui me plaisais presque autant à cheval qu'à pied, je n'aurais pas mieux demandé que de voyager ainsi toute ma vie : mais il était écrit que je n'irais pas si loin.

La première chose que nous fîmes, arrivant à Soleure, fut d'aller saluer M. l'ambassadeur de France. Malheureusement pour mon évêque, cet ambassadeur était le marquis de Bonac, qui avait été ambassadeur à la Porte, et qui devait être au fait de tout ce qui regardait le saint sépulchre. L'archimandrite eut une audience d'un quart-d'heure, où je ne fus pas admis, parce que M. l'ambassadeur entendait la langue franque et parlait l'italien du moins aussi bien que moi. A la sortie de mon Grec, je voulus le suivre ; on me retint : ce fut mon tour. M'étant donné pour Parisien, j'étais comme tel, sous la juridiction de son excellence. Elle me demanda qui j'étais, m'exhorta de lui dire la vérité ; je le lui promis, en lui demandant une audience particulière, qui me fut accordée. M. l'ambassadeur m'emmena dans son cabinet, dont il ferma sur nous la porte, et là, me jetant



à ses pieds, je lui tins parole. Je n'aurais pas moins dit quand je n'aurais rien promis ; car un continuel besoin d'épanchement met à tout moment mon cœur sur mes lèvres , et après m'être ouvert sans réserve au musicien Lutold , je n'avais garde de faire le mystérieux avec le marquis de Bonac. Il fut si content de ma petite histoire et de l'effusion de cœur avec laquelle il vit que je l'avais contée , qu'il me prit par la main , entra chez madame l'ambassadrice , et me présenta à elle en lui faisant un abrégé de mon récit. Madame de Bonac m'accueillit avec bonté et dit qu'il ne fallait pas me laisser aller avec ce moine grec. Il fut résolu que je resterais à l'hôtel en attendant qu'on vît ce qu'on pourrait faire de moi. Je voulus aller faire mes adieux à mon pauvre archimandrite , pour lequel j'avais conçu de l'attachement : on ne me le permit pas. On envoya lui signifier mes arrêts, et un quart-d'heure après je vis arriver mon petit sac. M. de la Martinière , secrétaire d'ambassade , fut en quelque façon chargé de moi. En me conduisant dans la chambre qui m'était destinée, il me dit : Cette chambre a été

occupée sous le comte du Luc par un homme célèbre, du même nom que vous. Il ne tient qu'à vous de le remplacer de toutes manières, et de faire dire un jour : Rousseau premier, Rousseau second. Cette conformité, qu'alors je n'espérais guère, eût moins flatté mes desirs, si j'avais pu prévoir à quel prix je l'achèterais un jour.

Ce que m'avait dit M. de la Martinière me donna de la curiosité. Je lus les ouvrages de celui dont j'occupais la chambre, et sur le compliment qu'on m'avait fait, croyant avoir du goût pour la poésie, je fis pour mon coup d'essai une cantate à la louange de madame Bonac. Ce goût ne se soutint pas. J'ai fait de temps en temps de médiocres vers; c'est un exercice assez bon pour se rompre aux inversions élégantes, et apprendre à mieux écrire en prose; mais je n'ai jamais trouvé dans la poésie française assez d'attrait pour m'y livrer tout-à-fait.

M. de la Martinière voulut voir de mon style, et me demanda par écrit le même détail que j'avais fait à M. l'ambassadeur. Je lui écrivis une longue lettre, que j'apprends avoir été conservée par M. de Marianne, qui

était attaché depuis long-temps au marquis de Bonac , et qui depuis a succédé à M. de la Martinière, sous l'ambassade de M. de Courteilles. J'ai prié M. de Malesherbes de tâcher de me procurer une copie de cette lettre. Si je puis l'avoir par lui, ou par d'autres , on la trouvera dans le recueil qui doit accompagner mes Confessions.

L'expérience que je commençais d'avoir, modérait peu-à-peu mes projets romanesques; et, par exemple, non-seulement je ne devins point amoureux de madame de Bonac; mais je sentis d'abord que je ne pouvois faire un grand chemin dans la maison de son mari. M. de la Martinière en place, et M. de Marianne, pour ainsi dire, en survivance, ne me laissaient espérer pour toute fortune qu'un emploi de sous-secrétaire, qui ne me tentait pas infiniment. Cela fit que quand on me consulta sur ce que je voulais faire, je marquai beaucoup d'envie d'aller à Paris. M. l'ambassadeur goûta cette idée, qui tendait au moins à le débarrasser de moi. M. de Merveilleux, secrétaire - interprète de l'ambassade, dit que son ami M. Godard, colonel suisse au service de France, cher-

chait quelqu'un pour mettre auprès de son neveu, qui entrait fort jeune au service, et pensa que je pourrais lui convenir. Sur cette idée, assez légèrement prise, mon départ fut résolu; moi qui voyais un voyage à faire et Paris au bout, j'en fus dans la joie de mon cœur. On me donna quelques lettres, cent francs pour mon voyage, accompagnés de fort bonnes leçons, et je partis.

Je mis à ce voyage une quinzaine de jours, que je peux compter parmi les heureux de ma vie. J'étais jeune, je me portais bien, j'avais assez d'argent, beaucoup d'espérance, je voyageais à pied, et je voyageais seul. On serait étonné de me voir compter un pareil avantage, si déjà l'on n'avait dû se familiariser avec mon humeur. Mes douces chimères me tenaient compagnie, et j'aimais la chaleur de mon imagination n'en enfanta de plus magnifiques. Quand on m'offrait quelque place vide dans une voiture, ou que quelqu'un m'accostait en route, je rechignais de voir renverser la fortune dont je bâtissais l'édifice en marchant. Cette fois mes idées étaient martiales. J'allais m'attacher à un militaire et

devenir militaire moi-même ; car on avait  
arrangé que je commencerais par être cadet.  
Je croyais déjà me voir en habit d'officier ,  
avec un beau plumet blanc. Mon cœur  
s'enflait à cette noble idée. J'avais quelque  
connaissance de géométrie et de fortifications ;  
j'avais un oncle ingénieur ; j'étais en quel-  
que sorte enfant de la balle. Ma vue courte  
offrait un peu d'obstacle , mais qui ne m'em-  
barrassait pas ; et je comptais bien , à force  
de sang-froid et d'intrépidité , suppléer à  
ce défaut. J'avais lu que le maréchal Schom-  
berg avait la vue très-courte ; pourquoi le  
maréchal Rousseau ne l'aurait-il pas ? Je  
m'échauffais tellement sur ces folies, que je  
ne voyais plus que troupes , remparts , ga-  
risons , batteries , et moi au milieu du feu  
au milieu de la fumée , donnant tranquillement mes  
ordres la lorgnette à la main. Cependant  
quand je passais dans des campagnes agréa-  
bles, que je voyais des bocages et des ruis-  
seaux, ce touchant aspect me faisait soupi-  
rer de regret ; je sentais au milieu de ma  
joie que mon cœur n'était pas fait pour  
le bruit de fracas ; et bientôt , sans savoir com-  
ment, je me retrouvais au milieu de mes

chères bergeries, renonçant pour jamais aux travaux de Mars.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avais ! La décoration extérieure que j'avais vue à Turin, la beauté des rues, la symmétrie et l'alignement des maisons, me faisaient chercher à Paris autre chose encore. Je m'étais figuré une ville aussi belle que grande, de l'aspect le plus imposant, où l'on ne voyait que de superbes rues, de palais de marbre et d'or. En entrant par le faubourg Saint-Marceau, je ne vis que de petites rues sales et puantes, de vilaines maisons noires, l'air de la mal-propreté, de la pauvreté, des mendiants, des charretiers, des ravaudeuses, des crienses de tisane, de vieux chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point, que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle, n'a pu détruire cette première impression, et qu'il m'en est resté toujours un secret dégoût pour l'habitation de cette capitale. Je puis dire que tout le temps que j'y ai vécu dans la suite ne fut employé qu'à y chercher des ressources pour me mettre en état d'en vivre éloigné. Tel est le fruit d'un

jamais l'imagination trop active qui exagère par-dessus l'exagération des hommes , et voit toujours plus que ce qu'on lui dit. On m'avait vanté Paris, que je me l'étais figuré comme l'ancienne Babylonne, dont je trouvais peut-être autant à rabattre , si je n'avais vue, du portrait que je m'en suis fait. La même chose m'arriva à l'Opéra , où je pressai d'aller le lendemain de mon arrivée; la même chose m'arriva dans la suite à Versailles , dans la suite encore en voyant l'Opéra, et la même chose m'arrivera toujours en voyant des spectacles qu'on m'aura annoncés : car il est impossible aux hommes , et difficile à la nature elle-même , de passer en richesse mon imagination.

La manière dont je fus reçu de tous ceux pour qui j'avais des lettres , je crus ma fortune faite. Celui à qui j'étais le plus recommandé et qui me caressa le moins fut M. de Surbeck, retiré du service et allant philosophiquement à Bagnaux , où j'allai le voir plusieurs fois, et où jamais il ne m'offrit un verre d'eau. J'eus plus d'accueil de madame de Merveilleux, belle-sœur de l'interprète , et de son neveu, offi-

chères bergeries, renonçant pour jamais aux travaux de Mars.

Combien l'abord de Paris démentit l'idée que j'en avais ! La décoration extérieure que j'avais vue à Turin, la beauté des rues, la symétrie et l'alignement des maisons, m'avaient fait chercher à Paris autre chose encore. Je m'étais figuré une ville aussi belle que grande, de l'aspect le plus imposant, où l'on ne voyait que de superbes rues, de palais de marbre et d'or. En entrant par le faubourg Saint-Marceau, je ne vis que de petites rues sales et puantes, de vilaines maisons noires, l'air de la mal-propreté, de la pauvreté, des mendiants, des charretiers, des ravaudeuses, des criennes de tisanne, de vieux chapeaux. Tout cela me frappa d'abord à tel point, que tout ce que j'ai vu depuis à Paris de magnificence réelle, n'a pu détruire cette première impression, et qu'il m'en est resté toujours un secret dégoût pour l'habitation de cette capitale. Je puis dire que tout le temps que j'y ai vécu dans la suite ne fut employé qu'à y chercher des ressources pour me mettre en état d'en vivre éloigné. Tel est le fruit d'un



imagination trop active qui exagère par-dessus l'exagération des hommes , et voit toujours plus que ce qu'on lui dit. On m'avait tant vanté Paris, que je me l'étais figuré comme l'ancienne Babylonne, dont je trouvais peut-être autant à rabattre , si je n'avais vue, du portrait que je m'en suis fait. La même chose m'arriva à l'Opéra , où comme je pressai d'aller le lendemain de mon arrivée; la même chose m'arriva dans la suite à Versailles , dans la suite encore en voyant les spectacles, et la même chose m'arrivera toujours en voyant des spectacles qu'on m'aura annoncés : car il est impossible aux hommes , et difficile à la nature elle-même , de passer en richesse mon imagination.

A la manière dont je fus reçu de tous ceux pour qui j'avais des lettres , je crus ma fortune faite. Celui à qui j'étais le plus recommandé et qui me caressa le moins fut M. de Surbeck, retiré du service et allant philosophiquement à Bagneux , où je fus le voir plusieurs fois, et où jamais il ne m'offrit un verre d'eau. J'eus plus d'accueil de madame de Merveilleux, belle-sœur de l'interprète , et de son neveu, offi-

cier aux gardes. Non-seulement la mère et le fils me reçurent bien, mais ils m'offrirent leur table, dont je profitai souvent durant mon séjour à Paris. Madame de Merveilleux me parut avoir été belle; ses cheveux étaient d'un beau noir; et frisaient à la vieille mode, le crochet sur les tempes. Il lui resta ce qui ne périt point avec les attraits, un esprit très-agréable. Elle me parut goûter mien, et fit tout ce qu'elle pût pour me rendre service; mais personne ne la seconda, et je fus bientôt désabusé de tout ce grand intérêt qu'on avait paru prendre à moi. Il faut pourtant rendre justice aux Français, ils ne s'épuisent point en protestations, et celles qu'ils font sont presque toujours sincères, mais ils ont une manière de paraître s'intéresser à vous qui trompe plus que de paroles. Les gros complimens des Suisses n'en peuvent imposer qu'à des sots. Les manières des Français sont plus séduisantes, et cela même qu'elles sont plus simples; on croirait qu'ils ne vous disent pas tout ce qu'ils veulent faire, pour vous surprendre agréablement. Je dirai plus; ils ne sont point faux dans leurs démonstrations,

est naturellement officieux , humains ,  
sévères , et même , quoiqu'on en dise ,  
plus vrais qu'aucune autre nation ; mais ils  
sont légers et volages. Ils ont en effet le  
sentiment qu'ils vous témoignent , mais ce  
sentiment s'en va comme il est venu. En  
vous parlant , ils sont pleins de vous ; ne vous  
voient-ils plus , ils vous oublient. Rien n'est  
permanent dans leur cœur , tout est chez  
eux l'œuvre du moment.

Je fus donc beaucoup flatté , et peu servi.  
Le colonel Godard , au neveu duquel on  
m'avait donné , se trouva être un vilain  
homme avare , qui , quoique tout cousu d'or ,  
tant ma détresse , me voulut avoir pour  
moi. Il prétendait que je fusse auprès de  
son neveu une espèce de valet sans gages ,  
à côté qu'un vrai gouverneur. Attaché con-  
sueillement à lui , et par-là dispensé du  
service , il fallait que je vécusse de ma paie  
de cadet , c'est-à-dire de soldat , et à  
ce ne consentit-il à me donner l'uniforme ;  
il aurait voulu que je me contentasse de  
celui du régiment. Madame de Merveil-  
le , indignée de ses propositions , me dé-  
termina elle-même de les accepter ; son fils

fut du même sentiment. On cherchait autre chose, et l'on ne trouvait rien. Cependant commençais d'être pressé, et cent francs sur lesquels j'avais fait mon voyage ne pouvaient me mener bien loin. Heureusement je reçus de la part de M. l'ambassadeur encore une petite remise qui me fit grand bien et je crois qu'il ne m'aurait pas abandonné, si j'eusse eu plus de patience ; mais languir, attendre, solliciter sont pour moi choses impossibles. Je me rebutai, je ne parus plus, et tout fut fini. Je n'avais pas oublié ma pauvre maman, mais comment la trouver ? où la chercher ? Madame de Merveilleux, qui savait ma histoire m'avait aidé dans cette recherche et long-temps inutilement. Enfin elle m'apprit que madame de Warens était repartie il y avait plus de deux mois, mais qu'elle ne savait si elle était allée en Savoie ou à Turin, et que quelques personnes la croient revenue en Suisse. Il ne m'en fallut pas davantage pour me déterminer à la suivre, bien sûr qu'en quelque lieu qu'elle fût je la trouverais plus aisément en province que je n'avais pu faire à Paris.

Avant de partir j'exerçai mon nouveau talent poétique dans une épître au colonel Godard, où je le drapai de mon mieux. Je montrai ce barbouillage à madame de Merveilleux, qui, au lieu de me censurer comme elle aurait dû faire, rit beaucoup de mes sarcasmes, de même que son fils, qui, je crois, n'aimait pas M. Godard, et il faut avouer qu'il n'était pas aimable. J'étais tenté de lui envoyer mes vers, ils m'y encouragèrent : j'en fis un paquet à son adresse, et comme il n'y avait point alors à Paris de petite poste, je le mis dans ma poche, et le lui envoyai d'Auxerre en passant. Je ris quelquefois encore en songeant aux grimaces qu'il dut faire en lisant le panégyrique où il était peint trait pour trait. Il commençait ainsi :

« Tu croyais, vieux penard, qu'une folle manie  
d'élever ton neveu m'inspirerait l'envie.

Cette petite pièce, mal faite, à la vérité, mais qui ne manquait pas de sel, et qui annonçait du talent pour la satire, est cependant le seul écrit satyrique qui soit sorti de ma plume. J'ai le cœur trop peu

haineux pour me prévaloir d'un pareil talent; mais je crois qu'on peut juger par quelques écrits polémiques faits de temps à autre pour ma défense, que si j'avais été d'humeur batailleuse, mes agresseurs auraient eu rarement les rieurs de leur côté.

La chose que je regrette le plus dans les détails de ma vie dont j'ai perdu la mémoire, est de n'avoir pas fait des journaux de mes voyages. Jamais je n'ai tant pensé tant existé, tant vécu, tant été moi, si j'ose ainsi dire, que dans ceux que j'ai faits seul à pied. La marche a quelque chose qui anime et avive mes idées : je ne puis presque penser quand je reste en place ; il faut que mon corps soit en branle pour y mettre mon esprit. La vue de la campagne, la succession des aspects agréables, le grand air, le grand appétit, la bonne santé que je gagne en marchant, la liberté du cabaret, l'éloignement de tout ce qui me fait sentir ma dépendance, de tout ce qui me rappelle à ma situation, tout cela dégage mon âme, me donne une plus grande audace de penser, me jette en quelque sorte dans

l'immensité des êtres pour les combiner , les choisir , me les approprier à mon gré , sans gêne et sans crainte. Je dispose en maître de la nature entière ; mon cœur errant d'objet en objet , s'unit , s'identifie à ceux qui le flattent , s'entoure d'images charmantes , s'enivre de sentimens délicieux. Si pour les fixer je m'amuse à les écrire en moi-même , quelle vigueur de pinceau , quelle fraîcheur de coloris , quelle énergie d'expression je leur donne ! On a , dit-on , trouvé de tout cela dans mes ouvrages , quoiqu'écrits vers le déclin de mes ans. Oh ! si l'on eût vu ceux de ma première jeunesse , ceux que j'ai faits durant mes voyages , ceux que j'ai composés et que je n'ai jamais écrits.... Pourquoi , direz-vous , ne les pas écrire ? Et pourquoi les écrire ? vous répondrai-je. Pourquoi m'ôter le charme actuel de la jouissance , pour dire à d'autres que j'avais joui ? Que m'importaient des lecteurs , un public et toute la terre , tandis que je planais dans le ciel ? D'ailleurs portais-je avec moi du papier , des plumes ? Si j'avais pensé à tout cela , rien ne me serait venu. Je ne prévoyais pas

que j'aurais des idées ; elles viennent quand il leur plaît , non quand il me plaît ; elles ne viennent point , ou elles viennent en foule ; elles m'accablent de leur nombre et de leur force. Dix volumes par jour n'auraient pas suffi. Où prendre du temps pour les écrire ? En arrivant je ne songeais qu'à bien diner. En partant je ne songeais qu'à bien marcher. Je sentais qu'un nouveau paradis m'attendait à la porte ; je ne songeais qu'à l'aller chercher.

Jamais je n'ai si bien senti tout cela que dans le retour dont je parle. En venant à Paris je m'étais borné aux idées relatives à ce que j'y allais faire. Je m'étais élancé dans la carrière où j'allais entrer , et je l'avais parcourue avec assez de gloire ; mais cette carrière n'était pas celle où mon cœur m'appelait , et les êtres réels nuisaient aux êtres imaginaires. Le colonel Godard et son neveu figuraient mal avec un héros tel que moi. Graces au ciel , j'étais maintenant délivré de tous ces obstacles : je pouvais m'enfoncer à mon gré dans le pays des chimères , car il ne restait que cela devant moi. Aussi je m'y égarai si bien, que je per-



Je réellément plusieurs fois ma route, et j'eusse été fort fort fâché d'aller plus droit; car sentant qu'à Lyon j'allais me retrouver sur la terre, j'aurais voulu n'y jamais arriver.

Un jour, entre autres, m'étant à dessein détourné pour voir de près un lieu qui me parut admirable, je m'y plus si fort et j'y fis tant de tours que je me perdis enfin tout-à-fait. Après plusieurs heures de course inutile, las et mourant de soif et de faim, j'entrai chez un paysan dont la maison n'avait pas belle apparence, mais c'était la seule que je visse aux environs. Je croyais que c'était comme à Genève ou en Suisse, où tous les habitans à leur aise sont en état d'exercer l'hospitalité. Je priai celui-ci de me donner à dîner en payant. Il m'offrit du lait écrémé et de gros pain d'orge, en me disant que c'était tout ce qu'il avait. Je buvais ce lait avec délices, et je mangeais le pain, paille et tout; mais cela n'était pas fort restaurant pour un homme épuisé de fatigue. Ce paysan, qui m'examinait, jugea de la vérité de mon histoire par celle de mon appétit. Tout de suite après avoir

dit qu'il voyait bien (\*) que j'étais un bon jeune honnête homme qui n'était pas là pour le vendre, il ouvrit une petite trappe à côté de la cuisine, descendit, et revint un moment après avec un bon pain bis de pur froment, un jambon très-appétissant quoiqu'entamé, et une bouteille de vin dont l'aspect me réjouit le cœur plus que tout le reste. On joignit à cela une omelette assez épaisse, et je fis un diner tel qu'autre qu'un piéton n'en connût jamais. Quand ce vint à payer, voilà son inquiétude et ses craintes qui le reprennent; il ne voulait point de mon argent: il le repoussait avec un trouble extraordinaire, et ce qu'il y avait de plaisant était que je ne pouvais imaginer de quoi il avait peur. Enfin il prononça en frémissant ces mots terribles de commis et de rats-de-cave. Il me fit entendre qu'il cachait son vin à cause des aides, qu'il cachait son pain à cause de la taille, et qu'il serait un homme perdu, si l'on pouvait se douter qu'il ne mourût pas

(\*) Apparemment je n'avais pas encore alors la physionomie qu'on m'a donnée depuis dans mes portraits.

de faim. Tout ce qu'il me dit à ce sujet , et dont je n'avais pas la moindre idée , me fit une impression qui ne s'effacera jamais. Ce fut-là le germe de cette haine inextinguible qui se développa depuis dans mon cœur contre les vexations qu'éprouve le malheureux peuple et contre ses oppresseurs. Cet homme , quoique aisé , n'osait manger le pain qu'il avait gagné à la sueur de son front , et ne pouvait éviter sa ruine qu'en montrant la même misère qui régnait autour de lui. Je sortis de sa maison aussi indigné qu'attendri, et déplorant le sort de ces belles contrées, à qui la nature n'a prodigué ses dons que pour en faire la proie des barbares publicains.

Voilà le seul souvenir bien distinct qui me reste de ce qui m'est arrivé durant ce voyage. Je me rappelle seulement encore qu'en approchant de Lyon je fus tenté de prolonger ma route pour aller voir les bords du Lignon ; car parmi les romans que j'avais lus avec mon père , l'Astrée n'avait pas été oubliée , et c'était celui qui me revenait au cœur le plus fréquemment. Je demandai la route du Forez , et tout en causant avec une

hôtesse , elle m'apprit que c'était un bon pays de ressource pour les ouvriers, qu'il y avait beaucoup de forges, et qu'on y travaillait fort bien en fer. Cet éloge calma tout-à-coup ma curiosité romanesque , et je ne jugeai pas à propos d'aller chercher des Dianes et des Sylvandres chez un peuple de forgerons. La bonne femme qui m'encourageait de la sorte m'avait sûrement pris pour un garçon serrurier.

Je n'allais pas tout-à-fait à Lyon sans vue. En arrivant j'allai voir aux Chasottes mademoiselle du Châtelet, amie de madame de Warens, et pour laquelle elle m'avait donné une lettre quand je vins avec M. le Maître : ainsi c'était une connaissance déjà faite. Mademoiselle du Châtelet m'apprit qu'en effet son amie avait passé à Lyon, mais qu'elle ignorait si elle avait poussé sa route jusqu'en Piémont, et qu'elle était incertaine elle-même en partant si elle ne s'arrêterait point en Savoie : que si je voulais elle écrirait pour en avoir des nouvelles, et que le meilleur parti que j'eusse à prendre était de les attendre à Lyon. J'acceptai l'offre , mais je n'osai dire à ma-

bonnoiselle du Châtelet que j'étais pressé  
la réponse, et que ma petite bourse  
uisée ne me laissait pas en état de l'at-  
dre long-temps. Ce qui me retint n'était  
qu'elle m'eût mal reçu ; au contraire ,  
m'avait fait beaucoup de caresses , et  
traitait sur un pied d'égalité, qui m'ô-  
t le courage de lui laisser voir mon état,  
de descendre du rôle de bonne compa-  
ie à celui de malheureux mendiant.

Il me semble de voir assez clairement la  
te de tout ce que j'ai manqué dans ce  
re. Cependant je crois me rappeler dans  
même intervalle un autre voyage de  
yon, dont je ne puis marquer la place ,  
où je me trouvai déjà fort à l'étroit ; le  
venir des extrémités où j'y fus réduit  
contribue pas à m'en rappeler agréa-  
ement la mémoire. Si j'avais été fait  
comme un autre , que j'eusse eu le talent  
emprunter et de m'endetter à mon caba-  
t, je me serais aisément tiré d'affaire ;  
ais c'est à quoi mon inaptitude égalait  
la répugnance ; et pour imaginer à quel  
point vont l'une et l'autre , il suffit de savoir  
l'après avoir passé presque toute ma vie

dans le mal-être , et souvent prêt à manquer de pain , il ne m'est jamais arrivé une seule fois de me faire demander de l'argent par un créancier , sans lui en donner à l'instant même. Je n'ai jamais su faire des dettes criardes , et j'ai toujours mieux aimé souffrir que devoir.

C'était souffrir assurément que d'être réduit à passer la nuit dans la rue , et c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aurais mieux employé quelque sous , qui me restaient , à payer mon pain que mon gîte , parce qu'après tout je risquais moins de mourir de sommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant , c'est que dans ce cruel état je n'étais ni inquiet ni triste. Je n'avais pas le moindre souci sur l'avenir , et j'attendais les réponses que devait recevoir mademoiselle du Châtelet , couchant à la belle étoile , et dormant étendu par terre ou sur un banc aussi tranquillement que sur un lit de roses. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône , car je ne me rappelle pas lequel des deux. Des jardins élevés en terrasses

ardaient le chemin du côté opposé. Il  
ait fait très-chaud ce jour-là ; la soirée  
ait charmante ; la rosée humectait l'herbe  
rie ; point de vent, une nuit tranquille ;  
ir était frais sans être froid ; le soleil ,  
rès son coucher , avait laissé dans le ciel  
es vapeurs rouges , dont la réflexion ren-  
ait l'eau couleur de rose ; les arbres des  
rasses étaient chargés de rossignols qui  
répondaient de l'un à l'autre. Je me  
menais dans une sorte d'extase , livrant  
es sens et mon cœur à la jouissance de  
t cela , et soupirant seulement un peu  
regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma  
nce rêverie , je prolongeai fort avant  
ns la nuit ma promenade , sans m'aper-  
voir que j'étais las. Je m'en aperçus en-  
Je me couchai voluptueusement sur la  
lette d'une espèce de niche ou de fausse-  
te enfoncée dans un mur de terrasse :  
ciel de mon lit était formé par les têtes  
arbres ; un rossignol était précisément  
dessus de moi ; je m'endormais à son  
nt. Mon sommeil fut doux , mon reveil  
fut davantage. Il était grand jour : mes  
x en s'ouvrant virent l'eau , la ver-

dure, un paysage admirable. Je me levai  
 me secouai, la faim me prit, je m'achar-  
 minai gaiement vers la ville, résolu  
 mettre à un bon déjeûner deux pièces de  
 blancs qui me restaient encore. J'étais  
 si bonne humeur, que j'allais chantant  
 le long du chemin, et je me souviens  
 que je chantais une cantate de Batis-  
 intitulée *les Bains de Thomery*, que je  
 vais par cœur. Que béni soit le hon Ba-  
 tin et sa bonne cantate, qui m'a valu  
 meilleur déjeûner que celui sur lequel  
 comptais, et un diner bien meilleur en-  
 sur lequel je n'avais point compté du tout.  
 Dans mon meilleur train d'aller et de cha-  
 ter, j'entends quelqu'un derrière moi,  
 me retourne, je vois un Antonin qui  
 suivait, et qui paraissait m'écouter à  
 plaisir. Il m'accoste, me salue, me deman-  
 si je sais la musique. Je réponds, *Un peu*  
 pour faire entendre beaucoup. Il continue  
 à me questionner : je lui conte une partie  
 de mon histoire. Il me demande si je  
 jamais copié de la musique. Souvent,  
 dis je ; et cela était vrai ; ma meilleure  
 manière de l'apprendre était d'en copier.



bien, me dit-il, venez avec moi; je pourrai vous occuper quelques jours, durant lesquels rien ne vous manquera, pourvu que vous consentiez à ne pas sortir de la chambre. J'acquiesçai très-volontiers, et je le suivis.

Cet Antonin s'appelait M. Rolichon; il aimait la musique, il la savait, et chantait dans des petits concerts qu'il faisait avec ses amis. Il n'y avait rien là que d'innocent et d'honnête; mais ce goût dégénérait apparemment en fureur, dont il était obligé de cacher une partie. Il me conduisit dans une petite chambre que j'occupai, et où je trouvai beaucoup de musique qu'il avait copiée. Il m'en donna d'autre à copier, particulièrement la cantate que j'avais chantée, et qu'il devait chanter lui-même dans quelques jours. J'en demeurai là trois ou quatre, à copier tout le temps où je ne mangeais pas; car de ma vie je ne fus si affamé ni mieux nourri. Il apportait mes repas lui-même de leur cuisine, et il fallait qu'elle fût bonne, si leur ordinaire valait le mien. De mes jours je n'eus tant de plaisir à manger, et il faut avouer aussi

que ces lippées me venaient fort à propos, car j'étais sec comme du bois. Je travaillais presque d'aussi bon cœur que je mangeais, et ce n'est pas peu dire. Il est vrai que je n'étais pas aussi correct que diligent. Quelques jours après, M. Rolichon, que je rencontrai dans la rue, m'apprit que mes parties avaient rendu la musique inexécutable, tant elles s'étaient trouvées pleines d'omissions, de duplications et de transpositions. Il faut avouer que j'ai choisi là dans la suite le métier du monde auquel j'étais le moins propre. Non que ma note ne fût belle, et que je ne copiasse fort nettement; mais l'ennui d'un long travail me donne des distractions si grandes, que je passe plus de temps à gratter qu'à noter, et que si je n'apporte la plus grande attention à collationner mes parties, elles font toujours manquer l'exécution. Je fis donc très-mal en voulant bien faire, et pour aller vite j'allai tout de travers. Cela n'empêcha pas M. Rolichon de me bien traiter jusqu'à la fin, et de me donner encore en sortant un petit écu que je ne méritais guère, et qui me remit tout-à-fait

en pied ; car peu de jours après je reçus des nouvelles de maman, qui était à Chambéry, et de l'argent pour l'aller joindre, ce que je fis avec transport. Depuis lors mes finances ont souvent été fort courtes ; mais jamais assez pour être obligé de jeûner. Je marque cette époque avec un cœur sensible aux soins de la Providence : c'est la dernière fois de ma vie que j'ai senti la misère et la faim.

Je restai à Lyon sept ou huit jours encore, pour attendre les commissions dont maman avait chargé mademoiselle du Châtelet, que je vis durant ce temps-là plus assiduellement qu'auparavant, ayant le plaisir de parler avec elle de son amie, et n'étant plus distrait par ces cruels retours sur ma situation qui me forçaient de la cacher. Mademoiselle du Châtelet n'était ni jeune ni jolie, mais elle ne manquait pas de grace ; elle était liante et familière, et son esprit donnait du prix à cette familiarité. Elle avait ce goût de morale observatrice qui porte à étudier les hommes, et c'est d'elle en première origine que ce même goût m'est venu. Elle aimait les romans de

le Sage , et particulièrement Gil-Blas ; elle m'en parla , me le prêta , je le lus avec plaisir ; mais je n'étais pas mûr encore pour ces sortes de lectures : il me fallait des romans à grands sentimens. Je passais ainsi mon temps à la grille de mademoiselle du Châtelet, avec autant de plaisir que de profit ; et il est certain que les entretiens intéressans d'une femme de mérite sont plus propres à former un jeune homme que toute la pédantesque philosophie des livres. Je fis connaissance aux Chasottes avec d'autres pensionnaires et de leurs amies , entr'autres avec une jeune personne de quatorze ans, appelée mademoiselle de Serre, à laquelle je ne fis pas alors une grande attention, mais dont je me passionnai huit ou neuf ans après , et avec raison, car c'était une charmante fille.

Occupé de l'attente de revoir bientôt ma bonne maman , je fis un peu de trêve à mes chimères , et le bonheur réel qui m'attendait me dispensa d'en chercher dans mes visions. Non-seulement je la retrouvais, mais je retrouvais près d'elle et par elle un état agréable ; car elle marquait m'avoir

trouvé une occupation qu'elle espérait qui me conviendrait, et qui ne m'éloignerait pas d'elle. Je m'épuisais en conjectures pour deviner quelle pouvait être cette occupation, et il aurait fallu deviner en effet pour rencontrer juste. J'avais suffisamment d'argent pour faire commodément la route. Mademoiselle du Châtelet voulait que je prisse un cheval; je n'y pus consentir, et j'ens raison: j'aurais perdu le plaisir du dernier voyage pédestre que j'ai fait en ma vie; car je ne peux donner ce nom aux excursions que je faisais souvent à mon voisinage, tandis que je demeurais à Motiers.

C'est une chose bien singulière que mon imagination ne se montre jamais plus agréablement que quand mon état est le moins agréable, et qu'au contraire elle est moins riante lorsque tout rit autour de moi. Ma mauvaise tête ne peut s'assujettir aux choses. Elle ne saurait embellir, elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils sont, elle ne sait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printemps,

le Sage , et particulièrement Gil-Blas ; elle m'en parla , me le prêta , je le lus avec plaisir ; mais je n'étais pas mûr encore pour ces sortes de lectures : il me fallait des romans à grands sentimens. Je passais ainsi mon temps à la grille de mademoiselle du Châtelet, avec autant de plaisir que de profit ; et il est certain que les entretiens intéressans d'une femme de mérite sont plus propres à former un jeune homme que toute la pédantesque philosophie des livres. Je fis connaissance aux Chasottes avec d'autres pensionnaires et de leurs amies , entr'autres avec une jeune personne de quatorze ans , appelée mademoiselle de Serre , à laquelle je ne fis pas alors une grande attention , mais dont je me passionnai huit ou neuf ans après , et avec raison , car c'était une charmante fille.

Occupé de l'attente de revoir bientôt ma bonne maman , je fis un peu de trêve à mes chimères , et le bonheur réel qui m'attendait me dispensa d'en chercher dans mes visions. Non-seulement je la retrouvais , mais je retrouvais près d'elle et par elle un état agréable ; car elle marquait m'avoir

trouvé une occupation qu'elle espérait qui me conviendrait, et qui ne m'éloignerait pas d'elle. Je m'épuisais en conjectures pour deviner quelle pouvait être cette occupation, et il aurait fallu deviner en effet pour rencontrer juste. J'avais suffisamment d'argent pour faire commodément la route. Mademoiselle du Châtelet voulait que je prisse un cheval; je n'y pus consentir, et j'ens raison: j'aurais perdu le plaisir du dernier voyage pédestre que j'ai fait en ma vie; car je ne peux donner ce nom aux excursions que je faisais souvent à mon voisinage, tandis que je demeurais à Motiers.

C'est une chose bien singulière que mon imagination ne se montre jamais plus agréablement que quand mon état est le moins agréable, et qu'au contraire elle est moins riante lorsque tout rit autour de moi. Ma mauvaise tête ne peut s'assujettir aux choses. Elle ne saurait embellir, elle veut créer. Les objets réels s'y peignent tout au plus tels qu'ils sont, elle ne sait parer que les objets imaginaires. Si je veux peindre le printemps,

il faut que je sois en hiver ; si je veux décrire un beau paysage , il faut que je sois dans des murs , et j'ai dit cent fois que si jamais j'étais mis à la Bastille , j'y ferais le tableau de la liberté. Je ne voyais, en partant de Lyon qu'un avenir agréable ; j'étais aussi content, et j'avais tout lieu de l'être, que je l'étais peu quand je partis de Paris. Cependant je n'eus point durant ce voyage ces rêveries délicieuses qui m'avaient suivi dans l'autre. J'avais le cœur serein , mais c'était tout. Je me rapprochais avec attendrissement de l'excellente amie que j'allais revoir. Je goûtais d'avance , mais sans ivresse , le plaisir de vivre auprès d'elle , je m'y étais toujours attendu ; c'était comme s'il ne m'était rien arrivé de nouveau. Je m'inquiétais de ce que j'allais faire , comme si cela eût été fort inquiétant. Mes idées étaient paisibles et douces , non célestes et ravissantes. Les objets frappaient ma vue ; je donnais de l'attention aux paysages , je remarquais les arbres , les maisons , les ruisseaux , je délibérais aux croisés des chemins , j'avais peur de me perdre , et je ne me perdais



point. En un mot , je n'étais plus dans l'empirée , j'étais tantôt où j'étais , tantôt où j'allais , jamais plus loin.

Je suis en racontant mes voyages comme j'étais en les faisant ; je ne saurais arriver. Le cœur me battait de joie en approchant de ma chère maman , et je n'en allais pas plus vite. J'aime à marcher à mon aise , et m'arrêter quand il me plaît. La vie ambulante est celle qu'il me faut. Faire route à pied , par un beau temps , dans un beau pays , sans être pressé , et avoir pour terme de ma course un objet agréable ; voilà de toutes les manières de vivre celle qui est le plus de mon goût. Au reste , on sait déjà ce que j'entends par un beau pays. Jamais pays de plaine , quelque beau qu'il fût , ne parut tel à mes yeux. Il me faut des torrens , des rochers , des sapins , des bois noirs , des montagnes , des chemins aboteux à monter et à descendre , des précipices à mes côtés qui me fassent bien peur. J'eus ce plaisir , et je le goûtai dans tout son charme en approchant de Chaméris. Non loin d'une montagne coupée , qu'on appelle *le Pas-de-l'Echelle* , au-des-

sous du grand chemin taillé dans le roc , l'endroit appelé *Chailles* , court et bouillonne dans des gouffres affreux une petite rivière , qui paraît avoir mis à les creuser des milliers de siècles. On a bordé le chemin d'un parapet pour prévenir les malheurs ; cela faisait que je pouvais contempler au fond et gagner des vertiges tout mon aise ; car ce qu'il y a de plaisant dans mon goût pour les lieux escarpés , est qu'il me font tourner la tête , et j'aime beaucoup ce tournoisement , pourvu que je sois en sûreté. Bien appuyé sur le parapet j'avancais le nez , et je restais là des heures entières , entrevoyant de temps en temps cette écume et cette eau bleue dont j'entendais les mugissemens à travers les cris des corbeaux et des oiseaux de proie qui volaient de roche en roche , et de broussaille en broussaille , à cent toises au-dessous de moi. Dans les endroits où la pente était assez unie , et la broussaille assez claire pour laisser passer des cailloux , j'en allais chercher au loin d'aussi gros que je le pouvais porter , je les rassemblais sur le parapet en pile , puis les lançant l'un après

entre, je me délectais à les voir rouler ,  
bondir et voler en mille éclats , avant que  
d'atteindre le fond du précipice.

Plus près de Chambéri j'eus un spec-  
tacle en sens contraire . Le chemin passe  
à pied de la plus belle cascade que je  
vi vis de mes jours . La montagne est telle-  
ment escarpée , que l'eau se détache net  
et tombe en arcade , assez loin pour qu'on  
puisse passer entre la cascade et la roche ,  
quelquefois sans être mouillé . Mais si l'on  
ne prend bien ses mesures , on y est aisé-  
ment trompé , comme je le fus ; car , à  
cause de l'extrême hauteur , l'eau se divise  
et tombe en poussière , et lorsqu'on appro-  
che un peu trop de ce nuage sans s'a-  
pprocher d'abord qu'on se mouille , à l'ins-  
tant on est tout trempé .

J'arrive enfin , je la revois . Elle n'était  
seule . M. l'intendant - général était  
avec elle au moment que j'entrai . Sans me  
parler , elle me prend par la main et me  
présente à lui avec cette grace qui lui ou-  
vrait tous les cœurs . Le voilà , monsieur ,  
ce pauvre jeune homme ; daignez le pro-  
teger aussi long-temps qu'il le méritera :

je ne suis plus en peine de lui pour le restant de sa vie. Puis m'adressant la parole, Mon enfant, me dit-elle, vous appartenez au roi; remerciez M. l'intendant qui vous donne du pain. J'ouvrais de grands yeux sans rien dire, sans savoir trop qu'imaginer il s'en fallut peu que l'ambition naissante ne me tournât la tête, et que je ne fissse déjà le petit intendant. Ma fortune se trouva moins brillante que sur ce début que je n'avais imaginée; mais quant à présent c'était assez pour vivre, et pour moi c'était beaucoup. Voici de quoi il s'agissait.

Le roi Victor-Amédée, jugeant par l'issue des guerres précédentes, et par la déposition de l'ancien patrimoine de ses pères, qu'il lui échapperait quelque jour, ne cherchait qu'à l'épuiser. Il y avait peu d'années qu'ayant résolu de mettre la noblesse à contribution, il avait ordonné un cadastre général de tout le pays, afin que rendant l'imposition réelle, on pût la répartir avec plus d'équité. Ce travail, commencé sous le père, fut achevé sous le fils. Deux ou trois cents hommes, tant arpenteurs qu'on appelait géomètres, qu'écrivains qu'on appelait

taires, furent employés à cet ouvrage ,  
c'était parmi ces derniers que maman  
avait fait inscrire. Le poste, sans être  
très lucratif, donnait de quoi vivre au large  
dans ce pays-là. Le mal était que cet em-  
ploi n'était qu'à temps , mais il mettait en  
état de chercher et d'attendre, et c'était  
avec une prévoyance qu'elle tâchait de m'obte-  
nir de l'intendant une protection parti-  
culière, pour pouvoir passer à quelque  
emploi plus solide quand le temps de  
celui-là serait fini.

J'entrai en fonction peu de jours après  
mon arrivée. Il n'y avait à ce travail rien  
de difficile, et je fus bientôt au fait. C'est  
à peine si qu'après quatre ou cinq ans de cour-  
sive, de folies et de souffrances, depuis ma  
sortie de Genève, je commençai pour la  
première fois de gagner mon pain avec  
honneur.

Ces longs détails de ma première jeunesse  
ont paru bien puériles , et j'en suis fâ-  
ché : quoique né homme à certains égards ,  
j'ai été long-temps enfant et je le suis en-  
core à beaucoup d'autres. Je n'ai pas pro-  
posé d'offrir au public un grand personnage ;

j'ai promis de me peindre tel que je suis et pour me connaître dans mon âge avancé il faut m'avoir bien connu dans ma jeunesse. Comme en général les objets font moins d'impression sur moi que leurs souvenirs et que toutes mes idées sont en images, les premiers traits qui se sont gravés dans ma tête y sont demeurés, et ceux qui s'y sont empreints dans la suite se sont plutôt combinés avec eux qu'ils ne les ont effacés. Il y a une certaine succession d'affections et d'idées qui modifient celles qui les suivent et qu'il faut connaître pour en bien juger. Je m'applique à bien développer par-tout les premières causes, pour faire sentir le développement des effets. Je voudrais pour en quelque façon rendre mon ame transparente aux yeux du lecteur, et pour ce je cherche à la lui montrer sous tous les points de vue, à l'éclairer par tous les jours à faire en sorte qu'il ne s'y passe pas un mouvement qu'il n'aperçoive, afin qu'il puisse juger par lui-même du principe et des produits.

Si je me chargeais du résultat et que je lui dise, Tel est mon caractère, il pour

croire, sinon que je le trompe, au moins que je me trompe. Mais en lui détaillant avec simplicité tout ce qui m'est arrivé, tout ce que j'ai senti, je ne puis l'induire en erreur, à moins que je ne le veuille; encore même en le voulant n'y parviendrais-je pas aisément de cette façon. C'est à lui d'assembler ces élémens, et de déterminer l'être qu'ils composent; le résultat doit être son ouvrage, et s'il se trompe, alors toute l'erreur sera de son fait. Or il ne suffit pas pour cette fin que mes récits soient fidèles, il faut aussi qu'ils soient exacts. Ce n'est pas à moi de juger de l'importance des faits, je les dois tous dire, et lui laisser le soin de choisir. C'est à quoi je me suis appliqué jusqu'ici de tout mon courage, et je ne me relâcherai pas dans la suite. Mais les souvenirs de l'âge moyen sont toujours moins vifs que ceux de la première jeunesse. J'ai commencé par parler de ceux-ci le meilleur parti qu'il m'était possible. Si les autres me reviennent avec la même force, des lecteurs impatiens s'enlazieront peut-être, mais moi je ne serai pas mécontent de mon travail. Je n'ai qu'une chose à craindre dans cette entreprise; ce

n'est pas de trop dire ou de dire des mensonges, mais c'est de ne pas tout dire et de taire des vérités.

CE  
l'arr  
le di  
cada  
uns p  
forme  
mais  
mis g  
e ton  
ar qu  
en me  
omax  
avais  
monde  
chete  
Je l  
ama  
re d'  
eau,  
occupa



## L I V R E V.

Ce fut, ce me semble, en 1732, que j'arrivai à Chambéry, comme je viens de le dire, et je commençai d'être employé au cadastre pour le service du roi. J'avais vingt ans passés, près de vingt-un. J'étais assez formé pour mon âge du côté de l'esprit, mais le jugement ne l'était guère, et j'avais grand besoin des mains dans lesquelles je tombai pour apprendre à me conduire. Quelques années d'expérience n'avaient pu me guérir radicalement de mes visions romanesques; et malgré tous les maux que j'avais soufferts, je connaissais aussi peu le monde et les hommes que si je n'avais pas reçu ces instructions.

Je logeai chez moi, c'est-à-dire chez mon père; mais je ne retrouvai pas ma chambre d'Annecy. Plus de jardin, plus de ruisseau, plus de paysage. La maison qu'elle occupait était la plus sombre et la plus triste

de la ville. Un mur pour vue , un cul-de-sac pour rue ; peu d'air , peu de jour , peu d'espace ; des grillons , des rats , des planches pourries ; tout cela ne faisait pas une plaisante habitation. Mais j'étais chez elle auprès d'elle , sans cesse à mon bureau ou dans sa chambre , je m'apercevais peu de la laideur de la mienne , je n'avais pas le temps d'y rêver. Il paraîtra bizarre qu'elle se fût fixée à Chambéry tout exprès pour habiter cette vilaine maison : cela même fut un trait d'habileté de sa part que je ne dois pas taire. Elle allait à Turin avec répugnance , sentant bien qu'après des révolutions toutes récentes et dans l'agitation où l'on était encore à la cour , ce n'était pas le moment de s'y présenter. Cependant ses affaires demandaient qu'elle s'y montrât ; elle craignait d'être oubliée ou desservie. Elle savait sur-tout que le comte de \*\*\* intendant-général des finances, ne la favorisait pas. Il avait à Chambéry une maison vieille ; mal bâtie , et dans une si vilaine position , qu'elle restait toujours vide ; elle la loua et s'y établit. Cela lui réussit mieux qu'un voyage ; sa pension ne fut point sup

primée , et depuis lors le comte de \*\*\* fut toujours de ses amis.

J'y trouvai son ménage à-peu-près monté comme auparavant, et le fidèle Claude Anet toujours avec elle. C'était , comme je crois l'avoir dit, un paysan de Moutru , qui dans son enfance herborisait dans le Jura pour faire du thé de Suisse , et qu'elle avait pris à son service à cause de ses drogues, trouvant commode d'avoir un herboriste dans son laquais. Il se passionna si bien pour l'étude des plantes, et elle favorisa si bien son goût, qu'il devint un vrai botaniste, et que, s'il ne fût mort jeune, il se serait fait un nom dans cette science, comme il en méritait un parmi les honnêtes gens. Comme il était sérieux, même grave, et que j'étais plus jeune que lui, il devint pour moi une espèce de gouverneur qui me sauva beaucoup de folies ; car il m'en imposait, et je n'osais m'oublier devant lui. Il en imposait même à sa maîtresse qui connaissait son grand sens, sa droiture, son inviolable attachement pour elle ; et qui le lui rendait bien. Claude Anet était sans contredit un homme rare, et le seul même de son espèce

que j'aie jamais vu. Lent, posé, réfléchi, circonspect dans sa conduite, froid dans ses manières, laconique et sentencieux dans ses propos, il était dans ses passions d'une impétuosité qu'il ne laissait jamais paraître. mais qui le dévorait en dedans, et qui ne lui a fait faire en sa vie qu'une sottise, mais terrible; c'est de s'être empoisonné. Cette scene tragique se passa peu après mon arrivée; il la fallait pour m'apprendre l'intimité de ce garçon avec sa maîtresse; car si elle ne me l'eut dit elle-même, jamais je ne m'en serais douté. Assurément si l'attachement, le zèle et la fidélité peuvent mériter une pareille récompense, elle lui était bien due; et ce qui prouve qu'il en était digne, il n'en abusa jamais. Ils avaient rarement des querelles, et elles finissaient toujours bien. Il en vint pourtant une qui finit mal: sa maîtresse lui dit dans sa colère un mot outrageant qu'il ne put digérer. Il ne consulta que son désespoir, et trouvant sous sa main une phiole de laudanum, il l'avalâ, puis fut se coucher tranquillement, comptant ne se réveiller jamais. Heureusement madame de Warens, inquiète, agitée

le-même, errant dans sa maison, trouva la fiole vide, et devina le reste. En volant son secours, elle poussa des cris qui m'attirèrent; elle m'avoua tout, implora mon assistance, et parvint avec beaucoup de peine à lui faire vomir l'opium. Témoin de cette scene, j'admirai ma bêtise de n'avoir jamais eu le moindre soupçon des liaisons qu'elle m'apprenait. Mais Claude Anet était si discret, que de plus clairvoyans auraient pu s'y méprendre. Le raccommodement fut fait, que j'en fus vivement touché moi-même; depuis ce temps, ajoutant pour lui le respect à l'estime, je devins en quelque sorte son son élève, et ne m'en trouvai pas plus mal.

Je n'appris pourtant pas sans peine que quelqu'un pouvait vivre avec elle dans une si grande intimité que moi. Je n'avais pas songé même à desirer pour moi cette place; mais il m'était dur de la voir remplir par un autre; cela était fort naturel. Cependant au lieu de prendre en aversion celui qui me l'avait soufflé; je sentais réellement s'élever à lui l'attachement que j'avais pour elle. Je desirais sur toute chose qu'elle fût heu-

reuse; et puisqu'elle avait besoin de lui pour l'être, j'étais content qu'il fût heureux aussi. De son côté, il entrait parfaitement dans les vues de sa maîtresse, et prit en sincère amitié l'ami qu'elle s'était choisi. Sans affecter avec moi l'autorité que son poste mettait en droit de prendre, il prit naturellement celle que son jugement lui donnait sur le mien. Je n'osais rien faire qui parût désapprouver, et il ne désapprouvait que ce qui était mal. Nous vivions ainsi dans une union qui nous rendait tous heureux, et que la mort seule a pu détruire. Une des preuves de l'excellence du caractère de cette aimable femme est que tous ceux qui l'aimaient s'aimaient entre eux. La jalousie, rivalité même, cédait au sentiment dominé qu'elle inspirait, et je n'ai vu jamais aucun de ceux qui l'entourait se vouloir du mal à l'un à l'autre. Que ceux qui me lisent suspendent un moment leur lecture à cet égard, et s'ils trouvent en y pensant quelque autre femme dont ils puissent dire la même chose, qu'ils s'attachent à elle, pour le repos de leur vie.

Ici commence, depuis mon arrivée

Chambéry jusqu'à mon départ pour Paris en 1741, un intervalle de huit ou neuf ans, durant lequel j'aurai peu d'événemens à dire, parce que ma vie a été aussi simple que douce ; et cette uniformité était précisément ce dont j'avais le plus grand besoin pour achever de former mon caractère, que les troubles continuels empêchaient de se fixer. C'est durant ce précieux intervalle de mon éducation mêlée et sans suite ayant pris de la consistance, m'a fait ce que je n'ai plus cessé d'être à travers les orages qui m'attendaient. Ce progrès fut insensible et lent, chargé de peu d'événemens mémorables ; mais il mérite cependant d'être suivi et développé.

Au commencement je n'étais guère occupé que de mon travail ; la gêne du bureau ne me laissait pas songer à autre chose. Je n'eus que peu de temps que j'avais de libre se passer auprès de la bonne maman, et n'ayant pas même celui de lire, la fantaisie ne m'en venait pas. Mais quand ma besogne, devenue une espèce de routine, occupait moins mon esprit, il reprit ses inquiétudes, la lecture me redevint nécessaire, et comme si

ce goût se fût toujours irrité par la difficulté de m'y livrer , il serait redevenu passion comme chez mon maître si d'autres goûts venus à la traverse n'eussent fait diversion à celui-là.

Quoiqu'il ne fallût pas à nos opérations une arithmétique bien transcendante, il en fallait assez pour m'embarrasser quelquefois. Pour vaincre cette difficulté, j'achetai des livres d'arithmétique, et je l'appris bien car je l'appris seul. L'arithmétique pratique s'étend plus loin qu'on ne pense, quand on y veut mettre l'exakte précision. Il y a des opérations d'une longueur extrême, au milieu desquelles j'ai vu quelquefois de bons géomètres s'égarer. La réflexion jointe à l'usage donne des idées nettes, et alors on trouve des méthodes abrégées dont l'invention flatte l'amour-propre, dont la justesse satisfait l'esprit, et qui font faire avec plaisir un travail ingrat par lui-même. Je m'y enfonçai si bien, qu'il n'y avait point de question soluble par les seuls chiffres qui m'embarrassât : et maintenant que tout ce que j'ai su s'efface journellement de ma mémoire, cet acquis y demeure encore en



tie, au bout de trente ans d'interrup-  
tion. Il y a quelques jours que dans un  
voyage que j'ai fait à Davenport chez mon  
oncle, assistant à la leçon d'arithmétique de  
mes enfans, j'ai fait sans faute, avec un plai-  
sir incroyable, une opération des plus com-  
pliquées. Il me semblait en posant mes chif-  
fres, que j'étais encore à Chambéry dans  
mes heureux jours. C'était revenir loin sur  
ses pas.

Le lavis des mappes de nos géomètres ,  
avait aussi rendu le goût du dessein :  
j'achetai des couleurs; et je me mis à faire  
des fleurs et des paysages. C'est dommage  
que je me sois trouvé peu de talent pour  
cet art; l'inclination y était tout entière.  
Au milieu de mes crayons et de mes pin-  
ceaux, j'aurais passé des mois entiers sans  
sortir. Cette occupation devenant pour moi  
si attachante , on était obligé de m'en  
arracher. Il en est ainsi de tous les goûts  
auxquels je commence à me livrer, ils  
augmentent, deviennent passion, et bientôt  
je ne vois plus rien au monde que l'amuse-  
ment dont je suis occupé. L'âge ne m'a pas  
guéri de ce défaut; il ne l'a pas diminué

même, et maintenant que j'écris ceci, me voilà comme un vieux radoteur, engourdi d'une autre étude inutile où je n'entends rien, et que ceux même qui s'y sont livrés dans leur jeunesse sont forcés d'abandonner à l'âge où je la veux commencer.

C'était alors qu'elle eût été à sa place. L'occasion était belle, et j'eus quelque tentation d'en profiter. Le contentement que je voyais dans les yeux d'Anet, revenant chargé de plantes nouvelles, me mit deux ou trois fois sur le point d'aller herboriser avec lui. Je suis presque assuré que si j'y avais été une seule fois cela m'aurait gagné, et je serais peut-être aujourd'hui un grand botaniste : car je ne connais point d'étude au monde qui s'associe mieux avec mes goûts naturels que celle des plantes ; et la vie que je mène depuis dix ans à la campagne n'est guère qu'une herborisation continuelle, à la vérité sans objet et sans progrès ; mais n'ayant alors aucune idée de la botanique, je l'avais prise en une sorte de mépris et même de dégoût ; je ne la regardais que comme une étude d'apothicaire. Maman, qui l'aimait

en faisait pas elle-même un autre usage ; elle ne cherchait que les plantes usuelles pour les appliquer à ses drogues. Ainsi la botanique , la chimie et l'anatomie , confondues dans mon esprit sous le nom de médecine , ne servaient qu'à me fournir des sarcasmes plaisans toute la journée , et à m'attirer des soufflets de temps en temps. D'ailleurs un goût différent et trop contraire à celui-là croissait par degrés , et bientôt absorba tous les autres. Je parle de la musique. Il faut assurément que je sois né pour cet art , puisque j'ai commencé de l'aimer dès mon enfance , et qu'il est le seul que j'aie aimé constamment dans tous les temps. Ce qu'il y a d'étonnant , est qu'un art pour lequel j'étais né m'ait néanmoins tant coûté de peine à apprendre , et avec des succès si lents , qu'après une pratique de toute ma vie , j'ai jamais pu parvenir à chanter sûrement tout à livre ouvert. Ce qui me rendait sur-tout alors cette étude agréable , était que je la pouvais faire avec maman. Ayant des goûts d'ailleurs fort différens , la musique était pour nous un point de réunion

dont j'aimais à faire usage. Elle ne s'y refusait pas ; j'étais alors à-peu-près aussi avancé qu'elle ; en deux ou trois fois nous déchiffrions un air. Quelquefois, la voyant empressée autour d'un fourneau , je lui disais : Maman , voici un duo charmant qui m'a bien l'air de faire sentir l'empyreume à vos drogues. Ah ! par ma foi , me disait-elle , si tu me les fais brûler , je te les ferai manger. Tout en disputant je l'entraînais à son clavecin : on s'y oubliait ; l'extrait de genièvre ou l'absynthe était calciné , elle m'en barbouillait le visage , et tout cela était délicieux.

On voit qu'avec peu de temps de reste , j'avais beaucoup de choses à quoi l'employer. Il me vint pourtant encore un amusement de plus , qui fit bien valoir tous les autres.

Nous occupions un cachot si étouffé , qu'on avait besoin quelquefois d'aller prendre l'air sur la terre. Anet engagea maman à louer dans un fauxbourg , un jardin pour y mettre des plantes. A ce jardin était jointe une guinguette assez jolie , qu'on meubla suivant l'ordonnance. On y mit un

lit ; nous allions souvent y dîner , et j'y  
conchais quelquefois. Insensiblement je  
m'engouai de cette petite retraite , j'y mis  
quelques livres , beaucoup d'estampes ; je  
passais une partie de mon temps à l'orner  
et à y préparer à maman quelque surprise  
agréable lorsqu'elle s'y venait promener.  
Je la quittais pour venir m'occuper d'elle ,  
pour y penser avec plus de plaisir ; autre  
caprice que je n'excuse ni n'explique ,  
mais que j'avoue , parce que la chose était  
ainsi. Je me souviens qu'une fois madame  
de Luxembourg me parlait en raillant d'un  
homme qui quittait sa maîtresse pour lui  
écrire. Je lui dis que j'aurais bien été cet  
homme-là , et j'aurais pu ajouter que je  
l'avais été quelquefois. Je n'ai pourtant  
jamais senti près de maman ce besoin de  
s'éloigner d'elle pour l'aimer davantage ;  
car tête-à-tête avec elle j'étais aussi par-  
faitement à mon aise que si j'eusse été  
seul , et cela ne m'est jamais arrivé près  
de personne autre , ni homme ni femme ,  
quelque attachement que j'aie eu pour  
eux. Mais elle était si souvent entourée ,  
et de gens qui me convenaient si peu , que

le dépit et l'ennui me chassaient dans mon asyle, où je l'avais comme je la voulais, sans crainte que les importuns vinssent nous y suivre.

Tandis qu'ainsi partagé entre le travail, le plaisir et l'instruction, je vivais dans le plus doux repos, l'Europe n'était pas si tranquille que moi. La France et l'empereur venaient de s'entre-déclarer la guerre; le roi de Sardaigne était entré dans la querelle, et l'armée française filait en Piémont, pour entrer dans le Milanès. Il en passa une colonne par Chambéry, et entre autres le régiment de Champagne, dont était colonel M. le duc de la Trimouille, auquel je fus présenté, qui me promit beaucoup de choses, et qui sûrement n'a jamais repensé à moi. Notre petit jardin était précisément au haut du faubourg par lequel entraient les troupes, de sorte que je me rassasiais du plaisir d'aller les voir passer, et je me passionnais pour le succès de cette guerre, comme s'il m'eût beaucoup intéressé. Jusque-là je ne m'étais pas encore avisé de songer aux affaires publiques, et je me mis à lire les gazettes

pour la première fois , mais avec une telle partialité pour la France , que le cœur me battait de joie à ses moindres avantages , et que ses revers m'affligeaient comme s'ils fussent tombés sur moi. Si cette folie n'eût été que passagère , je ne daignerais pas en parler ; mais elle s'est tellement enracinée dans mon cœur sans aucune raison , que lorsque j'ai fait dans la suite , à Paris , l'antidespote et le fier républicain , je sentais en dépit de moi-même une prédilection secrète pour cette même nation que je trouvais servile , et pour ce gouvernement que j'affectais de fronder. Ce qu'il y avait de plaisant était qu'ayant honte d'un penchant si contraire à mes maximes , je n'osais l'avouer à personne , et je raillais les Français de leurs défaites , tandis que le cœur m'en saignait plus qu'à eux. Je suis sûrement le seul qui , vivant chez une nation qui le traitait bien et qu'il adorait , se soit fait chez elle un faux air de la dédaigner. Enfin ce penchant s'est trouvé si désintéressé de ma part , si fort , si constant , si invincible , que même depuis ma sortie du royaume , depuis que le gouver-

nement, les magistrats , les auteurs, s'y sont à l'envi déchainés contre moi ; depuis qu'il est devenu du bon air de m'accabler d'injustice et d'outrages , je n'ai pu me guérir de ma folie. Je les aime en dépit de moi, quoiqu'ils me maltraitent.

J'ai cherché long-temps la cause de cette partialité, et je n'ai pu la trouver que dans l'occasion qui la vit naître. Un goût croissant pour la littérature m'attachait aux livres français , aux auteurs de ces livres , et au pays de ces auteurs. Au moment même que défilait sous mes yeux l'armée française, je lisais les *Grands Capitaines* de Brantôme. J'avais la tête pleine des Clisson , des Bayard , des Lautrec , des Coligny , des Montmorency , des la Trimouille , et je m'affectionnais à leurs descendans comme aux héritiers de leur mérite et de leur courage. A chaque régiment qui passait je croyais revoir ces fameuses bandes noires qui jadis avaient tant fait d'exploits en Piémont. Enfin j'appliquais à ce que je voyais les idées que je puisais dans les livres ; mes lectures continuées et toujours tirées de la même nation nourrissaient mon



fection pour elle , et m'en firent enfin  
ne passion aveugle que rien n'a pu sur-  
monter. J'ai eu dans la suite occasion de  
remarquer dans mes voyages que cette  
impression ne m'était pas particulière , et  
agissant plus ou moins dans tous les  
pays sur la partie de la nation qui aimait  
la lecture et qui cultivait les lettres , elle  
lançait la haine générale qu'inspire l'air  
avantageux des Français. Les romans plus  
que les hommes leur attachent les femmes.  
Dans tous les pays , leurs chefs-d'œuvre dra-  
matiques affectionnent la jeunesse à leurs  
scènes. La célébrité de celui de Paris y  
attire des foules d'étrangers qui en revien-  
nent enthousiastes. Enfin l'excellent goût  
de leur littérature leur soumet tous les  
ouvrages qui en ont , et dans la guerre si  
heureuse dont ils sortent , j'ai vu leurs  
soldats et leurs philosophes soutenir la  
gloire du nom français ternie par leurs  
défaites.

J'étais donc Français ardent , et cela me  
rendait nouvellement. J'allais avec la foule des  
curieux attendre sur la place l'ar-  
rivée des couriers , et plus bête que l'âne

de la fable , je m'inquiétais beaucoup pour savoir de quel maître j'aurais l'honneur de porter le bât : car on prétendait alors que nous appartiendrions à la France , et l'on faisait de la Savoie un échange pour le Milanès. Il faut pourtant convenir que j'avais quelques sujets de crainte ; car si cette guerre eût mal tourné pour les alliés , la pension de maman courait un grand risque. Mais j'étais plein de confiance dans mes bons amis , et pour le coup , malgré la surprise de M. de Broglie , cette confiance ne fut pas trompée , grâce au roi de Sardaigne , à qui je n'avais pas pensé.

Tandis qu'on se battait en Italie , on chantait en France. Les opéra de Rameau commençaient à faire du bruit et relancèrent ses ouvrages théoriques que leur obscurité laissait à la portée de peu de gens. Par hasard , j'entendis parler de son *Traité de l'Harmonie* , et je n'eus point de repos que je n'eusse acquis ce livre. Par un autre hasard , je tombai malade. La maladie était inflammatoire ; elle fut vive et courte ; mais ma convalescence fut longue et je ne fus d'un mois en état de sortir.

durant ce temps j'ébauchai, je dévorai mon traité de *l'Harmonie* ; mais il était si long, si diffus, si mal arrangé, que je sentis qu'il me fallait un temps considérable pour l'étudier et le débrouiller. Je suspendais mon application et je récréais mes yeux avec de la musique. Les cantates de *Berger*, sur lesquelles je m'exerçais, ne me sortaient pas de l'esprit. J'en appris par cœur quatre ou cinq, entre autres celle des *Amours dormans*, que je n'ai pas revue depuis ce temps-là, et que je sais encore presque tout entière, de même que *l'Après-midi d'un faune piqué par une abeille*, très-jolie cantate de *Clerambault*, que j'appris à-peu-près dans le même temps.

Pour m'achever, il arriva de *Valdoste* un jeune organiste appelé l'abbé *Palais*, bon musicien, bon homme, et qui accompagnait très-bien du clavecin. Je fais connaissance avec lui ; nous voilà inséparables. Il était élève d'un moine italien grand organiste. Il me parlait de ses principes : je les comparais avec ceux de mon *Rameau*, je remplissais ma tête d'accompagnemens, d'accords, d'harmonie. Il fallait se former

l'oreille à tout cela : je proposai à maman un petit concert tous les mois : elle y consentit. Me voilà si plein de ce concert, que ni jour ni nuit je ne m'occupais d'autre chose , et réellement cela m'occupait, et beaucoup , pour rassembler la musique, les concertans , les instrumens, tirer les parties, etc. Maman chantait , le père Caton, dont j'ai déjà parlé et dont j'ai à parler encore , chantait aussi ; un maître à danser appelé Roche et son fils jouaient du violon ; Canavas, musicien piémontais, qui travaillait au cadastre, et qui depuis s'est marié à Paris , jouait du violoncelle ; l'abbé Palais accompagnait du clavecin ; j'avais l'honneur de conduire la musique, sans oublier le bâton du bûcheron. On peut juger combien tout cela était beau. Pas tout à fait comme chez M. de Treytorens, mais il ne s'en fallait guère.

Le petit concert de madame de Warembou nouvelle convertie, et vivant, disait-on, des charités du roi, faisait murmurer la sequelle dévote, mais c'était un amusement agréable pour plusieurs honnêtes gens. On ne devinerait pas qui je mets à

sur tête en cette occasion : un moine ,  
mais un moine homme de mérite , et même  
estimable , dont les infortunes m'ont dans  
la suite bien vivement affecté ; et dont la  
mémoire , liée à celle de mes beaux jours  
est encore chère. Il s'agit du P. Caton ,  
cardelier , qui conjointement avec le comte  
d'Orlan , avait fait saisir à Lyon , la mu-  
que du pauvre petit-chat ; ce qui n'est  
pas le plus beau trait de sa vie. Il était ba-  
chelier de Sorbonne : il avait vécu long-  
temps à Paris dans le plus grand monde , et  
s'es-faufilé sur-tout chez le marquis d'An-  
nemont , alors ambassadeur de Sardaigne.  
C'était un grand homme bien fait , le visage  
rosé , les yeux à fleur de tête , des cheveux  
blonds qui faisaient sans affectation le cro-  
chet à côté du front , l'air à la fois noble ,  
ouvert , modeste , se présentant simplement  
comme un bon homme ; n'ayant ni le maintien cafard ou  
fronté des moines , ni l'abord cavalier  
d'un homme à la mode , quoiqu'il le fût ;  
mais l'assurance d'un honnête homme ,  
qui , sans rongir de sa robe , s'honore lui-  
même et se sent toujours à sa place parmi  
les honnêtes gens. Quoique le P. Caton

n'eût pas beaucoup d'étude pour un docteur, il en avait beaucoup pour un homme du monde, et n'étant point pressé de montrer son acquis, il le plaçait si à propos qu'il en paraissait davantage. Ayant beaucoup vécu dans la société, il s'était attaché aux talens agréables qu'à un solide savoir. Il avait de l'esprit, faisait des vers, parlait bien, chantait mieux, avait la voix belle, touchait l'orgue et le clavecin. On n'en fallait pas tant pour être recherché, aussi l'était-il ; mais cela lui fit si peu valoir les soins de son état, qu'il parvint malgré des concurrens très-jaloux à être élu définitiveur de sa province, ou comme on dit, un des grands colliers de l'ordre.

Ce P. Caton fit connaissance avec marquis chez le marquis d'Antremont : il entreprit de parler de nos concerts, il en voulut être le directeur, il en fut, et les rendit brillans. Nous fûmes bientôt liés par notre goût commun pour la musique, qui chez l'un et chez l'autre était une passion très-vive, avec cette différence qu'il était vraiment musicien, que je n'étais qu'un barbouillon. Nous allions avec Canavas et l'abbé Palais

de la musique dans sa chambre , et quelquefois à son orgue les jours de fêtes. Nous dinions souvent à son petit couvert ; car ce qu'il avait encore d'étonnant pour un moine , est qu'il était généreux , magnifique , et sensuel sans grossièreté. Les jours de nos concerts il soupait chez maman : ces soupers étaient très-gais , très-agréables ; on y disait le mot et la chose ; on y chantait des duo : j'étais à mon aise , j'avais de l'esprit , des saillies ; le P. Caton était charmant , maman était adorable ; l'abbé Palais , avec sa voix de bœuf , était le plastron. Momens si doux de la folâtre jeunesse , qu'il y a de temps que vous êtes partis !

Comme je n'aurai plus à parler de ce pauvre P. Caton , que j'achève ici en deux mots sa triste histoire. Les autres moines , jaloux , ou plutôt furieux , de lui voir un mérite , une élégance de mœurs qui n'avait rien de la crapule monastique , le prirent en haine , parce qu'il n'était pas aussi haïssable qu'eux. Les chefs se liguèrent contre lui , et ameutèrent les moinillons envieux de sa place , et qui n'osaient auparavant le regarder. On lui fit mille affronts ; on le

destitua ; on lui ôta sa chambre , qu'il avait meublée avec goût , quoiqu'avec simplicité ; on le relégua je ne sais où ; enfin , ces misérables l'accablèrent de tant d'outrages , que son ame honnête , fière avec justice , n'y put résister ; et après avoir fait les délices des sociétés les plus aimables , il mourut de douleur sur un vil grabat , dans quelque fond de cellule ou de cachot , regretté , pleuré de tous les honnêtes gens dont il fut connu , et qui ne lui ont trouvé d'autre défaut que d'être moine.

Avec ce petit train de vie , je fis si bien en très-peu de temps , qu'absorbé tout entier par la musique , je me trouvais hors d'état de penser à autre chose. Je n'allais plus à mon bureau qu'à contre-cœur , la gêne et l'assiduité au travail m'en firent un supplice insupportable , et j'en vins enfin à vouloir quitter mon emploi pour me livrer totalement à la musique. On peut croire que cette folie ne passa pas sans opposition. Quitter un poste honnête et d'un revenu fixe , pour courir après des écoliers incertains , était un parti trop peu sensé pour plaire à maman. Même en supposant mes



progrès futurs aussi grands que je me les  
figurais, c'était borner bien modestement  
mon ambition, que de me réduire pour la  
vie à l'état de musicien : elle qui ne for-  
mait que des projets magnifiques, et qui  
ne me prenait pas tout-à-fait au mot  
de M. d'Aubonne, me voyait avec peine  
occupé sérieusement d'un talent qu'elle  
pouvait si frivole, et me répétait souvent  
le proverbe de province, un peu moins  
aste à Paris, que *qui bien chante et bien*  
*panse, fait un metier qui peu avance.* Elle  
me voyait d'un autre côté entraîné par un  
goût irrésistible ; ma passion de musique  
venait une fureur, et il était à craindre  
que mon travail se sentant de mes distrac-  
tions, ne m'attirât un congé qu'il valait  
beaucoup mieux prendre de moi-même.  
Elle me représentait encore que cet emploi  
n'avait pas long-temps à durer, qu'il me  
fallait un talent pour vivre, et qu'il était  
plus sûr d'achever d'acquérir par la pra-  
tique celui auquel mon goût me portait et  
qu'elle m'avait choisi, que de me mettre  
à la merci des protections, ou de faire  
de nouveaux essais qui pouvaient mal réus-

sir, et me laisser, après avoir passé l'âge d'apprendre, sans ressource pour gagner mon pain. Enfin, j'extorquai son consentement, plus à force d'importunités et de caresses, que de raisons dont elle se contentât. Aussitôt je courus remercier fièrement M. Coccelli, directeur-général du cadastre, comme si j'avais fait l'acte le plus héroïque, et je quittai volontiers mon emploi sans sujet, sans raison, sans prétexte, avec autant et plus de joie que je n'en avais eu à le prendre il n'y avait pas deux ans.

Cette démarche, toute folle qu'elle était, m'attira dans le pays une sorte de considération qui me fut utile. Les uns me supposèrent des ressources que je n'avais pas; d'autres me voyant livré tout-à-fait à la musique, jugèrent de mon talent par mon sacrifice, et crurent, qu'avec tant de passion pour cet art, je devais le posséder supérieurement. Dans le royaume des aveugles les borgnes sont rois; je passai là pour un bon maître, parce qu'il n'y en avait que de mauvais: ne manquant pas, à ce reste, d'un certain goût de chant, favori

d'ailleurs par mon âge et par ma figure , j'eus bientôt plus d'écolières qu'il ne m'en fallait pour remplacer ma paie de secrétaire.

Il est certain que pour l'agrément de la vie on ne pouvait passer plus rapidement d'une extrémité à l'autre. Au cadastre, occupé huit heures par jour du plus maussade travail , avec des gens encore plus maussades, enfermé dans un triste bureau empuanti de l'haleine et de la sueur de tous ces manans, la plupart fort mal peignées et fort mal propres, je me sentais quelquefois accablé jusqu'au vertige par l'attention , l'odeur, la gêne et l'ennui. Au lieu de cela , me voilà tout-à-coup jeté parmi le beau monde; admis , recherché dans les meilleures maisons ; par-tout un accueil gracieux , caressant, un air de fête : d'aimables demoiselles bien parées m'attendent , me reçoivent avec empressement; je ne vois que des objets charmans , je ne sens que la rose et la fleur d'orange ; on chante , on cause , on rit, on s'amuse ; je ne sors de-là que pour aller ailleurs en faire autant. On conviendra qu'à égalité.

dans les avantages, il n'y avait pas à balancer dans le choix. Aussi me trouvais-je si bien du mien, qu'il ne m'est arrivé jamais de m'en repentir, et je ne m'en repens pas même en ce moment, où je pèse au poids de la raison les actions de ma vie, et où je suis délivré des motifs peu sensés qui m'ont entraîné.

Voilà presque l'unique fois qu'en n'écouterant que mes penchans, je n'ai pas vu tromper mon attente : l'accueil aisé, l'esprit liant, l'humeur facile des habitans du pays me rendit le commerce du monde aimable, et le goût que j'y pris alors m'a bien prouvé que si je n'aime pas à vivre parmi les hommes, c'est moins ma faute que la leur.

C'est dommage que les Savoyards ne soient pas riches, ou peut-être serait-ce dommage qu'ils le fussent ; car, tels qu'ils sont, c'est le meilleur et le plus sociable peuple que je connaisse. S'il est une petite ville au monde où l'on goûte la douceur de la vie dans un commerce agréable et sûr, c'est Chambéry. La noblesse de la province qui s'y rassemble n'a que ce qu'il faut de bien pour vivre, elle n'en a pas as-

pour parvenir, et ne pouvant se livrer à l'ambition, elle suit par nécessité le conseil de Cynéas. Elle dévoue sa jeunesse à l'état militaire, puis revient vieillir paisiblement chez soi. L'honneur et la raison président à ce partage. Les femmes sont belles et pourraient se passer de l'être ; elles ont tout ce qui peut faire valoir la beauté, et même y suppléer. Il est singulier, qu'appelé par mon état à voir beaucoup de jeunes filles, je ne me rappelle pas en avoir vu à Chambéry une seule qui ne fût pas charmante : on dira que j'étais disposé à les trouver telles, et l'on peut avoir raison ; mais je n'avais pas besoin d'y mettre du mien pour cela. Je ne puis en vérité me rappeler sans plaisir le souvenir de mes anciennes écolières : que ne puis-je, en nommant ici les plus aimables, les rappeler de même, et moi avec elles, à l'âge heureux où nous étions, lors des momens aussi doux et innocens que j'ai passés auprès d'elles ! La première fut mademoiselle de Mellaude, ma voisine, sœur de l'élève de Gaime : c'était une beauté très-vive, animée d'une vivacité caressante, pleine de

graces, et sans étourderie. Elle était un peu maigre, comme sont la plupart des filles à son âge, mais ses yeux brillans, sa taille fine et son air attirant n'avaient pas besoin d'embonpoint pour plaire. J'y allais le matin, et elle était encore ordinairement en déshabillé, sans autre coiffure que ses cheveux négligemment relevés, ornés de quelque fleur, qu'on mettait à mon arrivée, et qu'on ôtait à mon départ pour se coiffer. Je ne crains rien tant dans le monde qu'une jolie personne en déshabillé : je la redouterais cent fois moins, parée. Mademoiselle de Menthon, chez qui j'allais l'après-midi, l'était toujours, et me faisait une impression tout aussi douce, mais différente : ses cheveux étaient d'un blond cendré, elle était très-mignonne, très-timide et très-blanche; une voix nette, juste et flûtée, mais qui n'osait se développer. Elle avait au sein la cicatrice d'une brûlure d'eau bouillante, qu'un fichu de chenille bleue ne cachait pas extrêmement. Cette marque attirait quelquefois de ce côté mon attention, qui bientôt n'était plus pour la cicatrice. Mademoiselle de Challes, une

entre de mes voisines, était une fille faite , grande, belle carrure, de l'embonpoint : elle avait été très-bien ; ce n'était plus une beauté, mais c'était une personne à citer pour la bonne grace, pour l'humeur égale, pour le bon naturel. Sa sœur, madame de Charly, la plus belle femme de Chambéry, n'apprenait plus la musique, mais elle la faisait apprendre à sa fille, toute jeune encore, dont la beauté naissante eût pu aisément d'égaler celle de sa mère, si malheureusement elle n'eût été un peu rousse. J'avais à la Visitation une petite demoiselle française dont j'ai oublié le nom, mais qui méritait une place dans la liste de mes préférences. Elle avait pris le ton lent et traînant des religieuses, et sur ce ton traînant elle disait des choses très-saillantes, qui ne semblaient pas aller avec son maintien. Au reste, elle était paresseuse, n'aimait pas à prendre la peine de montrer son esprit, et c'était une faveur qu'elle n'accordait pas à tout le monde. Ce ne fut qu'après un mois ou deux de leçons et de négligence, qu'elle s'avisa de cet expédient pour me rendre plus assidu ; car je n'ai ja-

mais pu prendre sur moi de l'être. Je me plaisais à mes leçons quand j'y étais; mais je n'aimais pas être obligé de m'y rendre, ni que l'heure me commandât: en toute chose la gêne et l'assujettissement me sont insupportables; ils me feraient prendre en haine le plaisir même. On dit que chez les mahométans un homme passe au point du jour dans les rues pour ordonner aux maris de rendre le devoir à leurs femmes: je serais un mauvais Turc à ces heures-là.

J'avais quelques écolières aussi dans la bourgeoisie, et une entre autres qui fut la cause indirecte d'un changement de relation dont j'ai à parler, puisqu'enfin je dois tout dire. Elle était fille d'un épicier, et se nommait mademoiselle L\*\*\*, vrai modèle d'une statue grecque, et que je citerais pour la plus belle fille que j'aie jamais vue, s'il y avait quelque véritable beauté sans vie et sans ame. Son indolence, sa froideur, son insensibilité, allaient à un point incroyable. Il était également impossible de lui plaire et de la fâcher, et je suis persuadé que si l'on eût fait sur elle quelque entreprise, elle aurait laissé faire,



non par goût , mais par stupidité. Sa mère qui n'en voulait pas courir le risque , ne la quittait pas d'un pas. En lui faisant apprendre à chanter, en lui donnant une jeune maîtresse, elle faisait tout de son mieux pour l'émoustiller, mais cela ne réussit point. Tandis que le maître agaçait la fille, la mère agaçait le maître, et cela ne réussait pas beaucoup mieux. Madame L\*\*\* ajoutait à sa vivacité naturelle toute celle que sa fille aurait dû avoir. C'était un petitinois éveillé, chiffonné, marqué de petite verole; elle avait de petits yeux très-âpres, et un peu rouge, parce qu'elle y avait presque toujours mal. Tous les matins, quand j'arrivais, je trouvais prêt mon café à la crème, et la mère ne manquait jamais de m'accueillir par un baiser bien appliqué sur la bouche, et que par curiosité j'aurais voulu rendre à la fille, pour voir comment elle l'aurait pris. Au reste, tout se faisait si simplement et si fort sans conséquence, que, quand M. L\*\*\* était là, les agaceries et les baisers n'en allaient pas moins leur train. C'était une bonne pâte d'homme; le vrai père de sa fille, et que sa

femme ne trompait pas , parce qu'il n'en était pas besoin.

Je me prêtais à toutes ces caresses avec ma balourdise ordinaire , les prenant tout bonnement pour des marques de pure amitié. J'en étais pourtant importuné quelquefois ; car la vive madame L\*\*\* ne laissait pas d'être exigeante ; et si dans la journée j'avais passé devant sa boutique sans m'arrêter , il y aurait eu du bruit ; il fallait , quand j'étais pressé , que je prisse un détour , pour passer dans une autre rue , sachant bien qu'il n'était pas aussi aisé de sortir de chez elle que d'y entrer .

Madame L\*\*\* s'occupait trop de moi pour que je ne m'occupasse point d'elle : ses attentions me touchaient beaucoup ; j'en parlais à maman comme d'une chose sans mystère ; et quand il y en aurait eu , je lui en aurais pas moins parlé : car lui faire un secret de quoi que ce fût ne m'eût pas été possible : mon cœur était ouvert devant elle comme devant Dieu. Elle ne prit point tout-à-fait la chose avec la même simplicité que moi. Elle vit des avances où je n'avais vu que des amitiés ; elle jugea que madame

L\*\*\* se faisait un point d'honneur de me laisser moins sot qu'elle ne m'avait trouvé, parviendrait de manière ou d'autre à se faire entendre; et outre qu'il n'était pas juste qu'une autre femme se chargeât de l'instruction de son élève, elle avait des motifs plus dignes d'elle, pour me garantir des pièges auxquels mon âge et mon état m'exposaient. Dans le même temps on m'en rendit un d'une espèce plus dangereuse, auquel j'échappai, mais qui lui fit sentir que les dangers qui me menaçaient sans cesse rendaient nécessaires tous les préervatifs qu'elle y pouvait apporter.

Madame la comtesse de M\*\*\*, mère d'une de mes écolières, était une femme de beaucoup d'esprit, et passait pour n'avoir pas moins de méchanceté. Elle avait été cause, à ce qu'on disait, de bien des trouilleries, et d'une entre autres qui avait eu des suites fatales à la maison d'A\*\*\*. L'aman avait été assez liée avec elle pour connaître son caractère. Ayant très-innocemment inspiré du goût à quelqu'un sur qui madame de M\*\*\* avait des prétentions, elle resta chargée auprès d'elle du

crime de cette préférence , quoiqu'elle n'eût été ni recherchée ni acceptée, et madame de M\*\*\* chercha depuis lors à jouer à sa rivale plusieurs tours, dont aucun ne réussit. J'en rapporterai un des plus comiques, par manière d'échantillon. Elles étaient ensemble à la campagne, avec plusieurs gentilshommes du voisinage, et entre autres l'aspirant en question. Madame de M\*\*\* dit un jour à un de ces messieurs, que madame de Warens n'était qu'une précieuse, qu'elle n'avait point de goût, qu'elle se mettait mal , qu'elle couvrait sa gorge comme une bourgeoise. Quant à ce dernier article , lui dit l'homme , qui était un plaisant , elle a ses raisons , et je sais qu'elle a un gros vilain rat empreint sur le sein, mais si ressemblant, qu'on dirait qu'il court. La haine ainsi que l'amour rend crédule. Madame de M\*\*\* résolut de tirer parti de cette découverte, et un jour que madame était au jeu avec l'ingrat favori de la dame, celle-ci prit son temps pour passer derrière sa rivale, puis renversant à demi sa chaise, elle découvrit adroitement son mouchoir ; mais au lieu du gros rat, le monsieur ne

ait qu'un objet fort différent, qu'il n'était pas plus aisé d'oublier que de voir, et cela ne fit pas le compte de la dame.

Je n'étais pas un personnage à occuper madame de M\*\*\*, qui ne voulait que des gens brillans autour d'elle. Cependant elle fit quelque attention à moi, non pour ma figure, dont assurément elle ne se souciait point du tout, mais pour l'esprit qu'on me supposait, et qui m'eût pu rendre utile à ses goûts. Elle en avait un assez vif pour la satire. Elle aimait à faire des chansons et des vers sur les gens qui lui déplaisaient. Si elle n'eût trouvé assez de talent pour lui aider à tourner ses vers, et assez de complaisance pour les écrire, entre elle et moi nous aurions eu bientôt mis Chambéri sens dessus dessous. On serait remonté à la source de ces libelles; madame de M\*\*\* se serait crue d'affaire en me sacrifiant, et j'aurais été enfermé le reste de mes jours, peut-être, pour m'apprendre à faire le Phœbus avec les dames.

Heureusement rien de tout cela n'arriva. Madame de M\*\*\* me retint à diner deux ou trois fois, pour me faire causer, et trouva

que je n'étais qu'un sot. Je le sentais moi-même, et j'en gémissais, enviant les talens de mon ami Venture, tandis que j'aurais dû remercier ma bêtise des périls dont elle me sauvait. Je demeurai pour madame de M\*\*\* le maître à chanter de sa fille, et rien de plus ; mais je vécus tranquille et toujours bien voulu dans Chambéry : cela valait mieux que d'être un bel esprit pour elle, et un serpent pour le reste du pays.

Quoi qu'il en soit, maman vit que, pour m'arracher aux périls de ma jeunesse, il était temps de me traiter en homme, et c'est ce qu'elle fit ; mais de la façon la plus singulière dont jamais femme se soit avisée en pareille occasion. Je lui trouvai l'air plus grave et le propos plus moral qu'à son ordinaire. A la gaieté folâtre dont elle entre mêlait ordinairement ses instructions, succéda tout-à-coup un ton toujours soutenu qui n'était ni familier ni sévère, mais qui semblait préparer une explication. Après avoir cherché vainement en moi-même la raison de ce changement, je la lui demandai : c'était ce qu'elle attendait. Elle me proposa une promenade au petit jardin

pour le lendemain : nous y fûmes dès le matin. Elle avait pris ses mesures pour qu'on nous laissât seuls toute la journée : elle l'employa à me préparer aux bontés qu'elle voulait avoir pour moi , non comme une autre femme par du manège et des agaceries , mais par des entretiens pleins de sentiment et de raison , plus faits pour m'instruire que pour me séduire , et qui parlaient plus à mon cœur qu'à mes sens. Cependant , quelque excellens et utiles que fussent les discours qu'elle me feroient , et quoiqu'ils ne fussent rien moins que froids et tristes , je n'y fis pas toute l'attention qu'ils méritaient , et je ne les gravai pas dans ma mémoire comme j'aurais fait dans tout autre temps. Son défaut , cet air de préparatif m'avait donné de l'inquiétude : tandis qu'elle parlait , rêveur et distrait malgré moi , j'étais moins occupé de ce qu'elle disait que de chercher à quoi elle en voulait venir ; et sitôt que je l'eus compris , ce qui ne me fut pas facile , la nouveauté de cette idée , qui , depuis que je vivais auprès d'elle ne m'était pas venue une seule fois dans l'esprit , m'occupant

alors tout entier, ne me laissa plus le maître de penser à ce qu'elle me disait. Je ne pensais qu'à elle, et je ne l'écoutais pas.

Vouloir rendre les jeunes gens attentifs à ce qu'on leur veut dire, en leur montrant au bout un objet très-intéressant pour eux, est un contre-sens très-ordinaire aux instituteurs, et que je n'ai pas évité moi-même dans mon *Emile*. Le jeune homme, frappé de l'objet qu'on lui présente, s'en occupe uniquement, et saute à pieds joints par-dessus vos discours préliminaires, pour aller d'abord où vous le menez trop lentement à son gré. Quand on veut le rendre attentif, il ne faut pas se laisser pénétrer d'avance, et c'est en quoi maman fut mal-adroite. Par une singularité qui tenait à son esprit systématique, elle prit la précaution très-vaine de faire ses conditions; mais sitôt que j'en vis le prix, je ne les écoutai pas même, et je me dépêchai de consentir à tout. Je doute même qu'en pareil cas il y ait sur la terre entière un homme assez franc ou assez courageux pour oser marchander, et une seule femme qui pût pardonner de l'avoir fait. Par une suite de la même bizarrerie, elle



aitre  
pen-  
entifs  
trant  
eux,  
nsti-  
nême  
appé  
cupe  
par-  
aller  
ment à  
entif,  
ance,  
e. Par  
t sys-  
vaine  
e j'en  
e, et  
loute  
terre  
z cou-  
seule  
r fait  
, elle

it à cet accord les formalités les plus gra-  
es, et me donna pour y penser huit jours  
ont je l'assurai faussement que je n'avais  
s besoin; car, pour comble de singulari-  
je, je fus très-aise de les avoir, tant la nou-  
auté de ces idées m'avait frappé, et tant  
e sentais un bouleversement dans les mien-  
es, qui me demandait du temps pour les  
ranger.

On croira que ces huit jours me durèrent  
nit siècles. Tout au contraire, j'aurais  
 oulu qu'ils les eussent duré en effet. Je  
e sais comment décrire l'état où je me  
ouvais, plein d'un certain effroi mêlé  
impatience, redoutant ce que je desirais,  
squ'à chercher quelquefois tout de bon  
ans ma tête quelque honnête moyen d'é-  
ter d'être heureux. Qu'on se représente  
mon tempérament ardent et lascif, mon  
sang enflammé, mon cœur enivré d'amour,  
ma vigueur, ma santé, mon âge; qu'on  
ense que dans cet état, altéré de la soif  
es femmes, je n'avais encore approché  
aucune; que l'imagination, le besoin, la  
nité, la curiosité se réunissaient pour me  
évorer de l'ardent desir d'être homme et

de le paraître. Qu'on ajoute sur-tout, car c'est ce qu'il ne faut pas qu'on oublie, que mon vif et tendre attachement pour elle, loin de s'attiédir, n'avait fait qu'augmenter de jour en jour, que je n'étais bien qu'àuprès d'elle, que je ne m'en éloignais que pour y penser, que j'avais le cœur plein, non-seulement de ses bontés, de son caractère aimable, mais de son sexe, de sa figure, de sa personne, d'elle, en un mot, par tous les rapports sous lesquels elle pouvait m'être chère; et qu'on n'imagine pas que pour dix ou douze ans que j'avais de moins qu'elle, elle fût vieille ou me parût l'être. Depuis cinq ou six ans que j'avais éprouvé des transports si doux à sa première vue, elle était réellement très-peu changée, et ne me le paraissait point du tout. Elle a toujours été charmante pour moi, et l'était encore pour tout le monde. Sa taille seule avait pris un peu plus de rondeur. Du reste, c'était le même œil, le même teint, le même sein, les mêmes traits, les mêmes beaux cheveux blonds, la même gaieté, tout jusqu'à la même voix, cette voix argentée de la jeunesse qui fit toujours

ur moi tant d'impression , qu'encore au-  
ourd'hui je ne puis entendre sans émotion  
le son d'une jolie voix de fille.

Naturellement ce que j'avais à craindre  
dans l'attente de la possession d'une per-  
sone si chérie était de l'anticiper , et de  
ne pouvoir assez gouverner mes desirs et  
mon imagination pour rester maître de moi-  
même. On verra que dans un âge avancé, la  
seule idée de quelques légères faveurs qui  
m'attendaient près de la personne aimée  
allumait mon sang à tel point, qu'il m'était  
impossible de faire impunément le court  
trajet qui me séparait d'elle. Comment, par  
quel prodige, dans la fleur de ma jeunesse,  
pus-je si peu d'empressement pour la pre-  
mière jouissance ? Comment pus-je en voir  
approcher l'heure avec plus de peine que  
de plaisir ? Comment , au lieu des délices  
qui devaient m'enivrer , sentais-je pres-  
que de la répugnance et des craintes ? Il  
y a point à douter que si j'avais pu me  
rôber à mon bonheur avec bienséance ,  
je ne l'eusse fait de tout mon cœur. J'ai  
promis des bizarreries dans l'histoire de  
mon attachement pour elle , en voilà sûre ;

ment une à laquelle on ne s'attendait pas.

Le lecteur, déjà révolté, juge qu'étant possédée par un autre homme, elle se dégradait à mes yeux en se partageant, et qu'un sentiment de mésestime attiédissait ceux qu'elle m'avait inspirés : il se trompe. Ce partage, il est vrai, me faisait une cruelle peine, tant par une délicatesse fort naturelle, que parce qu'en effet je le trouvais peu digne d'elle et de moi ; mais quant à mes sentimens pour elle, il ne les altérait point, et je peux jurer que jamais je ne l'aimai plus tendrement que quand je desirais si peu de la posséder. Je connaissais trop son cœur chaste et son tempérament de glace, pour croire un moment que le plaisir des sens eût aucune part à cet abandon d'elle-même : j'étais parfaitement sûr que le seul soin de m'arracher à des dangers autrement presque inévitables, et de me conserver tout entier à moi et à mes devoirs, lui en faisait enfreindre un qu'elle ne regardait pas du même œil que les autres femmes, comme il sera dit ci-après. Je la plaignais, et je me plaignais. J'aurais voulu lui dire : Non, maman, il n'est pas néces-

aire ; je vous réponds de moi sans cela.  
Mais je n'osais ; premièrement parce que  
ce n'était pas une chose à dire , et puis  
parce qu'au fond je sentais que cela n'était  
pas vrai , et qu'en effet il n'y avait qu'une  
femme qui pût me garantir des autres  
femmes , et me mettre à l'épreuve des tenta-  
tions. Sans desirer de la posséder , j'étais  
bien aise qu'elle m'ôtât le desir d'en pos-  
séder d'autres ; tant je regardais tout ce  
qui pouvait me distraire d'elle comme un  
malheur.

La longue habitude de vivre ensemble et  
de vivre innocemment , loin d'affaiblir mes  
sentimens pour elle , les avait renforcés ,  
mais leur avait en même temps donné une  
autre tournure qui les rendait plus affec-  
tueux , plus tendres peut-être , mais moins  
passuels. A force de l'appeler maman , à  
force d'user avec elle de la familiarité d'un  
père , je m'étais accoutumé à me regarder  
comme tel. Je crois que voilà la véritable  
cause du peu d'empressement que j'eus de  
la posséder , quoiqu'elle me fût si chère.  
Je me souviens très-bien que mes premiers  
sentimens , sans être plus vifs , étaient plus

voluptueux. A Annecy j'étais dans l'ivresse à Chambéry je n'y étais plus. Je l'aimais toujours aussi passionnément qu'il fût possible ; mais je l'aimais plus pour elle et moins pour moi , ou du moins je cherchais plus mon bonheur que mon plaisir auprès d'elle : elle était pour moi plus qu'une sœur plus qu'une mère , plus qu'une amie , plus même qu'une maîtresse , et c'était pour cela qu'elle n'était pas une maîtresse. Enfin j l'aimais trop pour la convoiter : voilà ce qu'il y a de plus clair dans mes idées.

Ce jour , plutôt redouté qu'attendu , vint enfin. Je promis tout , et je ne mentis pas. Mon cœur confirmait mes engagements sans en désirer le prix. Je l'obtins pourtant. Je me vis pour la première fois dans les bras d'une femme , et d'une femme que j'adorais. Fus - je heureux ? non , je goûtai le plaisir. Je ne sais quelle invincible tristesse en empoisonnait le charme. J'étais comme si j'avais commis un inceste. Deux ou trois fois , en la pressant avec transport dans mes bras , j'inondais son sein de mes larmes. Pour elle , elle n'était ni triste ni vive ; elle était caressante

tranquille. Comme elle était peu sensuelle et n'avait point recherché la volupté , elle n'en eut pas les délices et n'en a jamais eu les remords.

Je le répète : toutes ses fautes lui vinrent de ses erreurs , jamais de ses passions. Elle était bien née , son cœur était pur , elle aimait les choses honnêtes , ses penchans étaient droits et vertueux , son goût était délicat , elle était faite pour une élégance de mœurs qu'elle a toujours aimée et qu'elle n'a jamais suivie , parce qu'au lieu d'écouter son cœur , qui la menait bien , elle écouta sa raison , qui la menait mal. Quand des principes faux l'ont égarée , ses vrais sentimens les ont toujours démentis ; mais malheureusement elle se piquait de philosophie , et la morale qu'elle s'était faite gâta celle que son cœur lui dictait.

M. de Tavel , son premier amant , fut son maître de philosophie , et les principes qu'il lui donna furent ceux dont il avait besoin pour la séduire. La trouvant attachée à son mari , à ses devoirs , toujours froide , raisonnante , et inattaquable par les sens , il l'attaqua par des sophismes , et

parvint à lui montrer ses devoirs , auxquels elle était si attachée, comme un bavardage de catéchisme, fait uniquement pour amuser les enfans ; l'union des sexes comme l'acte le plus indifférent en soi ; la fidélité conjugale comme une apparence obligatoire dont toute la moralité regardait l'opinion ; le repos des maris comme la seule règle du devoir des femmes ; en sorte que des infidélités ignorées , nulles pour celui qu'elles offensaient , l'étaient aussi pour la conscience ; enfin il lui persuada que la chose en elle-même n'était rien , qu'elle ne prenait d'existence que par le scandale , et que toute femme qui paraissait sage , par cela seul l'était en effet. C'est ainsi que le malheureux parvint à son but , en corrompant la raison d'un enfant dont il n'avait pu corrompre le cœur. Il en fut puni par la plus dévorante jalousie , persuadé qu'elle le traitait lui-même comme il lui avait appris à traiter son mari. Je ne sais s'il se trompait sur ce point. Le ministre P\*\*\* passa pour son successeur. Ce que je sais , c'est que le tempérament froid de cette jeune femme



qui l'aurait dû garantir de ce système , fut ce qui l'empêcha dans la suite d'y renoncer. Elle ne pouvait concevoir qu'on donnât tant d'importance à ce qui n'en avait point pour elle. Elle n'honora jamais du nom de vertu une abstinence qui lui coûtait si peu.

Elle n'eût donc guère abusé de ce faux principe pour elle-même , mais elle en abusa pour autrui , et cela par une autre maxime presque aussi fausse , mais plus d'accord avec la bonté de son cœur. Elle a toujours cru que rien n'attachait tant un homme à une femme que la possession , et quoiqu'elle n'aimât ses amis que d'amitié , c'était d'une amitié si tendre , qu'elle employait tous les moyens qui dépendaient d'elle pour se les attacher plus fortement. Ce qu'il y a d'extraordinaire , est qu'elle a presque toujours réussi. Elle était si réellement aimable , que plus d'intimité dans laquelle on vivait avec elle , plus on y trouvait de nouveaux sujets de l'aimer. Une autre chose digne de remarque , est qu'après sa première faiblesse elle n'a guère favorisé que

des malheureux ; les gens brillans ont tous perdu leur peine auprès d'elle ; mais il fallait qu'un homme , qu'elle commençait par plaindre fût bien peu aimable si elle ne finissait par l'aimer. Quand elle se fit des choix peu dignes d'elle , bien loin que ce fût par des inclinations basses, qui n'approchèrent jamais de son noble cœur, ce fut uniquement par son caractère trop généreux , trop humain , trop compatissant , trop sensible , qu'elle ne gouverna pas toujours avec assez de discernement.

Si quelques principes faux l'ont égarée, combien n'en avait-elle pas d'admirables, dont elle ne se départait jamais ? Par combien de vertu ne rachetait-elle pas ses faiblesses , si l'on peut appeler de ce nom des erreurs où les sens avaient si peu de part ? Ce même homme qui la trompa sur un point , l'instruisit excellemment sur mille autres ; et ses passions, qui n'étaient pas fougneuses , lui permettant de suivre toujours ses lumières, elle allait bien quand ses sophismes ne l'égarèrent pas. Ses motifs étaient louables jusque dans ses fautes ; en s'abusant elle pouvait mal faire, mais

elle ne pouvait vouloir rien qui fût mal. Elle abhorrait la duplicité , le mensonge : elle était juste , équitable , humaine , désintéressée , fidèle à sa parole , à ses amis , à ses devoirs , qu'elle reconnaissait pour tels , incapable de vengeance et de haine , et ne concevant pas même qu'il y eût le moindre mérite à pardonner. Enfin , pour revenir à ce qu'elle avait de moins excusable , sans estimer ses faveurs ce qu'elles valaient , elle n'en fit jamais un vil commerce ; elle les prodiguait , mais elle ne les vendait pas , quoiqu'elle fût sans cesse aux expédiens pour vivre ; et j'ose dire que si Socrate put estimer Aspasia , il eût respecté madame de Warens.

Je sais d'avance qu'en lui donnant un caractère sensible et un tempérament froid , je serai accusé de contradiction comme à l'ordinaire , et avec autant de raison. Il se peut que la nature ait eu tort , et que cette combinaison n'ait pas dû être ; je sais seulement qu'elle a été. Tous ceux qui ont connu madame de Warens , et dont un si grand nombre existe encore , ont pu savoir qu'elle était ainsi. J'ose même ajouter

qu'elle n'a connu qu'un seul vrai plaisir au monde, c'était d'en faire à ceux qu'elle aimait. Toutefois permis à chacun d'argumenter là-dessus tout à son aise, et de prouver doctement que cela n'est pas vrai : ma fonction est de dire la vérité, mais non pas de la faire croire.

J'appris peu-à-peu tout ce que je viens de dire dans les entretiens qui suivirent notre union, et qui seuls la rendirent délicieuse. Elle avait eu raison d'espérer que sa complaisance me serait utile ; j'en tirai pour instruction de grands avantages. Elle m'avait jusqu'alors parlé de moi seul comme à un enfant ; elle commença de me traiter en homme et me parla d'elle. Tout ce qu'elle me disait m'était si intéressant, je m'en sentais si touché, que, me repliant sur moi-même, j'appliquais à mon profit ses confidences plus que je n'avais fait ses leçons. Quand on sent vraiment que le cœur parle, le nôtre s'ouvre pour recevoir ses épanchemens, et jamais toute la morale d'un pédagogue ne vaudra le bavardage affectueux et tendre d'une femme sensée pour qui l'on a de l'attachement.

l'intimité dans laquelle je vivais avec elle l'ayant mise à portée de m'apprécier sous son avantageusement qu'elle n'avait fait , elle jugea que , malgré mon air gauche , je méritais la peine d'être cultivé pour le monde , et que si je m'y montrais un jour sur un certain pied , je serais en état d'y faire mon chemin. Sur cette idée elle s'attachait, non-seulement à former mon jugement , mais mon extérieur , mes manières , à me rendre aimable autant qu'estimable ; et c'est vrai qu'on puisse allier les succès dans le monde avec la vertu , ce que pour moi je ne crois pas , je suis sûr au moins qu'il n'y a pour cela d'autre route que celle qu'elle avait prise , et qu'elle voulait m'enseigner ; car madame de Warens connaissait les hommes , et savait supérieurement l'art de traiter avec eux sans menage et sans imprudence , sans les tromper et sans les fâcher. Mais cet art était dans son caractère bien plus que dans ses actions ; elle savait mieux le mettre en pratique que l'enseigner , et j'étais l'homme du monde le moins propre à l'apprendre. Aussi tout ce qu'elle fit à cet égard , fut-il ,

peu s'en faut, peine perdue, de même que le soin qu'elle prit de me donner des maîtres pour la danse et pour les armes. Quoique lesté et bien pris dans ma taille, je ne pus apprendre à danser un menuet. J'avais tellement pris, à cause de mes contorsions, l'habitude de marcher du talon, que Rochefort ne put me la faire perdre; et jamais, avec l'air assez ingambe, je n'ai pu sauter un saut médiocre fossé. Ce fut encore pis à la salle d'armes. Après trois mois de leçons, je tirais encore à la muraille, hors d'état de faire assaut; et jamais je n'eus le poignet assez souple ou le bras assez ferme pour retenir mon fleuret quand il plaisait au maître de le faire sauter. Ajoutez que j'avais un dégoût mortel pour cet exercice et pour le maître qui tâchait de me l'enseigner. Je n'aurais jamais cru qu'on pût être si fier de l'art de tuer un homme. Pour mettre son vaste génie à ma portée, il ne s'exprimait que par des comparaisons tirées de la musique, qu'il ne savait point. Il trouvait des analogies frappantes entre les bottes de tierce et de quarte et les intervalles musicaux du même nom.

quand il voulait faire une feinte, il me disait de prendre garde à ce dièse, parce qu'autrefois les dièses s'appelaient *feintes* : quand il m'avait fait sauter de la main mon fleuret, il disait en riant que c'était *une pause*. Enfin, je ne me sentais de ma vie un pédant plus insupportable que ce pauvre homme, avec son plumet et son plastron.

Je fis donc peu de progrès dans mes exercices, que je quittai bientôt par pur goût ; mais j'en fis davantage dans un plus utile, celui d'être content de mon sort, et de n'en pas désirer un plus brillant, pour lequel je commençais à sentir que je n'étais pas né. Livré tout entier au désir de rendre à maman la vie heureuse, je me plaisais toujours plus auprès d'elle, et quand il fallait m'en aller pour courir en ville, malgré ma passion pour la musique, je commençais à sentir la gêne de mes leçons.

J'ignore si Claude Anet s'aperçut de l'intimité de notre commerce. J'ai lieu de croire qu'il ne lui fut pas caché. C'était un garçon très-clair-voyant, mais très-discret,

qui ne parlait jamais contre sa pensée mais qui ne la disait pas toujours. Sans me faire le moindre semblant qu'il fût instruit, par sa conduite il paraissait l'être, et cette conduite ne venait sûrement pas de bassesse d'âme, mais de ce qu'il était entré dans les principes de sa maîtresse, il ne pouvait désapprouver qu'elle agit conséquemment. Quoiqu'aussi jeune qu'elle, il était si mûr et si grave, qu'il nous regardait presque comme deux enfans dignes d'indulgence, et nous le regardions l'un et l'autre comme un homme respectable dont nous avions l'estime à ménager. Ce ne fut qu'après qu'elle lui fut infidèle que je connus bien tout l'attachement qu'elle avait pour lui. Comme elle savait que je ne pensais, ne sentais, ne respirais que par elle, elle me montrait combien elle l'aimait afin que je l'aimasse de même, et elle appuyait encore moins sur son amitié pour lui que sur son estime, parce que c'était le sentiment que je pouvais partager le plus pleinement. Combien de fois elle attendrit nos cœurs et nous fit embrasser avec larmes, en nous



disant que nous étions nécessaires tous  
eux au bonheur de sa vie ; et que les  
femmes qui liront ceci ne sourient pas ma-  
gnement. Avec le tempérament qu'elle  
avait , ce besoin n'était pas équivoque :  
c'était uniquement celui de son cœur.

Ainsi s'établit entre nous trois une société  
sans autre exemple peut-être sur la terre.  
Tous nos vœux, nos soins, nos cœurs étaient  
en commun. Rien n'en passait au-delà de ce  
petit cercle. L'habitude de vivre ensemble,  
d'y vivre exclusivement, devint si grande,  
que si dans nos repas un des trois manquait,  
qu'il vint un quatrième , tout était dé-  
rangé ; et malgré nos liaisons particulières,  
les tête-à-tête nous étaient moins doux  
que la réunion. Ce qui prévenait entre nous  
le gêne , était une extrême confiance réci-  
proque , et ce qui prévenait l'ennui , était  
que nous étions tous fort occupés. Maman,  
toujours projetante et toujours agissante, ne  
nous laissait guère oisifs ni l'un ni l'autre ,  
nous avions encore chacun pour notre  
compte de quoi bien remplir notre temps.  
Bon moi, le désœuvrement n'est pas moins  
fléau de la société que celui de la soli-

tude. Rien ne rétrécit plus l'esprit, rien n'engendre plus de riens, de rapports, de caquets, de tracasseries, de mensonges, que d'être éternellement renfermés vis-à-vis les uns des autres, dans une chambre, réduit pour tout ouvrage à la nécessité de bavarder continuellement. Quand tout le monde est occupé, l'on ne parle qu quand on a quelque chose à dire; mais quand on ne sait rien il faut absolument parler toujours, et voilà de toutes les gênes, la plus incommode et la plus dangereuse. J'ose même aller plus loin et je soutiens que pour rendre un cercle vraiment agréable, il faut non-seulement que chacun y fasse quelque chose, mais quelque chose qui demande un peu d'attention. Faire des nœuds c'est ne rien faire, et il faut tout autant de soin pour amuser une femme qui fait des nœuds que celle qui tient les bras croisés. Mais quand elle brode, c'est autre chose; elle s'occupe assez pour remplir les intervalles du silence. Ce qu'il y a de choquant, et de ridicule, est de voir pendant ce temps une douzaine de flandrins se lever, s'asseoir

aller, venir, pironetter sur leurs talons, retourner deux cents fois les magots de la cheminée, et fatiguer leur Minerve à maintenir un intarissable flux de paroles : la belle occupation ! Ces gens-là, quoi qu'ils fassent, seront toujours à charge aux autres et à eux-mêmes. Quand j'étais à Morsers, j'allais faire des lacets chez mes voisins ; si je retournais dans le monde, j'aurais dans ma poche un bilboquet, et j'en jouerais toute la journée, pour me dispenser de parler quand je n'aurais rien à dire. Si chacun en faisait autant, les hommes deviendraient moins méchants, leur commerce deviendrait plus sûr, et la vie, plus agréable. Enfin, que les plaisans rient s'ils veulent, mais je soutiens que la seule morale à la portée du présent siècle, est la morale du bilboquet.

Au reste, on ne nous laissait guère le loisir d'éviter l'ennui par nous-même, et les importuns nous en donnaient trop par leur affluence, pour nous en laisser quand nous restions seuls. L'impatience qu'ils nous avaient donnée autrefois n'était pas

diminuée, et toute la différence était que j'avais moins de temps pour m'y livrer. La pauvre maman n'avait point perdu son ancienne fantaisie d'entreprises et de systèmes : au contraire, plus ses besoins domestiques devenaient pressans, plus pour y pourvoir elle se livrait à ses visions. Moins elle avait de ressources présentes, plus elle s'en forgeait dans l'avenir : le progrès des ans ne faisait qu'augmenter en elle cette manie, et à mesure qu'elle perdait le goût des plaisirs du monde et de la jeunesse, elle le remplaçait par celui des secrets et des projets. La maison ne désemplassait pas de charlatans, de fabricans, de souffleurs, d'entrepreneurs de toute espèce, qui, distribuant par millions la fortune, finissaient par avoir besoin d'un écu. Aucun ne sortait de chez elle à vide, et l'un de mes étonnemens est qu'elle ait pu suffire aussi long-temps à tant de profusions, sans en épuiser la source, et sans lasser ses créanciers.

Le projet dont elle était le plus occupée au temps dont je parle, et qui n'était pas le plus déraisonnable qu'elle eût formé,

était de faire établir à Chambéri un jardin royal de plantes, avec un démonstrateur appointé, et l'on comprend d'avance à qui cette place était destinée. La position de cette ville au milieu des Alpes était très-favorable à la botanique, et maman, qui facilitait toujours un projet par un autre, y joignait celui d'un collège de pharmacie, qui véritablement paraissait très-utile dans un pays aussi pauvre, où les apothicaires sont presque les seuls médecins. La retraite du proto-médecin Grossi à Chambéri, après la mort du roi Victor, lui parut favoriser beaucoup cette idée, et la lui suggéra peut-être. Quoi qu'il en soit, elle se mit à cajoler Grossi, qui pourtant n'était pas trop cajolable; car c'était bien le plus caustique et le plus brutal monsieur que j'aie jamais connu: on en jugera par deux ou trois traits que je vais citer pour échantillon.

Un jour il était en consultation avec d'autres médecins, un entre autres qu'on avait fait venir d'Annecy, et qui était le médecin ordinaire du malade. Ce jeune homme, encore mal appris pour un médecin, osa n'être pas de l'avis de monsieur le

proto. Celui-ci , pour toute réponse , lui demanda quand il s'en retournerait , par où il passait , et quelle voiture il prenait. L'autre , après l'avoir satisfait , lui demande à son tour s'il y a quelque chose pour son service. Rien , rien , dit Grossi , sinon que je veux m'aller mettre à une fenêtre sur votre passage , pour avoir le plaisir de voir passer un âne à cheval. Il était aussi avare que riche et dur. Un de ses amis lui voulut un jour emprunter de l'argent , avec de bonnes sûretés. Mon ami , lui dit-il , en lui serrant le bras et grinçant les dents , quand S. Pierre descendrait du ciel pour m'emprunter dix pistoles , et qu'il me donnerait la Trinité pour caution , je ne les lui prêterais pas. Un jour invité à dîner chez M. le comte Picon , gouverneur de Savoie , et très-dévôt , il arrive avant l'heure , et S. E. alors occupée à dire le rosaire , lui en propose l'amusement. Ne sachant trop que répondre , il fait une grimace affreuse , et se met à genoux. Mais à peine avait-il récité deux *ave* , que n'étant plus pouvant plus tenir , il se lève brusquement , prend sa canne , et s'en va sans mot dire. Le comte Picon court après , et lui crie

M. Grossi , M. Grossi , restez donc ; vous avez là-bas à la broche une excellente bartavelle. M. le comte , lui répond l'autre en se retournant ; vous me donneriez un ange rôti , que je ne resterais pas. Voilà quel était M. le proto-médecin Grossi , que maman entreprit et vint à bout d'apprivoiser. Quoiqu'extrêmement occupé , il s'accoutuma à venir très-souvent chez elle , prit Anet en amitié , marqua faire cas de ses connaissances , en parlait avec estime , et , ce qu'on n'aurait pas attendu d'un pareil ours , affectait de le traiter avec considération , pour effacer les impressions du passé. Car quoiqu'Anet ne fût plus sur le pied d'un domestique , on savait qu'il l'avait été , et il ne fallait pas moins que l'exemple et l'autorité de M. le proto-médecin , pour donner à son égard le ton qu'on n'aurait pas pris de tout autre. Claude Anet , avec un habit noir , une perruque bien peignée , un maintien grave et décent , une conduite sage et circonspecte ; des connaissances assez étendues en matière médicale et en botanique , et la faveur du chef de la faculté , pouvait raisonnablement espérer de rem-

plir avec applaudissement la place de démonstrateur royal des plantes, si l'établissement projeté avait lieu, et réellement Grossi en avait goûté le plan, l'avait adopté, et n'attendait, pour le proposer à la cour, que le moment où la paix permettrait de songer aux choses utiles, et laisserait disposer de quelque argent pour y pourvoir.

Mais ce projet, dont l'exécution m'eût probablement jeté dans la botanique, pour laquelle il me semble que j'étais né, manqua par un de ces coups inattendus qui renversent les desseins les mieux concertés. J'étais destiné à devenir par degrés un exemple de misères humaines. On dirait que la Providence qui m'appelait à ces grandes épreuves, écartait de sa main tout ce qui m'eût empêché d'y arriver. Dans une course qu'Anet avait faite au haut des montagnes pour aller chercher du génipi, plante rare, qui ne croît que sur les Alpes, et dont M. Grossi avait besoin; ce pauvre garçon s'échauffa tellement, qu'il gagna une pleurésie, dont le génipi ne put le sauver, quoiqu'il y soit, dit-on, spécifique; et malgré tout l'art de Grossi, qui certainement était



un très-habile homme, malgré les soins in-  
mis que nous prîmes de lui, sa bonne maî-  
resse et moi, il mourut le cinquième jour,  
entre nos mains, après la plus cruelle ago-  
nie, durant laquelle il n'eut d'autres exhor-  
tations que les miennes, et je les lui pro-  
fuguai avec des élans de douleur et de zèle  
si, s'il était en état de m'entendre, de-  
vient être de quelque consolation pour lui.  
C'est là comme je perdis le plus solide ami  
que j'eus en toute ma vie, homme estima-  
ble et rare, en qui la nature tint lieu d'é-  
ducation, qui nourrit dans la servitude  
toutes les vertus des grands hommes, et à  
qui peut-être il ne manqua, pour se mon-  
trer tel à tout le monde, que de vivre et  
être placé.

Le lendemain j'en parlais avec maman, et  
dans l'affliction la plus vive et la plus sin-  
cère, et tout d'un coup, au milieu de l'en-  
retien, j'eus la vile et indigne pensée que  
j'hériterais de ses nippes, et sur-tout d'un  
habit noir qui m'avait donné dans la  
vie. Je le pensai, par conséquent je le dis;  
et près d'elle c'était pour moi la même  
perte. Rien ne lui fit mieux sentir la perte

qu'elle avait faite que ce lâche et odieux mot, le désintéressement et la noblesse d'âme étant des qualités que le défunt avait éminemment possédées. La pauvre femme sans rien répondre, se tourna de l'autre côté et se mit à pleurer. Chères et précieuses larmes ! Elles furent entendues, et coulèrent toutes dans mon cœur ; elles y lavèrent jusqu'aux dernières traces d'un sentiment bas et mal-honnête ; il n'y en est jamais entré depuis ce temps-là.

Cette perte causa à maman autant de préjudice que de douleur. Depuis ce moment, ses affaires ne cessèrent d'aller en décadence. Anet était un garçon exact et rangé, qui maintenait l'ordre dans la maison de sa maîtresse. On craignait sa vigilance, et le gaspillage était moindre : elle même craignait sa censure, et se contenait davantage dans ses dissipations. Ce n'était pas assez pour elle de son attachement ; elle voulait conserver son estime, et elle redoutait le juste reproche qu'il osait quelquefois lui faire, qu'elle prodiguait le bien d'autrui autant que le sien. Je pensais comme lui, je le disais même ; mais je n'en

ais pas le même ascendant sur elle , et mes discours n'en imposaient pas comme les siens. Quand il ne fut plus , je fus bien forcé de prendre sa place , pour laquelle j'avais aussi peu d'aptitude que de goût ; je la remplis mal ; j'étais peu soigneux ; j'étais fort timide , tout en grondant à-part-moi , je savais tout aller comme il allait. D'ailleurs j'avais bien obtenu la même confiance , mais non pas la même autorité : je voyais le désordre , j'en gémissais , je m'en plaignais , et je n'étais pas écouté ; j'étais trop jeune et trop vif pour avoir le droit d'être raisonnable , et quand je voulais me mêler de faire le censeur , maman me donnait de petits soufflets de caresses , m'appelait son petit Mentor , et me forçait à reprendre le rôle qui me convenait.

Le sentiment profond de la détresse où ses dépenses peu mesurées devaient nécessairement la jeter tôt ou tard me fit une impression d'autant plus forte , qu'étant devenu l'inspecteur de sa maison , je jugeais de moi-même par l'inégalité de la balance entre le *doit* et l'*avoir*. Je date de cette époque le penchant à l'avarice que je me suis

toujours senti depuis ce temps-là. Je n'ai jamais été follement prodigue que par boutades, mais jusqu'alors je ne m'étais jamais beaucoup inquiété si j'avais peu ou beaucoup d'argent. Je commençai à faire cette attention, et à prendre du souci de ma bourse. Je devenais vilain par un motif très-noble; car, en vérité, je ne songais qu'à ménager à maman quelque ressource dans la catastrophe que je prévoyais. Je craignais que ses créanciers ne fissent saisir sa pension, qu'elle ne fût tout-à-fait supprimée, et je m'imaginais, selon mes vues étroites, que mon petit magot lui servirait alors d'un grand secours. Mais pour le faire et sur-tout pour le conserver, il fallait me cacher d'elle; car il n'eût pas convenu, tant dis qu'elle était aux expédiens, qu'elle eût su que j'avais de l'argent mignon. J'allai donc cherchant par-ci, par-là, de petites caches où je fourrais quelques louis en dépôt, comptant augmenter ce dépôt sans cesse, jusqu'au moment de le mettre à ses pieds: mais j'étais si mal-adroit dans le choix de mes cachettes, qu'elle les événement toujours; puis pour m'apprendre qu'elle

Je n'avais jamais trouvées, elle ôtait l'or que j'y  
avais mis, et en mettait davantage en d'au-  
tres espèces. Je venais tout honteux rap-  
porter à la bourse commune mon petit tré-  
sor, et jamais elle ne manquait de l'em-  
ployer en nippes ou meubles à mon profit,  
comme épée d'argent, montre, ou autre  
chose pareille.

Bien convaincu qu'accumuler ne me réus-  
sait jamais et serait pour elle une mince  
source, je sentis enfin que je n'en avais  
rien d'autre contre le malheur que je crai-  
vais que de me mettre en état de pourvoir  
à moi-même à sa subsistance, quand,  
passant de pourvoir à la mienne, elle ver-  
rait le pain prêt à lui manquer. Malheureu-  
sement jetant mes projets du côté de mes  
talents, je m'obstinais à chercher follement ma  
fortune dans la musique, et sentant naître  
des idées et des chants dans ma tête, je crus  
aussitôt que je serais en état d'en tirer  
parti, j'allais devenir un homme célèbre,  
l'Orphée moderne, dont les sons devaient  
faire tout l'argent du Pérou. Ce dont il  
s'agissait pour moi, commençant à lire pas-  
sionnément la musique, était d'apprendre la

composition. La difficulté était de trouver quelqu'un pour me l'enseigner ; car avec mon Rameau seul, je n'espérais pas y parvenir par moi-même, et depuis le départ de M. le Maître, il n'y avait personne en Savoie qui entendît rien à l'harmonie.

Ici l'on va voir encore une de ces conséquences dont ma vie est remplie, et qui m'ont fait aller si souvent contre mon but, lors même que j'y pensais tendre directement. Venture m'avait beaucoup parlé de l'abbé Blanchard, son maître de composition, homme de mérite et d'un grand talent, qui pour lors était maître de musique de la cathédrale de Besançon, et qui l'était maintenant de la chapelle de Versailles. Je me mis en tête d'aller à Besançon prendre leçon de l'abbé Blanchard, et cette idée me parut si raisonnable, que je parvins à la faire trouver telle à maman. La voilà travaillant à mon petit équipage, et cela avec la profusion qu'elle mettait à toute chose. Ainsi toujours avec le projet de prévenir une queroute, et de réparer dans l'avenir l'ouvrage de sa dissipation, je commençai dès le moment même par lui causer une d

pense de huit cens francs ; j'accélérais sa ruine pour me mettre en état d'y remédier. Quelque folle que fût cette conduite, l'illusion était entière de ma part et même de la sienne. Nous étions persuadés l'un et l'autre, moi que je travaillais utilement pour elle, elle que je travaillais utilement pour moi.

J'avais compté trouver Venture encore à Annecy, et lui demander une lettre pour l'abbé Blanchard. Il n'y était plus. Il fallut, pour tout renseignement, me contenter d'une messe à quatre parties, de sa composition et de sa main, qu'il m'avait laissée. Avec cette recommandation, je vais à Besançon, passant par Genève, où je fus voir mes parens, et par Nion, où je fus voir mon père, qui m' reçut comme à son ordinaire, et se chargea de me faire parvenir ma malle, qui ne venait qu'après moi, parce que j'étais à cheval. J'arrive à Besançon. L'abbé Blanchard me reçoit bien, me promet ses instructions, et m'offre ses services. Nous étions prêts à commencer, quand j'apprends par une lettre de mon père que ma malle a été saisie et confisquée aux Rous-

ses, bureau de France sur les frontières de Suisse. Effrayé de cette nouvelle, j'emploie les connaissances que je m'étais faites à Besançon pour savoir le motif de cette confiscation; car, bien sûr de n'avoir point de contrebande, je ne pouvais concevoir sur quel prétexte on l'avait pu fondée. Je l'apprends enfin; il faut le dire, car c'est un fait curieux.

Je voyais à Chambéri un vieux Lyonnais fort bon homme, appelé M. Duvivier, qui avait travaillé au *visa* sous la régence, et qui, faute d'emploi, était venu travailler au cadastre. Il avait vécu dans le monde; il avait des talens, quelque savoir, de la douceur, de la politesse, il savait la musique et comme j'étais de chambrée avec lui nous nous étions liés de préférence, au milieu des ours mal léchés qui nous entouraient. Il avait à Paris des correspondances qui lui fournissaient ces petits riens, ces nouveautés éphémères qui courent on ne sait pour quoi, qui meurent on ne sait comment, sans que jamais personne y repense quand on cesse d'en parler. Comme je le menais quelquefois dîner chez maman, il me faisait s



pour en quelque sorte , et pour se rendre agréable , il tâchait de me faire aimer ces fa-  
daises , pour lesquelles j'eus toujours un tel  
dégout , qu'il ne m'est arrivé de la vie d'en  
lire une à moi seul. Malheureusement un de  
ces maudits papiers resta dans la poche de  
ceste d'un habit neuf que j'avais porté deux  
ou trois fois pour être en règle avec les com-  
mis. Ce papier était une parodie janséniste  
assez plate , de la belle scène du *Mithridate*  
de Racine. Je n'en avais pas lu dix vers et  
j'avais laissé paroubli dans ma poche : Voilà  
ce qui fit confisquer mon équipage. Les  
commis firent à la tête de l'inventaire de  
cette malle un magnifique procès-verbal ,  
où , supposant que cet écrit venait de Ge-  
rève pour être imprimé et distribué en  
France , ils s'étendaient en saintes invec-  
tives contre les ennemis de Dieu et de l'é-  
glise , et en éloges de leur pieuse vigilance ,  
qui avait arrêté l'exécution de ce projet in-  
fernal. Ils trouvèrent sans doute que mes  
ennemis sentaient aussi l'hérésie ; car en  
vertu de ce terrible papier , tout fut con-  
squé , sans que jamais j'aie eu raison ni  
nouvellè de ma pauvre pacotille. Les gens

des fermes à qui l'on s'adressa demandaient tant d'instructions, de renseignemens, de certificats, de mémoires, que me perdant mille fois dans ce labyrinthe, je fus contraint de tout abandonner. J'ai un vrai regret de n'avoir pas conservé le procès verbal du bureau des Rousses : c'était une pièce à figurer avec distinction parmi celles dont le recueil doit accompagner cet écrit.

Cette perte me fit revenir à Chambéry tout de suite, sans avoir rien fait avec l'abbé Blanchard ; et tout bien pesé, voyant le malheur me suivre dans toutes mes entreprises, je résolus de m'attacher uniquement à maman, de courir sa fortune, et de ne plus m'inquiéter inutilement d'un avenir auquel je ne pouvais rien. Elle me reçut comme si j'avais rapporté des trésors ; remonta peu-à-peu ma petite garde-robe et mon malheur, assez grand pour l'un et pour l'autre, fut presque aussitôt oublié qu'arrivé.

Quoique ce malheur m'eût refroidi sur mes projets de musique, je ne laissais pas d'étudier toujours mon Rameau, et à force d'efforts je parvins enfin à l'entendre et à

faire quelques petits essais de composition dont le succès m'encouragea. Le comte de Bellegarde, fils du marquis d'Antremont, était revenu de Dresde après la mort du roi Auguste. Il avait vécu long-temps à Paris, il aimait extrêmement la musique, et avait pris en passion celle de Rameau. Son frère le comte de Nangis jouait du violon, madame la comtesse de la Tour, leur sœur, chantait un peu; tout cela mit à Chambéri la musique à la mode, et l'on établit une manière de concert public, dont on voulut d'abord me donner la direction; mais on s'aperçut bientôt qu'elle passait mes forces, et l'on s'arrangea autrement. Je ne laissais pas d'y donner quelques petits morceaux de ma façon, et entre autres une cantate qui plût beaucoup. Ce n'était pas une pièce bien faite, mais elle était pleine de chants nouveaux et de choses d'effet, que l'on n'attendait pas de moi. Ces messieurs ne purent croire que lisant si mal la musique, je fusse en état d'en composer de passable, et ils ne doutèrent pas que je ne me fusse fait honneur du travail d'autrui. Pour vérifier la chose, un matin M. de Nangis vint

me trouver avec une cantate de Clerambault, qu'il avait transposée, disait-il, pour la commodité de la voix, et à laquelle il fallait faire une autre basse, la transposition rendant celle de Clerambault impraticable sur l'instrument; je répondis que c'était un travail considérable, et qui ne pouvait être fait sur-le-champ. Il crut que je cherchais une défaite, et me pressa de lui faire au moins la basse d'un récitatif. Je la fis donc, mal sans doute, parce qu'en toute chose il me faut, pour bien faire, mes aises et la liberté, mais je la fis du moins dans les règles; et comme il était présent, il ne put douter que je ne susse les élémens de la composition. Ainsi je ne perdis pas mes écolières, mais je me refroidis un peu sur la musique, voyant qu'on faisait un concert et que l'on s'y passait de moi.

Ce fut à-peu-près dans ce temps-là que, la paix étant faite, l'armée française repassa les monts. Plusieurs officiers vinrent voir maman; entre autres M. le comte de Lautrec, colonel du régiment d'Orléans, depuis plénipotentiaire à Genève, et enfin maréchal de France, auquel elle me pré-

Sur ce qu'elle lui dit, il parut s'inté-  
resser beaucoup à moi, et me promit  
beaucoup de choses, dont il ne s'est sou-  
venu que la dernière année de sa vie, lors-  
que je n'avais plus besoin de lui. Le jeune  
marquis de Sennecterre, dont le père était  
ambassadeur à Turin, passa dans le  
même temps à Chambéri. Il dîna chez ma-  
me de Menthon; j'y dinai aussice jour.  
Après le dîner il fut question de musique;  
il la savait très-bien. L'opéra de *Jephthé*  
était alors dans sa nouveauté; il en parla,  
et le fit apporter. Il me fit frémir en me  
proposant d'exécuter à nous deux cet opéra.  
En ouvrant le livre il tomba sur ce  
morceau célèbre, à deux chœurs :

La terre, l'enfer, le ciel même,  
Tout tremble devant le Seigneur.

me dit : Combien voulez-vous faire de  
parties ? Je ferai pour ma part ces six-là.  
Je n'étais pas encore accoutumé à cette  
mélange française, et quoique j'eusse  
quelquefois annoncé des partitions, je ne  
comprendais pas comment le même homme  
pouvait faire en même temps six parties, ni

même deux. Rien ne m'a plus coûté dans l'exercice de la musique que de sauter légèrement d'une partie à l'autre, et d'avoir l'œil à-la-fois sur toute une partition. A la manière dont je me tirai de cette entreprise, M. de Sennecterre dut être tenté de croire que je ne savais pas la musique. Ce fut peut-être pour vérifier ce doute qu'il me proposa de noter une chanson qu'il voulait donner à mademoiselle Menthon. Je ne pouvais m'en défendre, et je chanta la chanson ; je l'écrivis, même sans le faire beaucoup répéter. Il la lut ensuite et trouva, comme il était vrai, qu'elle était très-correctement notée. Il avait vu mon embarras, il prit plaisir à faire valoir mon petit succès. C'était pourtant une chose très-simple. Au fond je savais fort bien de musique, je ne manquais que de cette vivacité du premier coup-d'œil que je n'eus jamais sur rien, et qui ne s'acquiert en musique que par une pratique consommée. Quoiqu'il en soit je fus sensible à l'honneur même qu'il prit d'effacer dans l'esprit des autres, et dans le mien la petite honte que j'avais eue ; et douze ou quinze

Après, me rencontrant avec lui dans diverses maisons de Paris, je fus tenté plusieurs fois de lui rappeler cette anecdote, et de lui montrer que j'en gardais le souvenir ; mais il avait perdu les yeux depuis ce temps-là. Je craignis de renouveler ses regrets en rappelant l'usage qu'il en avait su faire, et je me tus.

Je touche au moment qui commence à briser mon existence passée avec la présente. Quelques amitiés de ce temps-là, prolongées jusqu'à celui-ci, me sont devenues bien précieuses ; elles m'ont souvent fait regretter cette heureuse obscurité où ceux qui se liaient mes amis l'étaient et m'aimaient pour moi, par pure bienveillance, non par la vanité d'avoir des liaisons avec un homme connu, ou par le desir secret de pouvoir ainsi plus d'occasions de lui nuire. C'est d'ici que je date ma première connaissance avec mon vieux ami Gauffecourt, qui m'est toujours resté, malgré les efforts qu'on a faits pour me l'ôter. Toujours ! non. Hélas ! je viens de le perdre. Mais il n'a cessé de m'aimer qu'en cessant de vivre, et notre amitié n'a fini qu'avec

lui. M. de Gauffecourt était un des hommes les plus aimables qui aient existé. était impossible de le voir sans l'aimer, de vivre avec lui sans s'y attacher tout-fait. Je n'ai vu de ma vie une physionomie plus ouverte, plus caressante, qui eût plus de sérénité, qui marquât plus de sentiment et d'esprit, qui inspirât plus de confiance. Quelque réservé qu'on pût être, on ne pouvait dès la première vue se défendre d'être aussi familier avec lui que si on l'eût connu depuis vingt ans, et moi qui avais tant de peine d'être à mon aise avec les nouveaux visages, j'y fus avec lui du premier moment. Son ton, son accent, son propos accompagnaient parfaitement sa physionomie. Le son de sa voix était net, plein, bien timbré; une belle voix de basse étoffe et mordante, qui remplissait l'oreille et sonnait au cœur. Il est impossible d'avoir une gaieté plus égale et plus douce, de grâces plus vraies et plus simples, de talents plus naturels et cultivés avec plus de goût. Joignez à cela un cœur aimant, mais aimant un peu trop tout le monde, un caractère officieux avec peu de choix, se



ent ses amis avec zèle , ou plutôt se faisant  
ami des gens qu'il pouvait servir , et sa-  
vant faire très-adroitement ses propres  
affaires , en faisant très-chaudement celles  
d'autrui. Gauffecourt était fils d'un simple  
horloger , et avait été horloger lui-même.  
Mais sa figure et son mérite l'appelaient  
dans une autre sphère , où il ne tarda pas  
à entrer. Il fit connaissance de M. de la  
Suzanne , résident de France à Genève , qui  
prit en amitié. Il lui procura d'autres  
connaissances , qui lui furent utiles , et par  
lesquelles il parvint à avoir la fourniture  
des sels du Valais , qui lui valait vingt mille  
francs de rente. Sa fortune , assez belle , se  
répandit à la fois du côté des hommes ; mais du côté  
des femmes la presse y était ; il eut à choi-  
sir et fit ce qu'il voulut. Ce qu'il y eut de  
plus rare et de plus honorable pour lui , fut  
d'avoir des liaisons dans tous les états , il  
fut par-tout chéri , recherché de tout le  
monde , sans jamais être envié ni haï de  
personne ; et je crois qu'il est mort sans  
avoir eu de sa vie un seul ennemi. Heu-  
reux homme ! Il venait tous les ans aux  
bains d'Aix , où se rassemble la bonne com-

pagnie des pays voisins. Lié avec toute noblesse de Savoie , il venait d'Aix à Chambéry voir le comte de Bellegarde , et se fit le père le marquis d'Antremont , chez lequel mon père fit et me fit faire connaissance avec lui. Cette connaissance, qui semblait devoir n'aboutir à rien , et fut nombre d'années interrompue , se renouvela dans l'occasion que je dirai , et devint un véritable attachement. C'est assez pour m'autoriser à parler d'un ami avec qui j'ai été si étroitement lié , mais quand je ne prendrais aucun intérêt personnel à sa mémoire , c'était un homme si aimable et si heureusement né , que pour l'honneur de l'espèce humaine je la croirais toujours bonne à conserver. Cet homme si charmant avait pourtant ses défauts , ainsi que les autres , comme on pourra voir ci-après ; mais s'il ne les eût pas eus , peut-être eût-il été moins aimable. Pour le rendre intéressant autant qu'il pouvait l'être , il fallait qu'on eût quelque chose à lui pardonner.

Une autre liaison du même temps n'était pas éteinte , et me leurre encore de l'espoir du bonheur temporel qui meurt

difficilement dans le cœur de l'homme. M. de Conzié , gentilhomme Savoyard , lors jeune et aimable eut la fantaisie d'apprendre la musique , ou plutôt de faire connaissance avec celui qui l'enseignait. Avec de l'esprit , et du goût pour les belles connaissances , M. de Conzié avait une douceur de caractère qui le rendait très-aimant , et je l'étais beaucoup moi-même pour les gens en qui je la trouvais. La liaison fut bientôt faite. Le germe de littérature et de philosophie qui commençait à fermenter dans ma tête , et qui n'attendait qu'un peu de culture et d'émulation pour se développer tout-à-fait , les trouvait en moi. M. de Conzié avait peu de dispositions pour la musique ; ce fut un bien pour moi : les heures des leçons se passaient à toute autre chose qu'à solfier. Nous déjeûnions , nous causions , nous lisions quelques nouvelles , et pas un mot de musique. La correspondance de Voltaire avec le prince royal de Prusse faisait du bruit alors ; nous nous entretenions souvent de ces deux hommes célèbres , dont l'un , depuis peu sur le trône , s'annonçait déjà tel qu'il

devait dans peu se montrer; et dont l'autre aussi décrié qu'il est admiré maintenant nous faisait plaindre sincèrement le malheur qui semblait le poursuivre, et qu'on voit si souvent être l'apanage des grands talens. Le prince de Prusse avait été peu heureux dans sa jeunesse, et Voltaire semblait fait pour ne l'être jamais. L'intérêt que nous prenions à l'un et à l'autre s'étendait à tout ce qui s'y rapportait. Rien de tout ce qu'écrivait Voltaire ne nous échappait. Le goût que je pris à ces lectures m'inspira le desir d'apprendre à écrire avec élégance; et de tâcher d'imiter le beau coloris de cet auteur, dont j'étais enchanté. Quelque temps après parurent ses lettres philosophiques; quoiqu'elles ne soient assurément pas son meilleur ouvrage, ce fut celui qui m'attira le plus vers l'étude, et ce goût naissant ne s'éteignit plus depuis ce temps-là.

Mais le moment n'était pas venu de me livrer tout de bon. Il me restait encore une humeur un peu volage, un desir d'aller venir qui s'était plutôt borné qu'éteint, que nourrissait le train de la maison de m

dame de Warens , trop bruyant pour mon  
humeur solitaire. Ce tas d'inconnus qui lui  
affluaient journellement de toutes parts , et  
sa persuasion où j'étais que ces gens-là ne  
cherchaient qu'à la duper chacun à sa ma-  
nière , me faisaient un vrai tourment de  
mon habitation. Depuis qu'ayant succédé à  
Claude Anet dans la confiance de sa mai-  
resse , je suivais de plus près l'état de ses  
affaires , j'y voyais un progrès en mal dont  
j'étais effrayé. J'avais cent fois remontré ,  
prié , pressé , conjuré , et toujours inutile-  
ment. Je m'étais jeté à ses pieds , je lui  
avais fortement représenté la catastrophe  
qui la menaçait , je l'avais vivement exhorté  
à réformer sa dépense , à commencer par  
moi , à souffrir plutôt un peu tandis qu'elle  
était encore jeune , que , multipliant tou-  
jours ses dettes et ses créanciers , de s'ex-  
poser sur ses vieux jours à leurs vexations  
à la misère. Sensible à la sincérité de  
mon zèle , elle s'attendrissait avec moi , et  
me promettait les plus belles choses du  
monde. Un croquant arrivait-il ? A l'instant  
tout était oublié. Après mille épreuves de  
l'utilité de mes remontrances , que me

restait-il à faire que de détourner les yeux du mal que je ne pouvais prévenir ? Je m'éloignais de la maison dont je ne pouvais garder la porte ; je faisais de petits voyages à Nion , à Genève , à Lyon , qui m'étouffant sur ma peine secrète , en augmentaient en même temps le sujet par ma dépense. Je puis jurer que j'en aurais souffert tous les retranchemens avec joie , si mon père eût vraiment profité de cette épargne ; mais certain que ce que je me refusais passait à des fripons , j'abusais de sa facilité pour partager avec eux ; et comme le chien qui revient de la boucherie , j'emportais mon lopin du morceau que je n'avais pu sauver.

Les prétextes ne me manquaient pas pour tous ces voyages , et maman seule m'en fournissait de reste , tant elle avait par-tout des liaisons , de négociations , d'affaires , de commissions à donner à quelqu'un de ses amis. Elle ne demandait qu'à m'envoyer , je ne demandais qu'à aller ; cela ne pouvait manquer de faire une vie assez ambulante. Ces voyages me mirent à portée de faire quelques bonnes connaissances , qui m'ont servi ,

dans la suite agréables ou utiles : entr'autres  
à Lyon celle de M. Perrichon , que je me  
reproche de n'avoir pas assez cultivée, vu les  
bontés qu'il a eues pour moi ; celle du bon  
Parisot, dont je parlerai dans son temps : à  
Grenoble celles de madame Deybens, et de  
madame la présidente de Bardouanche ,  
femme de beaucoup d'esprit , et qui m'eût  
pris en amitié si j'avais été à portée de la  
voir plus souvent : à Genève celle de M. de  
la Closure, résident de France, qui me parlait  
souvent de ma mère, dont malgré la mort  
et le temps, son cœur n'avait pu se dépen-  
dre ; celle des deux Barillot, dont le père ,  
qui m'appelait son petit-fils , était d'une  
société très-aimable , et l'un des plus dignes  
hommes que j'aie jamais connus. Durant  
les troubles de la république, ces deux  
citoyens se jetèrent dans les deux partis  
contraires ; le fils dans celui de la bourgeoi-  
sie, le père dans celui des magistrats , et  
lorsqu'on prit les armes en 1737, je vis,  
étant à Genève, le père et le fils sortir de la  
même maison , l'un pour monter à l'hôtel-  
de-ville, l'autre pour se rendre à son quar-  
tier, sûrs de se trouver deux heures après

l'un vis-à-vis de l'autre , exposés à s'entr'égorger. Ce spectacle affreux me fit une impression si vive, que je jurai de ne tremper jamais dans aucune guerre civile , et de ne soutenir jamais au-dedans la liberté par les armes , ni de ma personne ni de mon avenu , si jamais je rentrais dans mes droits de citoyen. Je me rends le témoignage d'avoir tenu ce serment dans une occasion délicate , et l'on trouvera , du moins je le pense , que cette modération fut de quelque prix.

Mais je n'en étais pas encore à cette première fermentation de patriotisme que Genève en armes excita dans mon cœur. On jugera combien j'en étais loin par un fait très-grave à ma charge , que j'ai oublié de mettre à sa place , et qui ne doit pas être omis.

Mon oncle Bernard était depuis quelques années passé dans la Caroline pour y faire bâtir la ville de Charlestown , dont il avait donné le plan. Il y mourut peu après ; mon pauvre cousin était aussi mort au service du roi de Prusse , et ma tante perdit ainsi son fils et son mari presque en même temps. Ces



seines réchauffèrent un peu son amitié pour le plus proche parent qui lui restât, et qui m'aimait moi. Quand j'allais à Genève, je logeais chez elle, et je m'amusaïs à fureter et à piller les livres et papiers que mon oncle m'avait laissés. J'y trouvai beaucoup de pièces curieuses, et des lettres dont assurément on ne se douterait pas. Ma tante, qui faisait peu de cas de ces paperasses, m'eût laissé tout emporter si j'avais voulu. Je me contentai de deux ou trois livres commentés de la main de mon grand-père Bernard le ministe, et entre autres les œuvres posthumes de Jean Bodin, in-quarto, dont les marges étaient remplies d'excellentes scholies, qui me firent aimer les mathématiques. Ce livre est resté parmi ceux de madame de Warens; j'ai toujours été fâché de ne l'avoir pas gardé. Parmi ces livres, je joignis cinq ou six mémoires manuscrits, et un seul imprimé, qui était de Jean-François Micheli Ducret, homme d'un grand talent, savant éclairé, mais trop renommé, traité bien cruellement par les magistrats de Genève, et mort dernièrement dans la forteresse d'Arberg, où il était en prison. Ces livres, je joignis depuis longues années, pour avoir,

disait-on, trempé dans la conspiration de Berne.

Ce mémoire était une critique assez judicieuse de ce grand et ridicule plan de fortification qu'on a exécuté en partie à Genève à la grande risée des gens du métier, qui ne savent pas le but secret qu'avait le conseil dans l'exécution de cette magnifique entreprise. M. Micheli ayant été exclu de la chambre des fortifications pour avoir blâmé ce plan, avait cru, comme membre du conseil, avoir en dire son avis plus au long, et c'était ce qu'il avait fait par ce mémoire, qu'il eût l'imprudence de faire imprimer, mais ne pas publier; car il n'en fit tirer que le nombre d'exemplaires qu'il en envoyait au conseil, deux-cents, et qui furent tous interceptés à la poste, par ordre du petit-conseil. J'en trouvai ce mémoire parmi les papiers de mon oncle, avec la réponse qu'il avait été chargé d'y faire, et j'emportai l'un et l'autre. J'avais fait ce voyage peu après ma sortie du cadastre, et j'étais demeuré en quelque liaison avec l'avocat Coccelli, qui en était le chef. Quelque temps après, le

ion d  
directeur de la douane s'avisa de me prier  
de lui tenir un enfant, et me donna ma-  
me Coccelli pour commère. Les hon-  
neurs me tournaient la tête, et fier de tenir  
de si près à M. l'avocat, je tâchais de faire  
qui n  
l'important pour me montrer digne de cette  
conse  
gloire.

Dans cette idée, je crus ne pouvoir rien  
de l  
faire de mieux que de lui faire voir mon mé-  
moire imprimé de M. Micheli, qui réelle-  
ment était une pièce rare, pour lui prouver  
que j'appartenais à des notables de Genève,  
qui savaient les secrets de l'état. Cependant,  
qu'il e  
par une demi-réserve dont j'aurais peine à  
ais ne  
rendre raison, je ne lui montrai point la ré-  
ponse de mon oncle à ce mémoire, peut-  
être parce qu'elle était manuscrite, et qu'il  
ne fallait à M. l'avocat que du moulé. Il  
sentit pourtant si bien le prix de l'écrit que  
sens la bêtise de lui confier, que je ne pus  
jamais le ravoir ni le revoir, et que bien  
t l'au  
convaincu de l'inutilité de mes efforts, je  
me fis un mérite de la chose, et transformai  
ce vol en présent. Je ne doute pas un mo-  
ment qu'il n'ait bien fait valoir à la cour de  
Turin cette pièce, plus curieuse cependant

qu'utile, et qu'il n'ait eu grand soin de se faire rembourser de manière ou d'autre de l'argent qu'il lui en avait dû coûter pour l'acquérir. Heureusement, de tous les futurs contingens, un des moins probables est qu'un jour le roi de Sardaigne assiégera Genève. Mais comme il n'y a pas d'impossibilité à la chose, j'aurai toujours à reprocher à ma sottise vanité d'avoir montré les plus grands défauts de cette place à son plus ancien ennemi.

Je passai deux ou trois ans de cette façon, entre la musique, les magistères, les projets, les voyages, flottant incessamment d'une chose à l'autre, cherchant à me fixer sans savoir à quoi, mais entraîné pourtant par degrés vers l'étude, voyant des gens de lettres, entendant parler de littérature, me mêlant quelquefois d'en parler moi-même, et prenant plutôt le jargon des livres que la connaissance de leur contenu. Dans mes voyages de Genève, j'allais de temps en temps voir en passant mon ancien bon ami M. Simon, qui fomentait beaucoup mon émulation naissante, par des nouvelles toutes fraîches de la république des lettres, tirées de

Baillet ou de Colomiés. Je voyais aussi beaucoup à Chambéri un jacobin professeur de physique, bon homme de moine dont j'ai oublié le nom, et qui faisait souvent de petites expériences qui m'amusaient extrêmement. Je voulus, à son exemple, faire de l'œuvre de sympathie. Pour cet effet, après avoir rempli une bouteille plus qu'à demi de chaux vive, d'orpiment et d'eau, je la bouchai bien. L'effervescence commença presque à l'instant très-violemment. Je courus à la bouteille pour la déboucher, mais je n'y fus pas à temps; elle me sauta au visage comme une bombe. J'avalai de l'orpiment, de la chaux; j'en faillis mourir. Je restai aveugle plus de six semaines, et j'appris ainsi à ne pas me mêler de la physique expérimentale sans en savoir les élémens.

Cette aventure m'arriva mal - à - propos pour ma santé, qui depuis quelque temps altérait sensiblement. Je ne sais d'où venait qu'étant bien conformé par le coffre, et ne faisant d'excès d'aucune espèce, je déclinais à vue d'œil. J'ai une assez bonne carrure, la poitrine large, mes poumons doivent y jouer à l'aise; cependant j'avais

la courte haleine ; je me sentais oppressé ; j'inspirais involontairement , j'avais des palpitations, je crachais du sang ; la fièvre lente survint , et je n'en ai jamais été bien quitte. Comment peut-on tomber dans cet état, la fleur de l'âge , sans avoir aucun viscère vicié , sans avoir rien fait pour détruire sa santé ?

L'épée use le fourreau , dit-on quelquefois. Voilà mon histoire. Mes passions m'ont fait vivre, et mes passions m'ont tué. Quelles passions ? dira-t-on. Des riens , les choses du monde les plus puériles , mais qui affectaient comme s'il se fût agi de la possession d'Helène ou du trône de l'univers. D'abord les femmes : quand j'en eus une , mes sens furent tranquilles , mais mon cœur ne le fut jamais. Les besoins de l'amour me développaient au sein de la jouissance. J'avais une tendre mère, une amie chérie, mais il me fallait une maîtresse. Je me la figurais à ma place ; je me la créais de mille façons pour me donner le change à moi-même. Si j'avais cru tenir maman dans mes bras quand l'y tenais , mes étreintes n'auraient pas été moins vives, mais tous mes desirs se seraient

éteints ; j'aurais sanglotté de tendresse, mais je n'aurais pas joui. Jouir ! ce sort est-il fait pour l'homme ? Ah ! si jamais une seule fois en ma vie j'avais goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour , je n'imagine pas que ma frêle existence y eût pu suffire , je serais mort sur le fait.

J'étais donc brûlant d'amour sans objet, et c'est peut-être ainsi qu'il épuise le plus. J'étais inquiet, tourmenté du mauvais état des affaires de ma pauvre maman et de son imprudente conduite, qui ne pouvait manquer d'opérer sa ruine totale en peu de temps. Ma cruelle imagination, qui va toujours au-devant des malheurs, me montrait celui-là sans cesse, dans tout son excès et dans toutes ses suites. Je me voyais d'avance forcément séparé, par la misère, de celle à qui j'avais consacré ma vie, et sans qui je n'en pouvais jouir. Voilà comment j'avais toujours l'ame agitée. Les desirs et les craintes me dévoraient alternativement.

La musique était pour moi une autre passion moins fougueuse, mais non moins consumante ; par l'ardeur avec laquelle je m'y livrais, par l'étude opiniâtre des obscurs

livres de Rameau, par mon invincible obstination à vouloir en charger ma mémoire qui s'y refusait toujours, par mes courses continuelles, par les compilations immenses que j'entassais, passant très-souvent à copier les nuits entières. Et pourquoi m'arrête aux choses permanentes, tandis que toutes les folies qui passaient dans mon inconstante tête, les goûts fugitifs d'un seul jour, un voyage, un concert, un souper, une promenade à faire, un roman à lire, une comédie à voir, tout ce qui était le moins du monde prémédité dans mes plaisirs ou dans mes affaires, devenait pour moi autant de passions violentes, qui dans leur impétuosité ridicule me donnaient le plus violent tourment. La lecture des malheurs imaginaires de *Cléveland*, faite avec fureur et souvent interrompue, m'a fait faire, j'en crois, plus de mauvais sang que les miens.

Il y avait un Genévois nommé M. Bagnoret, lequel avait été employé sous Pierre le Grand à la cour de Russie; un des plus vilains hommes et des plus grands fous que j'aie jamais vus, toujours plein de projets aussi fous que lui, qui faisait tomber le



millions comme la pluie , et à qui les zéros ne coûtaient rien. Cet homme étant venu à Chambéri pour quelque procès au sénat, s'empara de maman , comme de raison , et pour ses trésors de zéros qu'il lui prodiguait généreusement , lui tirait ses pauvres écus pièce à pièce. Je ne l'aimais point , il le croyait : avec moi cela n'est pas difficile ; il n'y avait sorte de bassesse qu'il n'employât pour me cajoler. Il s'avisa de me proposer d'apprendre les échecs, qu'il jouait un peu. J'essayai , presque malgré moi , et après avoir tant bien que mal appris la marche , mon progrès fut si rapide, qu'avant la fin de la première séance , je lui donnai la tour, qu'il m'avait donnée en commençant. Il ne m'en fallut pas davantage : me voilà forcé des échecs. J'achète un échiquier , j'achète un Calabrois, je m'enferme dans ma chambre , j'y passe les jours et les nuits à vouloir apprendre par cœur toutes les parties , à les fourrer dans ma tête bon gré mal gré , à jouer seul sans relâche et sans fin. Après deux ou trois mois de ce beau travail et d'efforts inimaginables , je vais au café , maigre , jaune , et presque hébété, Je m'es-

saie, je rejoue avec M. Bagueret : il me bat une fois, deux fois, vingt fois. Tant de combinaisons s'étaient brouillées dans ma tête, et mon imagination s'était si bien amortie, que je ne voyais plus qu'un nuage devant moi. Toutes les fois qu'avec le livre de Philidor ou celui de Stamma j'ai voulu m'exercer à étudier des parties, la même chose m'est arrivée, et après m'être épuisé de fatigue, je me suis trouvé plus faible qu'auparavant. Du reste, que j'aie abandonné les échecs, ou qu'en jouant je me sois remis en haleine, je n'ai jamais avancé d'un cran depuis cette première séance, et je me suis toujours retrouvé au même point où j'étais en la finissant. Je m'exercerais des milliers de siècles, que je finirais par pouvoir donner la tour à Bagueret, et rien de plus. Voilà du temps bien employé ! direz-vous, et je n'y en ai pas employé peu. Je ne finis ce premier essai que quand je n'eus plus la force de continuer. Quand j'allai me montrer sortant de ma chambre, j'avais l'air d'un déterré ; et suivant le même train je n'aurais pas resté déterré long-temps. On conviendra qu'il est difficile, et sur-tout dans

l'ardeur de la jeunesse, qu'une pareille tête laisse toujours le corps en santé.

L'altération de la mienne agit sur mon humeur, et tempéra l'ardeur de mes fantaisies. Me sentant affaiblir, je devins plus tranquille, et perdis un peu la fureur des voyages. Plus sédentaire, je fus pris, non de l'ennui, mais de la mélancolie ; les vapeurs succédèrent aux passions ; ma langue devint tristesse, je pleurais et soupirais à propos de rien ; je sentais la vie m'échapper sans l'avoir goûtée ; je gémissais sur l'état où je laissais ma pauvre maman, sur celui où je la voyais prête à tomber ; je puis dire que la quitter et la laisser plaindre était mon unique regret. Enfin je tombai tout-à-fait malade. Elle me soigna comme jamais mère n'a soigné son enfant, et cela lui fit du bien à elle-même, en faisant diversion aux projets, et tenant écartés les projeteurs. Quelle douce mort, si alors elle fût venue ! Si j'avais peu goûté les biens de la vie, j'en avais peu senti les malheurs. Mon ame paisible pouvait partir sans le sentiment cruel de l'injustice des hommes, qui empoisonne la vie et la mort.

J'avais la consolation de me survivre dans la meilleure moitié de moi-même : c'était à peine mourir. Sans les inquiétudes que j'avais sur son sort, je serais mort comme j'aurais pu m'endormir, et ces inquiétudes mêmes avaient un objet affectueux et tendre qui en tempérant l'amertume. Je lui disais : Vous voilà dépositaire de tout mon être ; faites en sorte qu'il soit heureux. Deux ou trois fois, quand j'étais le plus mal, il m'arriva de me lever dans la nuit, et de me traîner à sa chambre, pour lui donner sur sa conduite des conseils, j'ose dire pleins de justesse et de sens, mais où l'intérêt que je prenais à son sort se marquait mieux que toute autre chose. Comme si les pleurs étaient ma nourriture et mon remède, je me fortifiais de ceux que je versais auprès d'elle, avec elle, assis sur son lit, et tenant ses mains dans les miennes. Les heures coulaient dans ces entretiens nocturnes, et je m'en retournais en meilleur état que je n'étais venu ; content et calme dans les promesses qu'elle m'avait faites, dans les espérances qu'elle m'avait données, je m'endormais là-dessus, avec la paix du cœur et

résignation à la Providence. Plaise à  
eu qu'après tant de sujets de hair la vie ,  
ès tant d'orages qui ont agité la mienne,  
qui ne m'en font plus qu'un fardeau, la  
rt qui doit la terminer me soit aussi peu  
elle qu'elle me l'eût été dans ce moment-

A force de soins , de vigilance et d'in-  
yables peines, elle me sauva , et il est  
tain qu'elle seule pouvait me sauver. J'ai  
de foi à la médecine des médecins ,  
s j'en ai beaucoup à celle des vrais amis.  
choses dont notre bonheur dépend se  
t toujours beaucoup mieux que toutes  
autres. S'il y a dans la vie un sentiment  
cieux, c'est celui que nous éprouvâmes  
re rendus l'un à l'autre. Notre attache-  
nt mutuel n'en augmenta pas , cela n'é-  
pas possible ; mais il prit je ne sais quoi  
plus intime , de plus touchant dans sa  
nde simplicité. Je devenais tout-à-fait  
œuvre , tout-à-fait son enfant , et plus  
si elle eût été ma vraie mère. Nous  
mençâmes , sans y songer , à ne plus  
s séparer l'un de l'autre , à mettre en  
que sorte toute notre existence en

commun; et sentant que réciproquement nous nous étions non-seulement nécessaires, mais suffisans, nous nous accoutumâmes à ne plus penser à rien d'étranger à nous, à borner absolument notre bonheur et tous nos desirs à cette possession mutuelle, peut-être unique parmi les humains, ce n'était point, comme je l'ai dit, celle de l'amour, mais une possession plus essentielle, qui, sans tenir aux sens, au sexe, à l'âge, à la figure, tenait à tout ce par quoi l'homme est soi, et qu'on ne peut perdre qu'en cessant d'être.

A quoi tint-il que cette précieuse communication n'amenât le bonheur du reste de ses jours et des miens? Ce ne fut pas à moi, je me rends le consolant témoignage. Ce ne fut pas non plus à elle, du moins à sa volonté. Il était écrit que bientôt l'invincible nature reprendrait son empire. Mais ce fatal tour ne se fit pas tout d'un coup. Il y eut, par les grâces au ciel, un intervalle; court et précieux intervalle! qui n'a pas fini par une faute, et dont je ne me reprocherai point d'avoir mal profité.

Quoique guéri de ma grande maladie,

Je n'avais pas repris ma vigueur. Ma poitrine n'était pas rétablie ; un reste de fièvre me traînait toujours, et me tenait en langueur. Je n'avais plus de goût à rien qu'à finir mes jours près de celle qui m'était chère , à la maintenir dans ses bonnes résolutions, à lui faire sentir en quoi consistait le vrai bonheur d'une vie heureuse , à rendre la vieillesse telle autant qu'il dépendait de moi. Mais je voyais, je sentais même, que dans cette maison sombre et triste, la continuelle solitude du tête-à-tête deviendrait à la fin insupportable aussi. Le remède à cela se présenta tout d'un coup comme de lui-même. Maman m'avait ordonné de lui donner le lait, et voulait que j'allasse le prendre à la campagne. J'y consentis, pourvu qu'elle y vint avec moi. Il n'en fallut pas davantage pour la déterminer ; il ne s'agit pas de la persuasion que du choix du lieu. Le jardin du château n'était pas proprement à la campagne ; entouré de maisons et d'autres jardins, il n'avait point les attraits d'une retraite champêtre. D'ailleurs , après la mort d'Anet nous avons quitté ce jardin pour raison d'économie , n'ayant plus à nous occuper d'y tenir des plantes , et d'autres

vues nous faisant peu regretter ce réduc-

Profitant néanmoins du dégoût que  
lui trouvai pour la ville, je lui proposai  
l'abandonner tout-à-fait, et de nous établir  
dans une solitude agréable, dans quelque  
petite maison assez éloignée pour dérouter  
les importuns. Elle l'eût fait, et ce parti  
que son bon ange et le mien me suggé-  
raient, nous eût vraisemblablement assuré  
des jours heureux et tranquilles, jusqu'au  
moment où la mort devait nous séparer.  
Mais cet état n'était pas celui où nous  
étions appelés. Maman devait éprouver  
toutes les peines de l'indigence et du mal-  
être, après avoir passé sa vie dans l'abon-  
dance, pour la lui faire quitter avec moins  
de regret; et moi, par un assemblage de  
maux de toute espèce, je devais être un  
jour en exemple à quiconque, inspiré du  
seul amour du bien public et de la justice  
pure, fort de sa seule innocence, dire ouver-  
tement la vérité aux hommes, sans s'étayer  
par des cabales, sans s'être fait des partisans  
pour le protéger.

Une malheureuse crainte la retint. Elle  
n'osa quitter sa vilaine maison, de peur d'



cher le propriétaire. Ton projet de retraite est charmant, me dit-elle, et fort de son goût; mais dans cette retraite, il faut en. En quittant ma prison je risque de perdre mon pain, et quand nous n'en aurons plus dans les bois, il en faudra bien retourner chercher à la ville. Pour avoir moins besoin d'y venir ne la quittons pas tout-à-fait. Payons cette petite pension au comte de \* \* \*, pour qu'il me laisse la vieienne. Cherchons quelque réduit assez loin de la ville, pour vivre en paix, et assez près pour y revenir toutes les fois qu'il sera nécessaire. Ainsi fut fait. Après avoir un peu cherché, nous nous fixâmes aux Charmettes, une terre de M. de Conzié à la porte de Chambéri, mais retirée et solitaire comme l'on était à cent lieues. Entre deux collines assez élevés est un petit vallon nord-sud, au fond duquel coule une rigolle entre des cailloux et des arbres. Le long de ce vallon, à mi-côte, sont quelques maisons basses, fort agréables pour quiconque veut un asyle un peu sauvage et retiré. Après avoir essayé deux ou trois de ces maisons, nous choisîmes enfin la plus jolie,

appartenant à un gentilhomme qui était  
 service , appelé M. Noiret. La maison était  
 très-logeable. Au-devant un jardin en ter-  
 rasse, une vigne au-dessus, un verger au-  
 dessous, vis-à vis un petit bois de châtaignes,  
 une fontaine à portée ; plus haut dans la  
 montagne, des prés pour l'entretien du bétail ;  
 enfin tout ce qu'il fallait pour le ménage  
 champêtre que nous y voulions établir. Au-  
 tant que je puis me rappeler le temps et les  
 dates, nous en prîmes possession vers la fin  
 de l'été de 1736. J'étais transporté, le pre-  
 mier jour que nous couchâmes. O maman !  
 dis-je à cette chère amie en l'embrassant et  
 l'inondant de larmes d'attendrissement et de  
 joie, ce séjour est celui du bonheur et de l'in-  
 nocence. Si nous ne les trouvons pas ici l'un  
 avec l'autre, ne les faut chercher nulle part.

## LIVRE VI.

Hoc erat in votis : modus agri non ita magnus ,  
Hortus ubi , et tecto vicinus aquæ fons ;  
Et paululùm sylvæ super his foret.

Je ne puis pas ajouter : *auctiùs atque Dî  
melius fecere* , mais n'importe , il ne m'en  
fallait pas davantage ; il ne m'en fallait pas  
même la propriété : c'était assez pour moi  
de la jouissance , et il y a long-temps que  
j'ai dit et senti que le propriétaire et le pos-  
sesseur sont souvent deux personnes très-  
différentes ; même en laissant à part les  
maris et les amans.

Ici commence le court bonheur de ma  
vie ; ici viennent les paisibles , mais rapides  
momens qui m'ont donné le droit de dire  
que j'ai vécu. Momens précieux et si re-  
grettés , ah ! recommencez pour moi votre  
aimable cours ; coulez plus lentement dans  
mon souvenir , s'il est possible , que vous ne  
l'avez réellement dans votre fugitive succes-

sion. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant et si simple ; pour redire toujours les mêmes choses , et n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant, que je ne m'ennuyais moi-même en les recommençant sans cesse ? Encore si tout cela consistait en faits , en actions , en paroles , je pourrais le décrire et le rendre , en quelque façon : mais comment dire ce qui n'était ni dit , ni fait , ni pensé même , mais goûté , mais senti , sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même. Je me levais avec le soleil et j'étais heureux ; je me promenais , et j'étais heureux ; je voyais maman , et j'étais heureux ; je la quittais , et j'étais heureux ; je parcourais les bois , les coteaux , j'errais dans les vallons , je lisais ; j'étais oisif , je travaillais au jardin , je cueillais les fruits ; j'aidais au ménage , et le bonheur me suivait par-tout ; il n'était dans aucune chose assignable , il était tout en moi-même , il ne pouvait me quitter un seul instant.

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie , rien de ce que j'ai fait , dit et pensé tout le temps qu'elle a duré

n'est échappé de ma mémoire. Les temps qui précèdent et qui suivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement et confusément ; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il durerait encore. Mon imagination , qui dans ma jeunesse allait toujours en avant , et maintenant rétrograde , compense par ces doux souvenirs l'espoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente ; les seuls retours du passé peuvent me flatter , et ces retours , si vifs et si vrais dans l'époque dont je parle , me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces souvenirs un seul exemple qui pourra faire juger de leur force et de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, maman était en chaise à porteurs, et je la suivais à pied. Le chemin monte , elle était assez pesante , et craignant de trop fatiguer ses porteurs , elle voulut descendre à peu-près à moitié chemin , pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie , et me dit :

Voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avais jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup-d'œil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche, ou que j'y aie fait attention. En 1764, étant à Cressier avec mon ami M. Du Peyrou, nous montâmes une petite montagne, au sommet de laquelle il a un joli salon, qu'il appelle avec raison *Bellevue*. Je commençais alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : *Ah ! voilà de la pervenche !* et c'en était en effet. Du Peyrou s'aperçut de mon transport, mais il en ignorait la cause ; l'apprendra je l'espère, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet de celle que m'ont fait tous ceux qui se rapportent à la même époque.

Cependant l'air de la campagne ne me rendit point ma première santé. J'étais languissant, je le devins davantage. Je n

pus supporter le lait, il fallut le quitter. C'était alors la mode de l'eau pour tout remède; je me mis à l'eau, et si peu discrètement qu'elle faillit me guérir, non de mes maux, mais de la vie. Tous les matins en me levant j'allais à la fontaine avec un grand gobelet, et j'en buvais successive-ment, en me promenant, la valeur de deux bouteilles. Je quittai tout-à-fait le vin à mes repas. L'eau que je buvais était un peu crue, et difficile à passer, comme sont la plupart des eaux des montagnes. Bref, je fis si bien, qu'en moins de deux mois je me détruisis totalement l'estomac, que j'avais eu très-bon jusqu'alors. Ne digérant plus, je compris qu'il ne fallait plus espérer de guérir. Dans ce même temps il m'arriva un accident aussi singulier par lui-même que par ses suites, qui ne finiront qu'avec moi.

Un matin, que je n'étais pas plus mal qu'à l'ordinaire, en dressant une petite table sur son pied, je sentis dans tout mon corps une révolution subite et presque inconcevable. Je ne saurais mieux la comparer qu'à une espèce de tempête qui s'é-

leva dans mon sang , et gagna dans l'instant tous mes membres. Mes artères se mirent à battre d'une si grande force , que non-seulement je sentais leur battement mais que je l'entendais même et sur-tout celui des carotides. Un grand bruit d'oreilles se joignit à cela , et ce bruit était triple , ou plutôt quadruple , savoir : un bourdonnement grave et sourd , un murmure plus clair comme d'une eau courante , un sifflement très-aigu , et le battement que je viens de dire , et dont je pouvais aisément compter les coups sans me tâter le pouls ni toucher mon corps de mes mains. Ce bruit interne était si grand qu'il m'ôta la finesse d'ouïe que j'avais auparavant , et me rendit , non tout-à-fait sourd , mais dur d'oreille , comme je le suis depuis ce temps-là.

On peut juger de ma surprise et de mon effroi. Je me crus mort ; je me mis au lit ; le médecin fut appelé ; je lui contai mon cas en frémissant et le jugeant sans remède. Je crois qu'il en pensa de même , mais il fit son métier. Il m'enfila de longs raisonnemens où je ne compris rien du tout ; puis



l'ins- en conséquence de sa sublime théorie il  
res se commença *in animâ vili* la cure expéri-  
, que mentale qu'il lui plut de tenter. Elle était  
ment pénible, si dégoûtante, et opérait si peu,  
r-tout que je m'en lassai bientôt; et au bout de  
t d'o- quelques semaines, voyant que je n'étais  
était ni mieux ni pis, je quittai le lit, et repris  
r: un ma vie ordinaire, avec mon battement  
mur- d'artères et mes bourdonnemens, qui de-  
con- puis ce temps-là, c'est-à-dire depuis trente  
e bat- ans, ne m'ont pas quitté une minute.  
ont je J'avais été jusqu'alors grand dormeur.  
s san- la totale privation du sommeil, qui se joî-  
ps de nit à tous ces symptômes, et qui les a  
grand constamment accompagnés jusqu'ici, ache-  
is au- de me persuader qu'il me restait peu de  
à-fait emps à vivre. Cette persuasion me tran-  
je le millisa pour un temps sur le soin de gué-  
r. Ne pouvant prolonger ma vie, je ré-  
e mon lus de tirer du peu qu'il m'en restait tout  
u lit parti qu'il était possible, et cela se pou-  
mon nit par une singulière faveur de la na-  
nède- re, qui dans un état si funeste m'exemp-  
s il fit tit des douleurs qu'il semblait devoir  
nne- attirer. J'étais importuné de ce bruit,  
puis ais je n'en souffrais pas: il n'était accom-

pagné d'aucune autre incommodité habituelle que de l'insomnie durant les nuits et en tout temps d'une courte haleine qui n'allait pas jusqu'à l'asthme, et ne se faisait sentir que quand je voulais courir ou agir un peu fortement.

Cet accident, qui devait tuer mon corps, ne tua que mes passions, et j'en bénis le ciel chaque jour, par l'heureux effet qu'il produisit sur mon âme. Je puis bien dire que je ne commençai de vivre que quand je me regardai comme un homme mort. En donnant leur véritable prix aux choses que j'allais quitter, je commençai de mépriser de soins plus nobles, comme l'anticipation sur ceux que j'aurais bien à remplir, et que j'avais fort négligés jusqu'alors. J'avais souvent travesti la religion à ma mode, mais je n'avais jamais été tout-à-fait sans religion. Il m'en coûta moins de revenir à ce sujet si triste pour tant de gens, mais si doux pour qui elle avait fait un objet de consolation et d'espérance. Maman me fut en cette occasion beaucoup plus utile que tous les théologiens qui me l'auraient été.

Elle qui mettait toute chose en système ,  
avait pas manqué d'y mettre aussi la reli-  
gion, et ce système était composé d'idées  
contradictoires, les unes très-saines, les  
autres très-folles , de sentimens relatifs à  
son caractère , et de préjugés venus de son  
éducation. En général les croyans font  
tout bien comme ils sont eux-mêmes, les bons  
font bon , les méchans le font méchant ;  
les dévots haineux et bilieux ne voient que  
le mal parce qu'ils voudraient damner tout  
le monde ; les ames aimantes et douces n'y  
voient guère , et l'un des étonnemens  
de mon siècle est de voir le bon  
homme en parler dans son *Télémaque*  
comme s'il y croyait tout de bon : mais  
l'expérience qu'il mentait alors ; car enfin quel-  
que véridique qu'on soit , il faut bien  
sentir quelquefois quand on est évêque.  
L'homme ne mentait pas avec moi , et cette  
âme sans fiel , qui ne pouvait imaginer un  
mal vindicatif et toujours courroucé , ne  
voyait que clémence et miséricorde , où  
les dévots ne voient que justice et punition.  
Il disait souvent qu'il n'y aurait point  
de justice en Dieu d'être juste envers nous

parce que ne nous ayant pas donné qu'il faut pour l'être , ce serait redemander plus qu'il n'a donné. Ce qu'il y avait de bizarre était que sans croire à l'enfer elle ne laissait pas de croire au purgatoire. Cela venait de ce qu'elle ne savait comment faire des âmes des méchants , ne pouvait ni les damner , ni les mettre avec les bons jusqu'à ce qu'ils le fussent devenus ; et faut avouer qu'en effet , et dans ce monde et dans l'autre , les méchants sont toujours bien embarrassans.

Autre bizarrerie. On voit que toute la doctrine du péché originel et de la rédemption est détruite par ce système , et que la base du christianisme vulgaire en est ébranlée , et que le catholicisme au moins ne peut subsister. Maman cependant était une bonne catholique , ou prétendait l'être , il est sûr qu'elle le prétendait de très-bonne foi. Il lui semblait qu'on expliquait tout littéralement et trop durement l'écriture. Tout ce qu'on y lit des tourmens éternels lui paraissait comminatoire au figuré. La mort de Jésus-Christ lui paraissait un exemple de charité vraiment divine , po

prendre aux hommes à aimer Dieu , et  
l'aimer entre eux de même. En un mot ,  
elle à la religion qu'elle avait embrassée ,  
et en admettait sincèrement toute la pro-  
position de foi ; mais quand on venait à la  
discussion de chaque article , il se trouvait  
qu'elle croyait tout autrement que l'église ,  
et toujours en s'y soumettant. Elle avait là-  
dessus une simplicité de cœur , une fran-  
chise plus éloquente que des ergoteries ,  
qui souvent embarrassait jusqu'à son  
confesseur ; car elle ne lui déguisait rien.  
Je suis bonne catholique , lui disait-elle ,  
et je veux toujours l'être ; j'adopte de toutes  
les puissances de mon ame les décisions de  
la sainte mère église. Je ne suis pas maîtresse  
de ma foi , mais je le suis de ma volonté.  
Je me sou mets sans réserve , et je veux tout  
dire. Que me demandez vous de plus ?  
Quand il n'y aurait point eu de morale  
chrétienne , je crois qu'elle l'aurait suivie ,  
et qu'elle s'adaptait bien à son caractère.  
Elle faisait tout ce qui était ordonné , mais  
elle l'eût fait de même quand il n'aurait  
pas été ordonné. Dans les choses indiffé-  
rentes elle aimait à obéir , et s'il ne lu

eût pas été permis , prescrit même de faire gras , elle aurait fait maigre entre Dieu et elle , sans que la prudence eût eu besoin d'y entrer pour rien. Mais toute cette morale était subordonnée aux principes de M. de Tavel , ou plutôt elle prétendait n'y rien voir de contraire. Elle eût couché tous les jours avec vingt hommes sans repos de conscience , et sans même en avoir plus de scrupule que de désir. Je sais que les force dévotes ne sont pas sur ce point plus scrupuleuses , mais la différence est qu'elles sont séduites par leurs passions et qu'elle ne l'était que par ses sophismes. Dans les conversations les plus touchantes et j'ose dire les plus édifiantes , elle est tombée sur ce point sans changer ni de ton , ni de ton , sans se croire en contradiction avec elle-même. Elle l'eût même interrompue au besoin pour le fait , et puis l'eût reprise avec la même sérénité qu'auparavant , tant elle était intimement persuadée que tout cela n'était qu'une maxime de police sociale , dont toute personne sensée pouvait faire l'interprétation , l'application , l'exception selon l'esprit de la loi.

chose , sans le moindre risque d'offenser Dieu. Quoique sur ce point je ne fusse assurément pas de son avis , j'avoue que je n'osais le combattre , honteux du rôle peu galant qu'il m'eût fallu faire pour cela. J'aurais bien cherché d'établir la règle pour les autres , en tâchant de m'en excepter ; mais outre que son tempérament prévenait assez l'abus de ses principes , je sais qu'elle n'était pas femme à prendre le change , et que réclamer l'exception pour moi , c'était la lui laisser pour tous ceux qu'il lui plairait. Au reste , je compte ici par occasion cette inconséquence avec les autres , quoiqu'elle ait eu toujours peu d'effet dans sa conduite , et qu'alors elle n'en eût point du tout ; mais j'ai promis d'exposer fidèlement ses principes , et je veux tenir cet engagement : je reviens à moi.

Trouvant en elle toutes les maximes dont j'avais besoin pour garantir mon ame des terreurs de la mort et des suites , je m'adressais avec sécurité dans cette source de confiance. Je m'attachais à elle plus que je n'avais jamais fait ; j'aurais voulu trans-

porter en elle toute ma vie , que je sentais prête à m'abandonner. De ce redoublement d'attachement pour elle , de la persuasion qu'il me restait peu de temps à vivre , de ma profonde sécurité sur mon sort à venir , résultait un état habituel très-calme , et sensuel même , en ce qu'il amortissait toutes les passions qui portent au loin nos craintes et nos espérances , il me laissait jouir sans inquiétude et sans trouble du peu de jours qui m'étaient laissés. Une chose contribuait à les rendre plus agréables ; c'était le soin de nourrir son goût pour la campagne par tous les amusemens que j'y pouvais rassembler. En lui faisant aimer son jardin , sa basse-cour , ses pigeons , ses vaches , je m'affectionnai moi-même à tout cela ; et ces petites occupations , qui remplissaient ma journée sans troubler ma tranquillité , me valurent mieux que le lait et tous les remèdes pour conserver ma pauvre machine , et rétablir même autant que cela se pouvait.

Les vendanges , la récolte des fruits nous amusèrent le reste de cette année , nous attachèrent de plus en plus à la



rustique , au milieu des bonnes gens dont nous étions entourés. Nous vîmes arriver l'hiver avec grand regret , et nous retournâmes à la ville comme nous serions allés en exil. Moi sur-tout , qui doutant de revoir le printemps , croyais dire adieu pour toujours aux Charmettes. Je ne les quittai pas sans baiser la terre et les arbres , et sans me retourner plusieurs fois en m'en éloignant. Ayant quitté depuis long-temps mes écoliers , ayant perdu le goût des amusemens et des sociétés de la ville , je ne sortais plus , je ne voyais plus personne , excepté maman et M. Salomon , devenu depuis peu son médecin et le mien , honnête homme , homme d'esprit , grand cartésien , qui parlait assez bien du système du monde , et dont les entretiens agréables et instructifs me valurent mieux que toutes ses ordonnances. Je n'ai jamais pu supporter ce sot et niais remplissage des conversations ordinaires ; mais des conversations utiles et solides m'ont toujours fait grand plaisir , et je ne m'y suis jamais refusé. Je pris beaucoup de goût à celles de M. Salomon ; il me semblait que

j'anticipais avec lui sur ces hautes connaissances que mon ame allait acquérir quand elle aurait perdu ses entraves. Ce goût que j'avais pour lui s'étendit aux sujets qu'il traitait , et je commençai de rechercher les livres qui pouvaient m'aider à le mieux entendre. Ceux qui mêlaient la dévotion aux sciences m'étaient les plus convenables ; tels étaient particulièrement ceux de l'Oratoire et de Port-Royal. Je me mis à les lire , ou plutôt à les dévorer. Il m'en tomba dans les mains un du père Lami , intitulé *Entretiens sur les Sciences*. C'était une espèce d'introduction à la connaissance des livres qui en traitent. Je le lus et relus cent fois ; je résolus d'en faire mon guide. Enfin je me sentis entraîné peu-à-peu , malgré mon état , ou plutôt par mon état , vers l'étude , avec une force irrésistible ; et tout en regardant chaque jour comme le dernier de mes jours , j'étudiais avec autant d'ardeur que si j'avais dû toujours vivre. On disait que cela me faisait du mal ; je crois , moi , que cela me fit du bien , et non-seulement à mon ame , mais à mon corps ; car cette application ,

pour laquelle je me passionnais , me devint si délicieuse , que ne pensant plus à mes maux j'en étais beaucoup moins affecté. Il est pourtant vrai que rien ne me procurait un soulagement réel ; mais n'ayant pas de douleurs vives , je m'accoutumais à languir , à ne pas dormir , à penser au lieu d'agir , et enfin à regarder le dépérissement successif et lent de ma machine , comme un progrès inévitable que la mort seule pouvait arrêter.

Non-seulement cette opinion me détacha de tous les vains soins de la vie , mais elle me délivra de l'importunité des remèdes auxquels on m'avait jusqu'alors soumis malgré moi. Salomon , convaincu que ses drogues ne pouvaient me sauver , m'en épargna le déboire , et se contenta d'amuser la douleur de ma pauvre maman avec quelques-unes de ces ordonnances indifférentes qui leurrent l'espoir du malade et maintiennent le crédit du médecin. Je quittai l'étroit régime , et repris l'usage du vin , et tout le train de vie d'un homme en santé , selon la mesure de mes forces ; sobre sur toute chose , mais ne m'abstenant de rien.

Je sortis même , et commençai d'aller voir mes connaissances , sur-tout M. de Gonzié , dont le commerce me plaisait fort. Enfin , soit qu'il me parût beau d'apprendre jusqu'à ma dernière heure , soit qu'un reste d'espoir de vivre se cachât au fond de mon cœur , l'attente de la mort , loin de ralentir mon goût pour l'étude , semblait l'animer ; et je me pressais d'amasser un peu d'acquis pour l'autre monde , comme si j'avais cru n'y avoir que celui que j'aurais emporté. Je pris en affection la boutique d'un libraire appelé Bouchard , où se rendaient quelques gens de lettres ; et le printemps que j'avais cru ne pas revoir , étant proche , je m'assortis de quelques livres pour les Charmettes , en cas que j'eusse le bonheur d'y retourner,

J'eus ce bonheur , et j'en profitai de mon mieux. La joie avec laquelle je vis les premiers bourgeons est inexprimable. Revoir le printemps était pour moi ressusciter un paradis. A peine les neiges commençaient à fondre , que nous quittâmes notre cachot et nous fûmes assez tôt aux Charmettes pour y avoir les prémices du rossignol. Dès-lors

ne crus plus mourir; et réellement il est singulier que je n'ai jamais fait de grandes maladies à la campagne. J'y ai beaucoup souffert, mais je n'ai jamais été alité. Souvent j'ai dit, me sentant plus mal qu'à l'ordinaire : Quand vous me verrez prêt à mourir, portez-moi à l'ombre d'un chêne; je vous promets que j'en reviendrai.

Quoique faible, je repris mes fonctions champêtres, mais d'une manière proportionnée à mes forces. J'eus un vrai chagrin de ne pouvoir faire le jardin tout seul; mais quand j'avais donné six coups de bêche, j'étais hors d'haleine, la sueur me ruisselait, et j'en pouvais plus. Quand j'étais baissé, mes battemens redoublaient, et le sang me montait à la tête avec tant de force, qu'il allait bien vite me redresser. Contraint de ne borner à des soins moins fatigans, je pris entre autres celui du colombier, et j'y affectionnai si fort, que j'y passais souvent plusieurs heures de suite sans m'en lasser un moment. Le pigeon est fort timide, et difficile à apprivoiser. Cependant je réussis à bout d'inspirer aux miens tant de confiance, qu'ils me suivaient par-tout, et se

laissaient prendre quand je voulais. Je ne pouvais paraître au jardin ni dans la cour sans en avoir à l'instant deux ou trois sur les bras, sur la tête; et enfin, malgré le plaisir que j'y prenais, ce cortège me devint si incommode, que je fus obligé de leur ôter cette familiarité. J'ai toujours pris un singulier plaisir à apprivoiser les animaux sur-tout ceux qui sont craintifs et sauvages. Il me paraissait charmant de leur inspirer une confiance que je n'ai jamais trompée. Je voulais qu'ils m'aimassent en particulier.

J'ai dit que j'avais apporté des livres, j'en fis usage, mais d'une manière moins propre à m'instruire qu'à m'accabler. La fausse idée que j'avais des choses me persuadait que pour lire un livre avec fruit il fallait avoir toutes les connaissances qu'il supposait, bien éloigné de penser que souvent l'auteur ne les avait pas lui-même, et qu'il les puisait dans d'autres livres à mesure qu'il en avait besoin. Avec cette folle idée j'étais arrêté à chaque instant, forcé de courir incessamment d'un livre à l'autre, et quelquefois avant d'être à la dixième page de celui que je voulais étudier, il m'en

Je n'allai épuiser des bibliothèques. Cependant  
je m'obstinai si bien à cette extravagante  
méthode, que j'y perdis un temps infini, et  
je me brouillai à me brouiller la tête au point de ne  
pouvoir plus ni rien voir, ni rien savoir. Heu-  
reusement je m'aperçus que j'enfilais une  
mauvaise route qui m'égarait dans un laby-  
rinthe immense, et j'en sortis avant d'y être  
tout-à-fait perdu.

Pour peu qu'on ait un vrai goût pour les  
sciences, la première chose qu'on sent en  
livrant c'est leur liaison, qui fait qu'elles  
s'attirent, s'aident, s'éclairent mutuelle-  
ment, et que l'une ne peut se passer de  
l'autre. Quoique l'esprit humain ne puisse  
suffire à toutes, et qu'il en faille toujours  
préférer une comme la principale, si l'on  
a quelque notion des autres, dans la  
même même on se trouve souvent dans  
l'obscurité. Je sentis que ce que j'avais en-  
trepris était bon et utile en lui-même, qu'il  
m'avait que la méthode à changer. Pre-  
nant d'abord l'*Encyclopédie*, j'allais la di-  
viser dans ses branches; je vis qu'il fallait  
lire tout le contraire; les prendre chacune  
séparément, et les poursuivre chacune à

part jusqu'au point où elles se réunissent. Ainsi j'y revins à la synthèse ordinaire ; mais j'y revins en homme qui sait ce qu'il fait. La méditation me tenait en cela lieu de connaissance, et une réflexion très-naturelle aidait à me bien guider. Soit que je vécusse ou que je mourusse , je n'avais point de temps à perdre. Ne rien savoir à près de vingt-cinq ans , et vouloir tout apprendre , c'est s'engager à bien mettre le temps à profit. Ne sachant à quel point le succès ou la mort pouvaient arrêter mon zèle , je voulais à tout événement acquérir des idées de toutes choses , tant pour sonder mes dispositions naturelles , que pour juger par moi-même de ce qui méritait mieux d'être cultivé.

Je trouvai dans l'exécution de ce plan un autre avantage auquel je n'avais pas pensé : celui de mettre beaucoup de temps à profit. Il faut que je ne sois pas né pour l'étude , car une longue application me fatigue à ce point , qu'il m'est impossible de m'occuper une demi-heure de suite avec force sur le même sujet , sur-tout en suivant les idées d'autrui ; car il m'est arrivé quelquefois



livrer plus long - temps aux miennes  
même avec assez de succès. Quand j'ai  
pendant quelques pages un auteur qu'il  
lit avec application , mon esprit l'a-  
bandonne et se perd dans les nuages. Si je  
persiste , je m'épuise inutilement ; les  
divertissemens me prennent , je ne vois plus  
rien. Mais que des sujets différens se suc-  
cèdent , même sans interruption , l'un me  
débarrasse de l'autre ; et sans avoir besoin de  
repos , je les suis plus aisément. Je mis à  
profit cette observation dans mon plan d'é-  
tudes , et je les entremêlai tellement , que  
j'occupais tout le jour et ne me fatiguais  
jamais. Il est vrai que les soins champêtres  
domestiques faisaient des diversions uti-  
les ; mais , dans ma ferveur croissante , je  
n'avais bientôt le moyen d'en ménager en-  
core le temps pour l'étude , et de m'occu-  
per à-la-fois de deux choses , sans songer  
à chacune en allait moins bien.  
Sans tant de menus détails qui me char-  
gent et dont j'excède souvent mon lecteur ,  
je mets pourtant une discrétion dont il ne se  
douterait guère si je n'avais soin de l'en  
avertir. Ici par exemple , je me rappelle

avec délices tous les differens essais que  
 fis pour distribuer mon temps de façon qu'  
 j'y trouvasse à-la-fois autant d'agrément  
 d'utilité qu'il était possible, et je puis dire  
 que ce temps où je vivais dans la retraite  
 toujours malade, fut celui de ma vie où  
 fus le moins oisif et le moins ennuyé. De  
 ou trois mois se passèrent ainsi à tâter  
 pente de mon esprit, et à jouir dans la plus  
 belle saison de l'année, et dans un lieu  
 qu'elle rendait enchanté, du charme de la  
 vie dont je sentais si bien le prix, de celui  
 lui d'une société aussi libre que douce,  
 l'on peut donner le nom de société à une  
 aussi parfaite union, et de celui des belles  
 connaissances que je me proposais d'acquies-  
 cir; car c'était pour moi comme si je les avais  
 déjà possédées; ou plutôt c'était mieux en-  
 core, puisque le plaisir d'apprendre entra  
 pour beaucoup dans mon bonheur.

Il faut passer sur ces essais, qui tenaient  
 étaient pour moi des jouissances, mais trop  
 simples pour pouvoir être expliquées. Encore  
 core un coup, le vrai bonheur ne se décrit  
 pas, il se sent, et se sent d'autant mieux  
 qu'il peut le moins se décrire, parce qu'il

ne résulte pas d'un recueil de faits , mais qu'il est un état permanent. Je me répète souvent , mais je me répéteraïs bien davantage si je disais la même chose autant de fois qu'elle me vient dans l'esprit. Quand enfin mon train de vie, souvent changé, eut pris un cours uniforme , voici à peu-près qu'elle en fut la distribution.

Je me levais tous les matins avant le soleil. Je montais par un verger voisin dans un très-joli chemin qui était au-dessus de la ligne et suivait la côte jusqu'à Chambéri. Là , tout en me promenant , je faisais ma prière , qui ne consistait pas en un vain baloutiement de lèvres , mais dans une sincère élévation de cœur à l'Auteur de cette aimable nature dont les beautés étaient sous mes yeux. Je n'ai jamais aimé à prier dans la chambre : il me semble que les murs et tous ces petits ouvrages des hommes s'interposent entre Dieu et moi. J'aime à le contempler dans ses œuvres , tandis que mon cœur s'élève à lui. Mes prières étaient pures, depuis le dire , et dignes par-là d'être exaucées. Je ne demandais pour moi et pour elle dont mes vœux ne me séparaient ja-

mais , qu'une vie innocente et tranquille ; exempte du vice , de la douleur , des pénibles besoins , la mort des justes , et leur sort dans l'avenir. Du reste cet acte se passait plus en admiration et en contemplation qu'en demandes , et je savais qu'auprès du dispensateur des vrais biens , le meilleur moyen d'obtenir ceux qui nous sont nécessaires est moins de les demander que de les mériter. Je revenais en me promenant , par un assez grand tour , occupé à considérer avec intérêt et volupté les objets champêtres dont j'étais environné , les seuls dont l'œil et le cœur ne se lassent jamais. Je regardais de loin s'il était jour chez maman ; quand je voyais son contrevent ouvert , je tressaillais de joie et j'accourais. S'il était fermé , j'entrais au jardin en attendant qu'elle fût réveillée , m'amusant à repasser ce que j'avais appris la veille , ou à jardiner. Le contrevent s'ouvrait , j'allais l'embrasser dans son lit souvent encore à moitié endormie , et cet embrassement , aussi pur que tendre , tirait de son innocence même un charme qui n'est jamais joint à la volupté des sens.

Nous déjeûnions ordinairement avec du

café au lait. C'était le temps de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous causions le plus à notre aise. Ces séances, pour l'ordinaire assez longues, m'ont l'aisé un goût vif pour les déjeûners, et je préfère infiniment l'usage d'Angleterre et de Suisse, où le déjeûner est un vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de France où chacun déjeûne seul dans sa chambre, ou le plus souvent ne déjeûne point du tout. Après une heure ou deux de causerie, j'allais à mes livres jusqu'au dîner. Je commençais par quelque livre de philosophie, comme la *Logique de Port-Royal*, l'*Essai de Lock*, *Mallebranche*, *Leibnitz*, *Descartes*, etc. Je m'aperçus bientôt que tous ces auteurs étaient entre eux en contradiction presque perpétuelle, et je formai le chimérique projet de les accorder, qui me fatigua beaucoup et me fit perdre bien du temps. Je me brouillais la tête, et n'avançais point. Enfin renonçant encore à cette méthode, j'en pris une infiniment meilleure, et à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité; car il est certain que

i'en eus toujours fort peu pour l'étude, En lisant chaque auteur, je me fis une loi d'adopter et suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, et sans jamais disputer avec lui. Je me dis commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie pour pouvoir les comparer et choisir Cette méthode n'est pas sans inconvénient, je le sais, mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir, pour ainsi dire, et presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis pour me suffire à moi-même et penser sans le secours d'autrui. Alors quand les voyages et les affaires m'ont ôté tous les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à repasser et comparer ce que j'avais lu, à peser chaque chose à la balance de la raison, et à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur, et quand j'ai publié

mes propres idées, on ne m'a pas accusé d'être un disciple servile, et de jurer *in verba magistri*.

Je passais de là à la géométrie élémentaire ; car je n'ai jamais été plus loin, m'obstinant à vouloir vaincre mon peu de mémoire à force de revenir cent et cent fois sur mes pas, et de recommencer incessamment la même marche. Je ne goûtai pas celle d'Euclide, qui cherche plutôt la chaîne des démonstrations que la liaison des idées ; je préfèrai la géométrie du père Lami, qui dès-lors devint un de mes auteurs favoris, et dont je relis encore avec plaisir les ouvrages. L'algèbre suivait, et ce fut toujours le père Lami que je pris pour guide ; quand je fus plus avancé, je pris la science du calcul du père Reynaud, puis son analyse démontrée, que je n'ai fait qu'effleurer. Je n'ai jamais été assez loin pour bien sentir l'application de l'algèbre à la géométrie. Je n'aimais point cette manière d'opérer sans voir ce qu'on fait ; et il me semblait que résoudre un problème de géométrie par les équations, c'était jouer un air en tournant une manivelle. La première fois que je trou-

vai par le calcul que le quarré d'un binôme était composé du quarré de chacune de ses parties, et du double produit de l'une par l'autre, malgré la justesse de ma multiplication, je n'en voulus rien croire jusqu'à ce que j'eusse fait la figure. Ce n'était pas que je n'eusse un grand goût pour l'algèbre en n'y considérant que la quantité abstraite ; mais appliquée à l'étendue, je voulais voir l'opération sur les lignes, autrement je n'y comprenais plus rien.

Après cela venait le latin. C'était mon étude la plus pénible, et dans laquelle je n'ai jamais fait de grands progrès. Je me mis d'abord à la méthode latine de Port-Royal, mais sans fruit. Ces vers ostrogoths me faisaient mal au cœur, et ne pouvaient entrer dans mon oreille. Je me perdais dans ces foules de règles, et en apprenant la dernière, j'oubliais tout ce qui avait précédé. Une étude de mots n'est pas ce qu'il faut à un homme sans mémoire, et c'était précisément pour forcer ma mémoire à prendre de la capacité, que je m'obstinais à cette étude. Il fallut l'abandonner à la fin. J'entendais assez la construction pour



mon pouvoir lire un auteur facile , à l'aide d'un dictionnaire. Je suivis cette route, et je m'en pouvais bien. Je m'appliquai à la traduction, non par écrit, mais mentale, et je m'en tins. A force de temps et d'exercice, je suis parvenu à lire assez couramment les auteurs latins, mais jamais à pouvoir parler ou écrire dans cette langue; ce qui m'a souvent mis dans l'embarras quand je me suis trouvé, je ne sais comment, enrôlé parmi les gens de lettres. Un autre inconvénient conséquent à cette manière d'apprendre, est que je n'ai jamais su la prosodie, encore moins les règles de la versification. Desirant pourtant de sentir l'harmonie de la langue dans les vers et en prose, j'ai fait bien des efforts pour y parvenir; mais je suis convaincu que sans maître cela est presque impossible. Avant appris la composition du plus facile de tous les vers, qui est l'hexamètre, j'eus beaucoup de patience de scander presque tout Virgile, et d'y marquer les pieds et la quantité; puis quand j'étais en doute si une syllabe était longue ou brève, c'était mon Virgile que j'allais consulter. On sent que cela me faisait faire bien des fautes, à cause des al-

térations permises par les règles de la vésification. Mais s'il y a de l'avantage à être seul, il y a aussi de grands inconvénients et sur-tout une peine incroyable. Je sais ce mieux que qui que ce soit.

Avant midi je quittais mes livres, et si dîner n'était pas prêt, j'allais faire visite à mes amis les pigeons, ou travailler au jardin en attendant l'heure. Quand je m'entendais appeler, j'accourais fort content, et mu d'un grand appétit; car c'est encore une chose à noter, que quelque malade que puisse être, l'appétit ne me manque jamais. Nous dînions très-agréablement, en causant de nos affaires, en attendant que maman pût manger. Deux ou trois fois la semaine quand il faisait beau, nous allions derrière la maison prendre le café dans un cabinet frais et touffu que j'avais garni de houblon et qui nous faisait grand plaisir durant la chaleur; nous passions là une petite heure à visiter nos légumes, nos fleurs, à des entretiens relatifs à notre manière de vivre et qui nous en faisaient mieux goûter la douceur. J'avais une autre petite famille au bout du jardin : c'étaient des abeilles

ne manquais guère , et souvent maman  
ec moi , d'aller leur rendre visite ; je  
ntéressais beaucoup à leur ouvrage ; je  
amusais infiniment à les voir revenir de  
picorée , leurs petites cuisses quelquefois  
chargées qu'elles avaient peine à marcher.  
es premiers jours la curiosité me rendit  
discret, et elles me piquèrent deux ou trois  
is ; mais ensuite nous fîmes si bien con-  
issance , que quelque près que je vinsse,  
es me laissaient faire , et quelques pleines  
ne fussent les ruches prêtes à jeter leur  
saim , j'en étais quelquefois entouré , j'en  
rais sur les mains , sur le visage , sans  
n'aucune me piquât jamais. Tous les ani-  
aux se défient de l'homme , et n'ont pas  
ort ; mais sont-ils sûrs une fois qu'il ne leur  
ent pas nuire , leur confiance devient si  
grande , qu'il faut être plus que barbare  
pour en abuser.

Je retournais à mes livres : mais mes oc-  
upations de l'après-midi devaient moins  
porter le nom de travail et d'étude , que de  
création et d'amusement. Je n'ai jamais  
u supporter l'application du cabinet après  
on diner , et en général toute peine me

coûte durant la chaleur du jour. Je m'occupais pourtant, mais sans gêne et presque sans règle, à lire sans étudier. La chose que je suivais le plus exactement était l'histoire et la géographie, et comme cela ne demandait point de contention d'esprit, j'y fis autant de progrès que le permettait mon peu de mémoire. Je voulus étudier le père Pétiau, et je m'enfonçai dans les ténèbres de la chronologie; mais je me dégoûtai de la partie critique, qui n'a ni fond ni rive, et je m'affectionnai par préférence à l'exacte mesure des temps et à la marche des corps célestes. J'aurais même pris un goût pour l'astronomie si j'avais eu des instrumens; mais il fallut me contenter de quelques élémens pris dans des livres, et de quelques observations grossières faites avec une lunette d'approche, seulement pour connaître la situation générale du ciel: car ma vue courte ne me permet pas de distinguer à *yeux nus* assez nettement les astres. Je me rappelle à ce sujet une aventure dont le souvenir m'a souvent fait rire. J'avais acheté un planisphère céleste pour étudier les constellations, j'avais placé

planisphère sur un chassis, et les nuits où  
ciel était serein, j'allais dans le jardin  
poser mon chassis sur quatre piquets de  
hauteur, le planisphère tourné en-  
dessous, et pour l'éclairer sans que le  
vent soufflât ma chandelle, je la mis dans  
un seau à terre, entre les quatre pi-  
quets; puis regardant alternativement le  
planisphère avec mes yeux, et les astres  
avec ma lunette, je m'exerçais à connaître  
les étoiles et à discerner les constellations.  
Je crois avoir dit que le jardin de M. Noiret  
était en terrasse: on voyait du chemin tout  
celui qui s'y faisait. Un soir, des paysans  
passant assez tard, me virent dans un gro-  
sque équipage, occupé à mon opération.  
L'un d'eux qui donnait sur mon planisphère  
dont ils ne voyaient pas la cause, parce  
que la lumière était cachée à leurs yeux par  
les bords du seau, ces quatre piquets, ce  
papier barbouillé de figures, ce cadre  
de jeu de ma lunette qu'ils voyaient aller  
venir, donnait à cet objet un air de gri-  
saille qui les effraya. Ma parure n'était pas  
propre à les rassurer: un chapeau clabaud  
dessus mon bonnet, et un pet-en-l'air

ouetté de maman, qu'elle m'avait obligé mettre, offrait à leurs yeux l'image d'un vrai sorcier, et comme il était près de nuit, ils ne doutèrent point que ce ne fût le commencement du sabbat. Peu curieux d'en voir davantage, ils se rassemblèrent très-alarmés, éveillèrent leurs voisins pour leur conter leur vision, et l'histoire courut si bien, que, dès le lendemain, chacun sut dans le voisinage que le sabbat se tenait chez M. Noiret. Je ne sais ce qui produisit enfin cette rumeur, si l'un des paysans témoin de mes conjurations n'eût le même jour porté sa plainte à des jésuites qui venaient nous voir, et que, sans savoir de quoi il s'agissait, les désaiguillèrent par provision. Ils nous contèrent l'histoire, je leur en dis la cause, et nous rimes beaucoup. Cependant il fut résolu, par crainte de récidive, que j'observerais désormais sans lumière, et que j'irais consulter le planisphère dans la maison. Ceux qui ont lu dans les *Lettres de la Montagne* manuscrites de Venise, trouveront, je m'assure, que j'avais de longue main une grande vocation pour être sorcier.

Tel était mon train de vie aux Charmettes quand je n'étais occupé d'aucuns soins champêtres, car ils avaient toujours la préférence; et dans ce qui n'excédait pas mes forces, je travaillais comme un paysan; mais il est vrai que mon extrême faiblesse ne me laissait guère alors sur cet article que le mérite de la bonne volonté. D'ailleurs, je voulais faire à-la-fois deux ouvrages, et par cette raison je n'en faisais bien aucun. Je m'étais mis dans la tête de me donner par force de la mémoire; je m'obstinais à vouloir beaucoup apprendre par cœur. Pour cela je portais toujours avec moi quelque livre, qu'avec une peine incroyable j'étudiais et repassais tout en travaillant. Je ne sais pas comment l'opiniâtreté de ces vains et continnels efforts, ne m'a pas enfin rendu stupide. Il faut que j'aie appris et rappris bien vingt fois les *Églogues* de Virgile, dont je ne sais pas un seul mot. J'ai perdu ou dépareillé des multitudes de livres, par l'habitude que j'avais d'en porter par-tout avec moi : au colomier, au jardin, au verger, à la vigne. Occupé d'autre, chose je posais mon livre au

pied d'un arbre ou sur la haie; par-tout j'oubliais de le reprendre. Souvent au bout de quinze jours je le retrouvais pourri, ou rongé des fourmis et des limaçons. Cette ardeur d'apprendre devint une manie qui me rendait comme hébété, tout occupé que j'étais sans cesse à marmoter quelque chose entre mes dents.

Les écrits de Port-Royal et de l'Oratoire, étant ceux que je lisais le plus fréquemment, m'avaient rendu demi-janséniste, et malgré toute ma confiance, leur dure théologie m'épouvantait quelquefois. La terreur de l'enfer, que jusque-là j'avais très-peu craint, troublait peu-à-peu ma sécurité, et si maman ne m'eût tranquilisé l'âme, cette effrayante doctrine m'eût enfin tout-à-fait bouleversé. Mon confesseur, qui était aussi le sien, contribuait pour sa part à me maintenir dans une bonne assiette. C'était le père Hemet, jésuite, bon et sage vieillard, dont la mémoire me sera toujours en vénération. Quoique jésuite, il avait la simplicité d'un enfant, et sa morale, moins relâchée que douce, était précisément ce qu'il me fallait pour balancer les tristes impressions du jeu-état s



-tont sénisme. Ce bon homme , et son compagnon  
bout le père Coppier, venaient souvent nous voir  
ri, ou aux Charmettes, quoique le chemin fût fort  
Cette rude et assez long pour des gens de leur  
e qui âge. Leurs visites me faisaient grand bien.  
é que Que Dieu veuille le rendre à leurs ames ;  
choses car ils étaient trop vieux alors pour que je  
les présume en vie encore aujourd'hui. J'al-  
toire, mais aussi les voir à Chambéri ; je me fami-  
nem- liarisais peu-à-peu avec leur maison ; leur  
te, et bibliothèque était à mon service. Le sou-  
théo- venir de cet heureux temps se lie avec celui  
rreur des jésuites, au point de me faire aimer l'un  
s-peu par l'autre ; et quoique leur doctrine m'ait  
ité, et toujours paru dangereuse , je n'ai jamais  
cette pu trouver en moi le pouvoir de les haïr sin-  
à-fair cèrement.

auss Je voudrais savoir s'il passe quelquefois  
nain- dans les cœurs des autres hommes des pué-  
père rilités pareilles à celles qui passent quelque-  
don- fois dans le mien. Au milieu de mes études  
tion et d'une vie innocente autant qu'on la  
d'un puisse mener, et malgré tout ce qu'on m'a-  
que vait pu dire , la peur de l'enfer m'agitait  
allait encore souvent. Je me demandais : En quel  
jau- état suis-je ? Si je mourrais à l'instant même,

serais-je damné ? Selon mes jansénistes la chose était indubitable ; mais selon ma conscience il me paraissait que non. Toujours craintif, et flottant dans cette cruelle incertitude, j'avais recours pour en sortir aux expédiens les plus risibles, et pour lesquels je ferais volontiers enfermer un homme si je lui en voyais faire autant. Un jour, revenant à ce triste sujet, je m'exerçais machinalement à lancer des pierres contre les troncs des arbres, et cela avec mon adresse ordinaire, c'est-à-dire sans presque en toucher aucun. Tout au milieu de ce bel exercice, je m'avisai de m'en faire une espèce de pronostic pour calmer mon inquiétude. Je me dis : Je m'en vais jeter cette pierre contre l'arbre qui est vis-à-vis de moi. Si je le touche, signe de salut ; si je le manque, signe de damnation. Tout en disant ainsi je jette ma pierre d'une main tremblante, et avec un horrible battement de cœur, mais si heureusement qu'elle va frapper au beau milieu de l'arbre ; ce qui véritablement n'était pas difficile, car j'avais eu soin de le choisir fort gros et fort près. Depuis lors, je n'ai plus douté de mon

salut. Je ne sais, en me rappelant ce trait, si je dois rire ou gémir sur moi-même. Vous autres grands hommes, qui riez sûrement, félicitez-vous, mais n'insultez pas à ma misère, car je vous jure que je la sens bien.

Au reste ces troubles, ces alarmes, inséparables peut-être de la dévotion, n'étaient pas un état permanent. Communément j'étais assez tranquille, et l'impression que l'idée d'une mort prochaine faisait sur mon âme était moins de la tristesse qu'une langueur paisible, et qui même avait ses douceurs. Je viens de retrouver parmi des vieux papiers une espèce d'exhortation que je me faisais à moi-même, et où je me félicitais de mourir à l'âge où l'on trouve assez de courage en soi pour envisager la mort, et sans avoir éprouvé de grands maux ni de corps ni d'esprit durant ma vie. Que j'avais bien raison ! Un pressentiment me faisait craindre de vivre pour souffrir. Il semblait que je prévoyais le sort qui m'attendait sur mes vieux jours. Je n'ai jamais été si près de la sagesse que durant cette heureuse époque. Sans grands

remords sur le passé , délivré des soucis de l'avenir , le sentiment qui dominait constamment dans mon ame était de jouir du présent. Les dévots ont pour l'ordinaire une petite sensualité très-vive , qui leur fait savourer avec délices les plaisirs innocens qui leur sont permis. Les mondains leur en font un crime , je ne sais pourquoi , ou plutôt je le sais bien : c'est qu'ils envient aux autres la jouissance des plaisirs simples , dont eux-mêmes ont perdu le goût. Je l'avais , ce goût , et je trouvais charmant de le satisfaire en sûreté de conscience. Mon cœur , neuf encore , se livrait à tout avec un plaisir d'enfant , ou plutôt , si j'ose le dire , avec une volupté d'ange ; car en vérité ces tranquilles jouissances ont la sérénité de celles du paradis. Des diners faits sur l'herbe , à Montagnole , des soupers , sous le berceau , la récolte des fruits , les vendanges , les veillées à teiller avec nos gens , tout cela faisait pour nous autant de fêtes , auxquelles maman prenait le même plaisir que moi. Des promenades plus solitaires avaient un charme plus grand encore , parce que le cœur s'épanchait plus

liberté. Nous en fîmes une entre autres  
qui fait époque dans ma mémoire, un jour  
à Saint-Louis, dont maman portait le  
nom. Nous partîmes ensemble et seuls, de  
ce matin, après la messe qu'un carme  
était venu nous dire à la pointe du jour,  
dans une chapelle attenante à la maison.  
J'avais proposé d'aller parcourir la cote  
opposée à celle où nous étions, et que nous  
n'avions point visitée encore. Nous avions  
envoyé nos provisions d'avance, car la course  
avait duré tout le jour. Maman, quoi-  
qu'un peu ronde et grasse, ne marchait pas  
mal; nous allions de colline en colline et de  
bois en bois, quelquefois au soleil, et sou-  
vent à l'ombre; nous reposant de temps en  
temps, et nous oubliant des heures entières;  
sans songer de nous, de notre union, de la  
sécurité de notre sort, et faisant pour sa-  
tisfaction des vœux qui ne furent pas exau-  
cés. Tout semblait conspirer au bonheur  
de cette journée. Il avait plu depuis peu;  
il y avait de la poussière, et des ruisseaux bien  
arans. Un petit vent frais agitait les  
feuilles, l'air était pur, l'horizon sans  
nuages; la sérénité régnait au ciel

comme dans nos cœurs. Notre dîner fut fait chez un paysan , et partagé avec sa famille , qui nous bénissait de bon cœur. Ces pauvres Savoyards sont si bonnes gens. Après le dîner, nous gagnâmes l'ombre sous de grands arbres , où tandis que j'amassais des brins de bois sec pour faire notre café , maman s'amusait à herboriser parmi les broussailles , et avec les fleurs qu'elle ramassait , elle me fit remarquer dans leur structure mille choses curieuses qui m'amuserent beaucoup , et qui devaient me donner du goût pour la botanique ; mais le moment n'était pas venu : j'étais distrait par trop d'autres études. Une idée qui vint me frapper fit diversion à mon amour pour les fleurs et aux plantes. La situation d'âme où je me trouvais , tout ce que nous avions dit et fait ce jour-là , tous les objets qui m'avaient frappé , me rappelèrent l'espoir d'un rêve que tout éveillé j'avais fait à seize ans sept ou huit ans auparavant , et dont elle j'ai rendu compte en son lieu. Les rapports en étaient si frappans , qu'en y pensant j'en fus ému jusqu'aux larmes. De son qu-

ner f... transport d'attendrissement, j'embras-  
avec... cette chère amie. Maman, maman,  
cœur... dis-je avec passion, ce jour m'a été  
es gen... romis depuis long-temps, et je ne vois  
re so... en au-delà. Mon bonheur, grace à vous,  
mass... à son comble, puisse-t-il ne pas décli-  
e not... désormais ! Puisse-t-il durer aussi long-  
r par... mps que j'en conserverai le goût ! il ne  
urs... ira qu'avec moi.

ni av... Ainsi coulèrent mes jours heureux, et  
r da... tant plus heureux que n'apercevant  
ses e... en qui les dût troubler, je n'envisageais  
levai... effet leur fin qu'avec la mienne. Ce n'é-  
uniqu... it pas que la source de mes soucis fût  
e j'é... solument tarie ; mais je lui voyais pren-  
ne ie... un autre cours, que je dirigeais de  
on a... mieux sur des objets utiles, afin  
a d'a... elle portât son remède avec elle. Ma-  
s av... an aimait naturellement la campagne,  
jets... ce goût ne s'attiédissait pas avec moi.  
l'esp... en-à-peu elle prit celui des soins cham-  
it à... ètres ; elle aimait à faire valoir les terres,  
et d... elle avait sur cela des connaissances  
es r... ont elle faisait usage avec plaisir. Non  
y p... ontente de ce qui dépendait de la mai-  
es. D... on qu'elle avait prise, elle louait tantôt

un champ , tantôt un pré. Enfin , portant son humeur entreprenante sur des objets d'agriculture , au lieu de rester oisive dans sa maison , elle prenait le train de devenir bientôt une grosse fermière. Je n'aimais pas trop à la voir ainsi s'étendre , et je me opposais tant que je pouvais , bien sûr qu'elle serait toujours trompée , et que son humeur libérale et prodigue porterait toujours la dépense au-delà du produit. Toutefois je me consolais en pensant que ce produit du moins ne serait pas nul , et lui aiderait à vivre. De toutes les entreprises qu'elle pouvait former , celle-là me paraissait la moins ruineuse ; et sans envisager comme elle un objet de profit , j'y envisageais une occupation continuelle qui la garantirait des mauvaises affaires et des escrocs. Dans cette idée je desirais ardemment de recouvrer autant de force et de santé , qu'il m'en fallait pour veiller à ses affaires , pour être piqueur de ses ouvriers ou son premier ouvrier , et naturellement l'exercice que cela me faisait faire m'arrachait souvent à mes livres , et me distrayait sur mon état , devait le rendre meilleur.



L'hiver suivant, Barillot revenant d'Italie, m'apporta quelques livres, entre autres le *Bontempi* et la *Cartella per muovere* du père Banchieri, qui me donna l'aimable goût pour l'histoire de la musique, et pour les recherches théoriques de ce bel art. Barillot resta quelque temps avec nous, et comme j'étais majeur depuis plusieurs mois, il fut convenu que nous irions le printemps suivant à Genève, pour y commander le bien de ma mère, ou du moins la part qui m'en revenait, en attendant qu'on sût ce que mon frère était devenu. Cela s'exécuta comme il avait été résolu. J'allai à Genève, mon oncle y vint de son côté. Depuis long-temps il y revenait sans qu'on lui cherchât querelle, quoiqu'il n'eût jamais révoqué son décret; mais comme on avait estimé pour son courage et du respect pour sa probité, on feignait d'avoir oublié son affaire, et les magistrats, occupés du grand projet qui éclata peu après, n'arrêtaient pas effaroucher avant le printemps la bourgeoisie, en lui rappelant à-propos leur ancienne partialité.

Je craignais qu'on ne me fît des difficultés sur mon changement de religion ; l'on n'en fit aucune. Les lois de Genève sont à cet égard moins dures que celles de Bern où quiconque change de religion perd non-seulement son état, mais son bien. Le mien ne me fut donc pas disputé, mais se trouva, je ne sais comment, réduit à fort peu de chose. Quoiqu'on fût à-peu-près sûr que mon frère était mort, on n'en avait point de preuve juridique. Je manquais de titres suffisans pour réclamer sa part, et je la laissai sans regret pour aider à vivre à mon père, qui en jouit tant qu'il a vécu. Sitôt que les formalités de justice furent faites, et que j'eus reçu mon argent, j'en mis quelque partie en livres, et je volai porter le reste aux pieds de maman. Le cœur me battait de joie durant la route, et le moment où je déposai cet argent dans ses mains fut mille fois plus doux que celui où j'entra dans les miennes. Elle le reçut avec cette simplicité des belles âmes, qui font ces choses-là sans effort, les voient avec admiration. Cet argent fut employé pr

que tout entier à mon usage , et cela avec une égale simplicité. L'emploi en eût exactement été le même s'il lui fût venu d'autre part.

Cependant ma santé ne se rétablissait point. Je dépérissais au contraire à vue d'œil. J'étais pâle comme un mort , et maigre comme un squelette. Mes battements d'artères étaient terribles , mes palpitations plus fréquentes , j'étais continuellement oppressé , et ma faiblesse enfin devint telle que j'avais peine à me mouvoir ; je ne pouvais presser le pas sans étouffer , je ne pouvais me baisser sans avoir des vertiges , je ne pouvais soulever le plus léger fardeau ; j'étais réduit à l'inaction la plus tourmentante pour un homme aussi remuant que moi. Il est certain qu'il se mêlait à tout cela beaucoup de vapeurs. Les vapeurs sont les maladies des gens heureux ; c'était la mienne. Les pleurs que je versais souvent sans raison de pleurer , les frayeurs vives au bruit d'une feuille ou d'un oiseau , l'inégalité d'humeur dans le calme de la plus douce vie , tout cela marquait cet

ennui du bien-être qui fait , pour ainsi dire , extravaguer la sensibilité. Nous sommes si peu faits pour être heureux ici-bas , qu'il faut nécessairement que l'ame ou le corps souffre quand ils ne souffrent pas tous les deux , et que le bon état de l'un fait presque toujours tort à l'autre. Quand j'aurais pu jouir délicieusement de la vie , ma machine en décadence m'en empêchait , sans qu'on pût dire où la cause du mal avait son vrai siège. Dans la suite , malgré le décliv des ans et des maux très - réels et très-graves , mon corps semble avoir repris des forces pour mieux sentir mes malheurs ; et maintenant que j'écris ceci infirme et presque sexagénaire , accablé de douleurs de toute espèce , je me sens pour souffrir plus de vigueur et de vie que je n'en eus pour jouir à la fleur de mon âge et dans le sein du plus vrai bonheur.

Pour m'achever , ayant fait entrer un peu de physiologie dans mes lectures , j'étais mis à étudier l'anatomie , et passant en revue la multitude et le jeu de

pièces qui composaient ma machine , je m'attendais à sentir détraquer tout cela vingt fois le jour : loin d'être étonné de me trouver mourant , je l'étais de ce que je pusse encore vivre , et je ne lisais pas la description d'une maladie que je ne crusse être la mienne. Je suis sûr que si je n'avais pas été malade je le serais devenu par cette fatale étude. Trouvant dans chaque maladie des symptômes de la mienne , je croyais les avoir toutes , et j'en gagnai par-dessus une plus cruelle encore , dont je m'étais cru délivré : la fantaisie de guérir ; c'en est une difficile à éviter quand on se met à lire des livres de médecine. A force de chercher , de réfléchir , de comparer , j'allai m'imaginer que la base de mon mal était un polype au cœur , et Salomon lui-même parut frappé de cette idée. Raisonnablement je devais partir de cette opinion , pour me confirmer dans ma résolution précédente. Je ne fis point ainsi. Je tendis tous les ressorts de mon esprit pour chercher comment on pouvait guérir d'un polype au cœur , résolu d'entreprendre cette merveilleuse cure. Dans un voyage qu'Anet

avait fait à Montpellier , pour aller voir le jardin des plantes et le démonstrateur M. Sauvage , on lui avait dit que M. Fize avait guéri un pareil polype. Maman s'en souvint, et m'en parla. Il n'en fallut pas davantage pour m'inspirer le desir d'aller consulter M. Fizes. L'espoir de guérir me fit retrouver du courage et des forces pour entreprendre ce voyage , l'argent venu de Genève en fournit le moyen. Maman loin de m'en détourner , m'y exhorte; et me voilà parti pour Montpellier.

Je n'eus pas besoin d'aller si loin , pour trouver le médecin qu'il me fallait. Le cheval me fatigant trop , j'avais pris une chaise à Grenoble. A Moirans , cinq ou six autres chaises arrivèrent à la file après la mienne. Pour le coup c'était vraiment l'aventure des brancards. La plupart de ces chaises étaient le cortège d'une nouvelle mariée , appelée madame de \*\*\*. Avec elle était une autre femme appelée madame N\*\*\* , moins jeune et moins belle que madame de \*\*\* , mais non moins aimable , et qui de Romans , où s'arrêtait celle-ci , devait poursuivre sa route jus-

qu'au \*\*\* , près le pont du Saint-Esprit.  
Avec la timidité qu'on me connaît , on s'at-  
tend que la connaissance ne fut pas sitôt  
faite avec des femmes brillantes et la suite  
qui les entourait ; mais enfin suivant la  
même route , logeant dans les mêmes au-  
berges , et , sous peine de passer pour un  
loup-garou , forcé de me présenter à la  
même table , il fallait bien que cette con-  
naissance se fît ; elle se fit donc , et même  
plutôt que je n'aurais voulu ; car tout ce  
fracas ne convenait guère à un malade ,  
et sur-tout à un malade de mon humeur.  
Mais la curiosité rend ces coquines de  
femmes si insinuantes , que pour parvenir  
à connaître un homme , elles commencent  
par lui faire tourner la tête. Ainsi arriva  
de moi. Madame de \*\*\* , trop entourée  
de ses jeunes roquets , n'avait guère le  
temps de m'agacer , et d'ailleurs ce n'en  
était pas la peine , puisque nous allions  
nous quitter ; mais madame N\*\*\* , moins  
obsédée , avait des provisions à faire pour  
sa route. Voilà madame N\*\*\* qui m'entre-  
prend , et adieu le pauvre Jean-Jacques ,  
ou plutôt adieu la fièvre , les vapeurs , le

polype ; tout part auprès d'elle , hors certaines palpitations qui me restèrent , et dont elle ne voulait pas me guérir. Le mauvais état de ma santé fut le premier texte de notre connaissance. On voyait que j'étais malade , on savait que j'allais à Montpellier : et il faut que mon air et mes manières n'annonçassent pas un débauché ; car il fut clair dans la suite qu'on ne m'avait pas soupçonné d'aller y faire un tour de casserolle. Quoique l'état de maladie ne soit pas pour un homme une grande recommandation près des dames , il me rendit toutefois intéressant pour celles-ci. Le matin elles envoyaient savoir de mes nouvelles , et m'inviter à prendre le chocolat avec elles ; elles s'informaient comment j'avais passé la nuit. Une fois , selon ma louable coutume de parler sans penser , je répondis que je ne savais pas. Cette réponse leur fit croire que j'étais fou ; elles m'examinèrent davantage , et cet examen ne me nuisit pas. J'entendis madame de\*\* dire à son amie : il manque de monde , mais il est aimable. Ce mot me rassura beaucoup , et fit que je le devins en effet.



En se familiarisant, il fallait parler de soi, dire d'où l'on venait, qui l'on était. Cela m'embarrassait; car je sentais très-bien que parmi la bonne compagnie, et avec ces femmes galantes ce mot de nouveau converti m'allait tuer. Je ne sais par quelle bizarrerie je m'avisai de passer pour Anglais. Je me donnai pour jacobiste, on me prit pour tel; je m'appelai Dudding, et l'on m'appela M. Dudding. Un maudit marquis de \*\*\*, qui était là, malade ainsi que moi, vieux au par-dessus, et d'assez mauvaise humeur, s'avisa de lier conversation avec Dudding. Il me parla du roi Jacques, du prétendant, de l'ancienne cour de St.-Germain. J'étais sur les épines. Je ne savais de tout cela que le peu que j'en avais lu dans le comte Hamilton et dans les gazettes; cependant je fis de ce peu si bon usage, que je me tirai d'affaire; heureux qu'on ne se fût pas avisé de me questionner sur la langue anglaise, dont je ne savais pas un seul mot.

Toute la compagnie se convenait, et voyait à regret le moment de se quitter. Nous faisons des journées de limaçon.

Nous nous trouvâmes un dimanche à S. Marcellin ; madame N\*\*\* voulut aller à la messe, j'y fus avec elle ; cela faillit gâter mes affaires. Je me comportai comme j'ai toujours fait. Sur ma contenance modeste et recueillie, elle me crut dévot, prit de moi la plus mauvaise opinion du monde, comme elle me l'avoua deux jours après. Il me fallut ensuite beaucoup de galanterie pour effacer cette mauvaise impression, ou plutôt madame N\*\*\*, une femme d'expérience, et qui ne se rebute pas aisément, voulut bien courir les risques de ses avances, pour voir comment m'en tirerais. Elle m'en fit beaucoup, de telles, que, bien éloigné de présumer de ma figure, je crus qu'elle se moquait de moi. Sur cette folie, il n'y eut sorte de bêtise que je ne fisse ; c'était pis que le marquis du Legs. Madame N\*\*\* tint bon, me fit tant d'agaceries et me dit des choses si tendres, qu'un homme beaucoup moins sot eût eu bien de la peine à prendre tout cela sérieusement. Plus elle en faisait, plus elle me confirmait dans mon idée, et celui qui me tourmentait davantage, était qu'on con-  
en. Je  
ant :  
rais le  
ne ma  
fant  
emen  
Nou  
e \*\*\*  
oute l  
emen  
arqu  
ne m  
on ho  
ange  
ame l  
vait p  
ne m  
raie  
ance  
e la  
ont m  
nagin  
iller.  
erser  
erson

en compte je me prenais d'amour tout de  
en. Je me disais et je lui disais en soupi-  
ant : Ah ! que tout cela n'est-il vrai ! je  
rais le plus heureux des hommes. Je crois  
que ma simplicité de novice ne fit qu'irriter  
fantaisie ; elle n'en voulut pas avoir le  
ementi.

Nous avions laissé à Romans madame  
\*\*\* et sa suite. Nous continuions notre  
oute le plus lentement et le plus agréa-  
ement du monde , madame N\*\*\*, le  
marquis de \*\*\* , et moi. Le marquis, quoi-  
ne malade et grondeur , était un assez  
on homme , mais qui n'aimait pas trop à  
manger son pain à la fumée du rôti. Ma-  
dame N\*\*\* cachait si peu le goût qu'elle  
avait pour moi , qu'il s'en aperçut plutôt  
que moi-même , et ses sarcasmes malins  
me paraient dû me donner au moins la con-  
fiance que je n'osais prendre aux bontés  
de la dame , si , par un travers d'esprit  
dont moi seul étais capable , je ne m'étais  
imaginé qu'ils s'entendaient pour me per-  
tiller. Cette sottise acheva de me ren-  
verser la tête , et me fit faire le plus plat  
personnage dans une situation où mon

cœur étant réellement pris m'en pouva dicter un assez brillant. Je ne conçois p comment madame N\*\*\* ne se rebuta p de ma maussaderie , et ne me congédia p avec le dernier mépris. Mais c'était un femme d'esprit qui savait discerner se monde , et qui voyait bien qu'il y ava plus de bêtise que de tiédeur dans m procédés.

Elle parvint enfin à se faire entendre , ce ne fut pas sans peine. A Valence not étions arrivés pour dîner , et selon not louable coutume nous y passâmes le res du jour. Nous étions logés hors de la ville à S.-Jacques ; je me souviendrai toujours de cette auberge , ainsi que de la chambre que madame N\*\*\* y occupait. Après dîner elle voulut se promener ; elle savait que le marquis n'était pas allant : c'était un moyen de se ménager un tête-à-tête , dont elle avait bien résolu de tirer parti , car il n'y avait plus de temps à perdre pour en avoir à mettre à profit. Nous nous promenions autour de la ville , le long des fossés. Là je repris la longue histoire de mes plaintes , auxquelles elle re

ondait d'un ton si tendre , me pressant  
quelquefois contre son cœur le bras qu'elle  
nait , qu'il fallait une stupidité pareille  
la mienne pour m'empêcher de vérifier  
elle parlait sérieusement. Ce qu'il y  
ait d'impayable était que j'étais moi-  
eme excessivement ému. J'ai dit qu'elle  
ait aimable : l'amour la rendait char-  
ante ; il lui rendait tout l'éclat de la  
emière jeunesse , et elle ménageait ses  
aceries avec tant d'art, qu'elle aurait  
duit un homme à l'épreuve. J'étais donc  
ort mal à mon aise , et toujours sur le  
oint de m'émanciper. Mais la crainte  
offenser ou de déplaire , la frayeur plus  
ande encore d'être hué , sifflé , berné ,  
e fournir une histoire à table, et d'être  
mplimenté sur mes entreprises par l'im-  
toyable marquis , me retinrent au point  
être indigné moi-même de ma sotte honte,  
de ne la pouvoir vaincre en me la repro-  
ant. J'étais au supplice ; j'avais déjà  
itté mes propos de Céladon , dont je  
tais tout le ridicule en si beau chemin ;  
sachant plus quelle contenance tenir  
que dire, je me taisais ; j'avais l'air

boudeur ; enfin , je faisais tout ce qu'il fallait pour m'attirer le traitement que j'avais redouté. Heureusement madame N \*\*\* prit un parti plus humain. Elle interrompit brusquement ce silence en passant un bras autour de mon cou , dans l'instant sa bouche parla trop clairement sur la mienne pour me laisser méconnaître mon erreur. La crise ne pouvait se faire par un autre à propos. Je devins aimable. Il en était temps. Elle m'avait donné cette confiance dont le défaut m'a presque toujours été le péché d'être moi. Je le fus alors. Jamais mes yeux , mes sens , mon cœur et ma bouche n'ont si bien parlé ; jamais je ne me suis si pleinement réparé mes torts , et si cette petite conquête avait coûté des soins à madame N \*\*\* , j'eus lieu de croire qu'elle n'y avait pas regret.

Quand je vivrais cent ans , je ne pourrais jamais rappeler sans plaisir le souvenir de cette charmante femme. Je dis charmante , quoiqu'elle ne fût ni belle ni jeune ; mais n'étant non plus ni laide ni vieille , elle n'avait rien dans sa figure qui empêchât son esprit et ses grâces de faire tout le

effet. Tout au contraire des autres femmes , ce qu'elle avait de moins frais était le visage , et je crois que le rouge le lui avait gâté. Elle avait ses raisons pour être facile : c'était le moyen de valoir tout son prix. On pouvait la voir sans l'aimer , mais non pas la posséder sans l'adorer , et cela prouve, ce me semble , qu'elle n'était pas toujours aussi prodigue de ses bontés qu'elle le fut avec moi. Elle s'était prise d'un goût trop prompt et trop vif pour être excusable , mais où le cœur entraînait du moins autant que les sens ; et durant le temps court et délicieux que je passai auprès d'elle, j'eus lieu de croire, aux ménagemens forcés qu'elle m'imposait, que quoique sensuelle et voluptueuse , elle aimait encore mieux ma santé que ses plaisirs.

Notre intelligence n'échappa pas au marquis. Il n'en tirait pas moins sur moi ; au contraire , il me traitait plus que jamais le pauvre amoureux transi, martyr des rigueurs de sa dame ; il ne lui échappa jamais un mot, un sourire, un regard qui pût me faire soupçonner qu'il nous eût

devinés, et je l'aurais cru notre dupe, si madame N\*\*\*, qui voyait mieux que moi, ne m'eût dit qu'il ne l'était pas, mais qu'il était un galant homme; et en effet on ne saurait avoir des attentions plus honnêtes, ni se comporter plus poliment qu'il fit toujours, même envers moi, sauf ses plaisanteries, sur-tout depuis mon succès : il m'en attribuait l'honneur peut-être, et me supposait moins sot que je ne l'avais paru; il se trompait, comme on a vu; mais n'importe, je profitais de son erreur, et il est vrai qu'alors les rieurs étant pour moi, je prêtais le flanc de bon cœur et d'assez bonne grace à ses épigrammes, et j'y ripostais quelquefois même assez heureusement, tout fier de me faire honneur auprès de madame N\*\*\* de l'esprit qu'elle m'avait donné. Je n'étais plus le même homme.

Nous étions dans un pays et dans une saison de bonne chère. Nous la faisions par-tout excellente, grace aux bons soins du marquis. Je me serais pourtant passé qu'il les étendit jusqu'à nos chambres, mais il envoyait devant son laquais pour



les retenir, et le coquin, soit de son chef, soit par l'ordre de son maître, le logeait toujours à côté de madame N\*\*\*, et me fourrait toujours à l'autre bout de la maison; mais cela ne m'embarrassait guère, et nos rendez-vous n'en étaient que plus piquans. Cette vie délicieuse dura quatre ou cinq jours, pendant lesquels je m'enivrai des plus douces voluptés. Je les goûtai pures, vives, sans aucun mélanges de peines, ce sont les premières et les seules que j'aie ainsi goûtés, et je puis dire que je dois à madame N\*\*\* de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir.

Si ce que je sentais pour elle n'était pas précisément de l'amour, c'était du moins un retour si tendre pour celui qu'elle me témoignait; c'était une sensualité si brûlante dans le plaisir, et une intimité si douce dans les entretiens, qu'elle avait tout le charme de la passion sans en avoir le délire, qui tourne la tête, et fait qu'on ne sait pas jouir. Je n'ai senti l'amour vrai qu'une seule fois en ma vie, et ce ne fut pas auprès d'elle. Je ne l'aimais pas non plus comme j'avais aimé et comme

j'aimais madame de Warens ; mais c'était pour cela même que je la possédais cent fois mieux. Près de maman mon plaisir était toujours troublé par un sentiment de tristesse , par un secret serrement de cœur que je ne surmontais pas sans peine ; au lieu de me féliciter de la posséder , je me reprochais de l'avilir. Près de madame N\*\*\*, au contraire, fier d'être homme et d'être heureux, je me livrais à mes sens avec joie, avec confiance ; je partageais l'impression que je faisais sur les siens ; j'étais assez à moi pour contempler avec autant de vanité que de volupté mon triomphe, et pour tirer de là de quoi le redoubler.

Je ne me souviens pas de l'endroit où nous quitta le marquis, qui était du pays ; mais nous nous trouvâmes seuls avant d'arriver à Montelimart ; et dès-lors madame N\*\*\* établit sa femme-de-chambre dans ma chaise, et je passai dans la sienne avec elle. Je puis assurer que la route ne nous ennuyait pas de cette manière, et j'aurais eu bien de la peine à dire comment le pays que nous parcourions était fait. A Monte-

limar elle eut des affaires qui l'y retinrent trois jours , durant lesquels elle ne me quitta pourtant qu'un quart-d'heure, pour une visite qui lui attira des importunités désolantes , et des invitations qu'elle n'eut garde d'accepter. Elle prétexta des incommodités qui ne nous empêchèrent pourtant pas d'aller nous promener tous les jours tête à-tête dans le plus beau pays et sous le plus beau ciel du monde. Oh ! ces trois jours ! J'ai dû les regretter quelquefois , il n'en est plus revenu de semblables.

Des amours de voyage ne sont pas faits pour durer. Il fallut nous séparer, et j'avoue qu'il en était temps ; non que je fusse rassasié ni prêt à l'être ; je m'attachais chaque jour davantage ; mais malgré toute la discrétion de la dame , il ne me restait guère que la bonne volonté. Nous donnâmes le change à nos regrets par des projets pour notre réunion. Il fut décidé que puisque ce régime me faisait du bien , j'en userais, et que j'irais passer l'hiver au \*\*\* , sous la direction de madame N\*\*\*. Je devais seulement rester à Montpellier cinq semaines , pour lui laisser le temps de préparer les

choses de manière à prévenir les caquets. Elle me donna d'amples instructions sur ce que je devais savoir , sur ce que je devais dire, sur la manière dont je devais me comporter. En attendant , nous devions nous écrire. Elle me parla beaucoup et sérieusement du soin de ma santé ; m'exhorta de consulter d'habiles gens, d'être très-attentif à tout ce qu'ils me prescriraient , et se chargea , quelque sévère que put être leur ordonnance , de me la faire exécuter tandis que je serais auprès d'elle. Je crois qu'elle parlait sincèrement , car elle m'aimait : elle m'en donna mille preuves plus sûres que des faveurs. Elle jugea par mon équipage, que je ne nageais pas dans l'opulence ; quoiqu'elle ne fût pas riche elle-même, elle voulut , à notre séparation , me forcer de partager sa bourse, qu'elle apportait de Grenoble assez bien garnie, et j'eus beaucoup de peine à m'en défendre. Enfin, je la quittai le cœur tout plein d'elle, et lui laissant, ce me semble, un véritable attachement pour moi.

J'achevais ma route en la recommençant dans mes souvenirs, et pour le coup très-

content d'être dans une bonne chaise, pour  
réserver plus à mon aise aux plaisirs que j'a-  
vais goûtés, et à ceux qui m'étaient promis.  
Je ne pensais qu'au \*\*\* et à la charmante  
qui m'y attendait. Je ne voyais que ma-  
dame N\*\*\* et ses entours. Tout le reste  
de l'univers n'était rien pour moi, maman  
même était oubliée. Je m'occupais à com-  
poser dans ma tête tous les détails dans  
lesquels madame N\*\*\* était entrée, pour  
me faire d'avance une idée de sa demeure,  
de son voisinage, de ses sociétés, de toute  
sa manière de vivre. Elle avait une fille dont  
elle m'avait parlé très-souvent en mère ido-  
latre. Cette fille avait quinze ans passés;  
elle était vive, charmante, et d'un caractère  
aimable. On m'avait promis que j'en serais  
pressé : je n'avais pas oublié cette pro-  
messe, et j'étais fort curieux d'imaginer  
comment mademoiselle N\*\*\* traiterait le  
mon ami de sa maman. Tels furent les sujets  
de mes rêveries depuis le Pont-S.-Esprit  
jusqu'à Remoulin. On m'avait dit d'aller  
voir le pont du Gard : je n'y manquai pas.  
Après un déjeuner d'excellentes figues, je  
pris un guide, et j'allai voir le pont du Gard.

C'était le premier ouvrage des Romains que j'eusse vu. Je m'attendais à voir un monument digne des mains qui l'avaient construit. Pour le coup l'objet passa mon attente et ce fut la seule fois en ma vie. Il n'appartenait qu'aux Romains de produire cet effet. L'aspect de ce simple et noble ouvrage me frappa d'autant plus, qu'il est au milieu d'un désert où le silence et la solitude rendent l'objet plus frappant et l'admiration plus vive ; car ce prétendu pont n'était qu'un aqueduc. On se demande quelle force a transporté ces pierres énormes si loin de toute carrière, et a réuni les bras de tant de milliers d'hommes dans un lieu où il n'habite aucun. Je parcourus les trois étages de ce superbe édifice, que le respect m'empêchait presque d'oser fouler sous mes pieds. Le retentissement de mes pas sous ses immenses voûtes me faisait croire entendre la forte voix de ceux qui les avaient bâties. Je me perdais comme un insecte dans cette immensité. Je sentais, tout en me faisant petit, je ne sais quoi qui m'enlevait l'âme et je me disais en soupirant, Que ne suis-je né Romain ! Je restai là plusieurs heures

ins une contemplation ravissante. Je m'en vins distrait et rêveur , et cette rêverie ne fut pas favorable à madame N\*\*\*. Elle avait bien songé à me prémunir contre les éloges de Montpellier , mais non pas contre le pont du Gard. On ne s'avise jamais de tout.

A Nîmes j'allai voir les Arènes ; c'est un ouvrage beaucoup plus magnifique que le pont du Gard, et qui me fit beaucoup moins d'impression , soit que mon admiration se fut épuisée sur le premier objet , soit que la situation de l'autre , au milieu d'une ville , fût moins propre à l'exciter. Ce vaste et superbe cirque est entouré de vilaines petites maisons , et d'autres maisons plus petites et plus vilaines encore en remplissent l'arène , de sorte que le tout ne produit qu'un effet disparate et confus , où le regret de l'indignation étouffent le plaisir et la surprise. J'ai vu depuis le cirque de Vérone , infiniment plus petit et moins beau que celui de Nîmes , mais entretenu et conservé avec toute la décence et la propreté possibles , et qui par cela même me fit une impression plus forte et plus agréable. Les

Français n'ont soin de rien, et ne respectent aucun monument. Ils sont tout faits pour entreprendre, et ne savent rien finir ni rien entretenir.

J'étais changé à tel point, et ma sensibilité mise en exercice s'était si bien élevée ; que je m'arrêtai un jour au pont de Lunel, pour y faire bonne chère, avec la compagnie qui s'y trouva. Ce cabaret, plus estimé de l'Europe, méritait alors l'être. Ceux qui le tenaient avaient su tirer parti de son heureuse situation pour le tenir abondamment approvisionné et avec choix. C'était réellement une chose curieuse de trouver dans une maison seule et isolée au milieu de la campagne, une table fournie en poisson de mer et d'eau douce, en gibier excellent, en vins fins, servie avec ces attentions et ces soins qu'on ne trouve que chez les grands et les riches, et tout cela pour vos trente-cinq sous. Mais le pont de Lunel ne resta pas long-temps sur ce pied et à force d'user sa réputation, il la perdit enfin tout-à-fait.

J'avais oublié durant ma route que j'étais malade ; je m'en souvins en arrivant



Montpellier. Mes vapeurs étaient bien gué-  
ries, mais tous mes autres maux me res-  
saient, et quoique l'habitude m'y rendit  
moins sensible, c'en était assez pour se  
sentir mort à qui s'en trouverait attaqué  
d'un coup. En effet ils étaient moins  
douloureux qu'effrayans, et faisaient plus  
effrayer l'esprit que le corps, dont ils sem-  
blaient annoncer la destruction. Cela fai-  
sait que, distrait par des passions vives, je  
songeais plus à mon état; mais comme  
ce n'était pas imaginaire, je le sentais sitôt  
que j'étais de sang-froid. Je songeai donc  
assez tôt aux conseils de madame N\*\*\*  
au but de mon voyage. J'allai consulter  
les praticiens les plus illustres, sur-tout  
Fizes; et pour surabondance de pré-  
caution je me mis en pension chez un  
médecin. C'était un Irlandais appelé Fitz-  
Moris, qui tenait une table assez nom-  
breuse d'étudiants en médecine, et il y avait  
une chambre commode pour un malade à s'y met-  
tre, que M. Fitz-Moris se contentait d'une  
pension honnête pour la nourriture, et ne  
demandait rien de ses pensionnaires pour ses  
services comme médecin. Il se chargea de

l'exécution des ordonnances de M. Fitz et de veiller sur ma santé. Il s'acquitta bien de cet emploi quant au régime : on gagnait pas d'indigestions à cette pension là ; et quoique je ne sois pas fort sensible aux privations de cette espèce, les objections de comparaison étaient si proches, que je ne pouvais m'empêcher de trouver qu'on me faisoit quelquefois en moi-même, que M\*\*\* étoit meilleur pourvoyeur que M. Fitz-Morris. Cependant comme on ne mourait pas de faim non plus, et que toute cette jeunesse étoit fort gaie, cette manière de vivre me fit du bien réellement, et m'empêcha de retomber dans mes langueurs. Je passais la matinée à prendre des drogues, sur - tout je ne sais quelles eaux, je crois les eaux de Vals, et à écrire à madame N\*\*\*, car la correspondance allait son train, et Rossseau se chargeait de retirer les lettres de son ami Dudding. A midi j'allais faire un tour à la Canourgue avec quelqu'un de nos jeunes commençaux, qui tous étoient très-bons enfans ; on se rassemblait, on allait dîner. Après dîner, une importante affaire occupait la plupart d'entre nous ; je

qu'au  
jouer  
mail.  
force  
vant,  
leurs b  
et plei  
agréab  
à-fait.  
la ville  
goûter  
étaien  
cabare  
joueur  
je puis  
des ét  
et d'ho  
qu'il m  
même  
plus b  
liberti  
train d  
n'aura  
durer  
étudia  
je tâch

qu'au soir : c'était d'aller hors de la ville jouer le goûter en deux ou trois parties de mail. Je ne jouais pas; je n'en avais ni la force ni l'adresse, mais je pariais; et suivant, avec l'intérêt du pari, nos joueurs et leurs boules à travers des chemins raboteux et pleins de pierres, je faisais un exercice agréable et salubre qui me convenait tout-à-fait. On goûtait dans un cabaret hors de la ville. Je n'ai pas besoin de dire que ces goûters étaient gais, mais j'ajouterai qu'ils étaient assez décens, quoique les filles du cabaret fussent jolies. M. Fitz-Moris grand joueur de mail, était notre président, et je puis dire, malgré la mauvaise réputation des étudians, que je trouvai plus de mœurs et d'honnêteté parmi toute cette jeunesse, qu'il ne serait aisé d'en trouver dans le même nombre d'hommes faits. Ils étaient plus bruyans que crapuleux, plus gais que libertins; et je me monte si aisément à un train de vie quand il est volontaire, que je n'aurais pas mieux demandé que de voir durer celui-là toujours. Il y avait parmi ces étudians plusieurs Irlandais, avec lesquels je tâchais d'apprendre quelques mots d'an-

glais par précaution pour le \*\*\* ; car le temps approchait de m'y rendre. Madame N\*\*\* m'en pressait chaque ordinaire, et je me préparais à lui obéir. Il était clair que mes médecins, qui n'avaient rien compris à mon mal, me regardaient comme un malade imaginaire, et me traitaient sur ce pied, avec leur squine, leurs eaux et leur petit-lait. Tout au contraire des théologiens, les médecins et les philosophes n'admettent pour vrai que ce qu'ils peuvent expliquer, et font de leur intelligence la mesure des possibles. Ces messieurs ne connaissaient rien à mon mal ; donc je n'étais pas malade : car comment supposer que des docteurs ne sussent pas tout ? Je vis qu'ils ne cherchaient qu'à m'amuser et me faire manger mon argent ; et jugeant que leur substitut du \*\*\* ferait cela tout aussi bien qu'eux, mais plus agréablement, je résolus de lui donner la préférence, et je quittai Montpellier dans cette sage intention.

Je partis vers la fin de novembre, après six semaines ou deux mois de séjour dans cette ville, où je laissai une douzaine de

louis  
pour  
d'ana  
et que  
rrible p  
guait,  
porter  
Mal  
résolut  
en m'a  
Esprit  
et de  
et ses l  
celles d  
non co  
durant  
rifs au  
plaisir  
raison  
urier d  
tre mo  
ne fa  
person  
connût  
pour m  
ame N

louis sans aucun profit pour ma santé ni pour mon instruction, si ce n'est un cours d'anatomie commencé sous M. Fitz-Moris , et que je fus obligé d'abandonner par l'horrible puanteur des cadavres qu'on disséquait, et qu'il me fut impossible de supporter.

Mal à mon aise au-dedans de moi sur la résolution que j'avais prise , j'y réfléchissais en m'avancant toujours vers le Pont-Saint-Esprit, qui était également la route du \*\*\* , et de Chambéri. Les souvenirs de maman et ses lettres, quoique moins fréquentes que celles de madame N\*\*\* , réveillaient dans mon cœur des remords que j'avais étouffés durant ma première route. Ils devinrent si vifs au retour, que , balançant l'amour du plaisir , ils me mirent en état d'écouter la raison seule. D'abord dans le rôle d'aventurier que j'allais recommencer , je pouvais être moins heureux que la première fois ; il ne fallait dans tout le \*\*\* qu'une seule personne qui eût été en Angleterre , qui connût les Anglais , ou qui sût leur langue , pour me démasquer. La famille de madame N\*\*\* pouvait se prendre de mauvaise

humeur contre moi , et me traiter peu honnêtement. Sa fille , à laquelle malgré moi je pensais plus qu'il n'eût fallu , m'inquiétait encore. Je tremblais d'en devenir amoureux , et cette peur faisait déjà la moitié de l'ouvrage. Allais-je donc , pour prix des bontés de la mère , chercher à corrompre sa fille , à lier le plus détestable commerce , à mettre la dissension , le dés honneur , le scandale et l'enfer dans sa maison ? Cette idée me fit horreur , je pris bien la ferme résolution de me combattre et de me vaincre , si ce malheureux penchant venait à se déclarer. Mais pourquoi m'exposer à ce combat ? Quel misérable état de vivre avec la mère dont je serais rassasié et de brûler pour la fille sans oser lui montrer mon cœur ? Quelle nécessité d'aller chercher cet état , et m'exposer aux malheurs , aux affronts , aux remords , pour des plaisirs dont j'avais d'avance épuisé le plus grand charme : car il est certain que ma fantaisie avait perdu sa première vivacité. Le goût du plaisir y était encore , mais la passion n'y était plus. A cela se mêlaient des réflexions relatives à ma situation , à

mes d  
géné  
l'étai  
s'épu  
indig  
l'emp  
Esprit  
tape  
l'exéc  
soupon  
satisf  
la pre  
mérit  
mon d  
oblig  
C'étai  
comp  
j'avais  
après  
je m'  
fier de  
quent  
haut  
la vol  
de pa  
si cet

mes devoirs , à cette maman si bonne , si  
généreuse , qui déjà chargée de deites ,  
l'était encore de mes folles dépenses , qui  
s'épuisait pour moi , et que je trompais si  
indignement. Ce reproche devint si vif , qu'il  
l'emporta à la fin. En approchant du Saint-  
Esprit , je pris la résolution de brûler l'é-  
tape du \*\*\* et de passer tout droit. Je  
l'exécutai courageusement , avec quelques  
soupirs , je l'avoue ; mais aussi avec cette  
satisfaction intérieure , que je goûtais pour  
la première fois de ma vie , de me dire , Je  
mérite ma propre estime ; je sais préférer  
mon devoir à mon plaisir. Voilà la première  
obligation véritable que j'aie à l'étude.  
C'était elle qui m'avait appris à réfléchir , à  
comparer. Après les principes si purs que  
j'avais adoptés il y avait peu de temps ,  
après les règles de sagesse et de vertu que  
je m'étais faites , et que je m'étais senti si  
fier de suivre , la honte d'être si peu consé-  
quent à moi-même , de démentir sitôt et si  
haut mes propres maximes , l'emporta sur  
la volupté : l'orgueil eut peut-être autant  
de part à ma résolution que la vertu ; mais  
si cet orgueil n'est pas la vertu même , il

a des effets si semblables , qu'il est pardonnable de s'y tromper.

L'un des avantages des bonnes actions , est d'élever l'ame et de la disposer à en faire de meilleures : car telle est la faiblesse humaine, qu'on doit mettre au nombre des bonnes actions , l'abstinence du mal qu'on est tenté de commettre. Sitôt que j'eus pris ma résolution je devins un autre homme , ou plutôt je redevins celui que j'étais auparavant, et que ce moment d'ivresse avait fait disparaître. Plein de bons sentimens et de bonnes résolutions, je continuai ma route dans la bonne intention d'expier ma faute ; ne pensant qu'à régler désormais ma conduite sur les lois de la vertu , à me consacrer sans réserve au service de la meilleure des mères , à lui vouer autant de fidélité que j'avais d'attachement pour elle , et à n'écouter plus d'autre amour que celui de mes devoirs. Hélas ! la sincérité de mon retour au bien semblait me promettre une autre destinée ; mais la mienne était écrite et déjà commencée , et quand mon cœur plein d'amour pour les choses bonnes et honnêtes , ne voyait plus qu'innocence et bonheur



ans la vie , je touchais au moment funeste  
ni devait traîner à sa suite la longue chaîne  
mes malheurs.

L'empressement d'arriver me fit faire  
as de diligence que je n'avais compté. Je  
i avais annoncé de Valence le jour et  
eure de mon arrivée. Ayant gagné une  
emi-journée sur mon calcul , je restai au-  
nt de temps à Chaparillan, afin d'arriver  
ste au moment que j'avais marqué. Je  
oulais goûter dans tout son charme le  
aisir de la revoir. J'aimais mieux le dif-  
rer un peu pour y joindre celui d'être  
tendu. Cette précaution m'avait tou-  
urs réussi. J'avais vu toujours marquer  
on arrivée par une espèce de petite  
te : je n'en attendais pas moins cette  
is, et ces empressemens qui m'étaient  
sensibles , valaient bien la peine d'être  
énagés.

J'arrivai donc exactement à l'heure. De  
ut loin je regardais si je ne la verrais point  
ar le chemin ; le cœur me battait de plus  
plus à mesure que j'approchais. J'arrive  
soufflé , car j'avais quitté ma voiture en  
lle : je ne vois personne dans la cour, sur

la porte, à la fenêtre; je commence à me troubler; je redoute quelque accident. J'entre: tout est tranquille; des ouvrières goûtaient dans la cuisine; du reste aucun apprêt. La servante parut surprise de me voir; elle ignorait que je dusse arriver. Je monte: je la vois enfin, cette chère maman, si tendrement, si vivement, si purement aimée; j'accours, je m'élance à ses pieds. Ah! te voilà, petit! me dit-elle en m'en brassant: as-tu fait bon voyage? comment te portes-tu? Cet accueil m'interdit un peu. Je lui demandai si elle n'avait pas reçu ma lettre? Elle me dit qu'oui. J'aurais cru qu'elle non, lui dis-je; et l'éclaircissement finit là. Un jeune homme était avec elle. Je le connaissais pour l'avoir vu déjà dans la maison avant mon départ; mais cette fois il y paraissait établi, il l'était. Bref, je trouvais ma place prise.

Ce jeune homme était du Pays-de-Vaud, son père, appelé Vintzenried, était concierge ou soi-disant capitaine du château de Chillon. Le fils de monsieur le capitaine était garçon perruquier, et courait le monde en cette qualité, quand il vint s'

à m  
iden  
vrie  
uc  
le m  
er. J  
ma  
me  
bied  
n'en  
me  
pe  
u m  
t qu  
it l  
con  
aiso  
y pa  
ai m  
auc  
cie  
n d  
air  
l  
t s

présenter à madame de Warens, qui le reçut  
en, comme elle faisait tous les passans,  
et sur-tout ceux de son pays. C'était un  
grand fade blondin, assez bien fait, le  
visage plat, l'esprit de même, parlant  
comme le beau *Léandre*; mêlant tous les  
sons, tous les goûts de son état, avec la  
longue histoire de ses bonnes fortunes; ne  
nommant que la moitié des marquises avec  
lesquelles il avait couché, et prétendant  
n'avoir point coiffé de jolies femmes dont  
il n'eût aussi coiffé les maris. Vain, sot,  
ignorant, insolent; au demeurant le meil-  
leur fils du monde. Tel fut le substitut qui  
me fut donné durant mon absence, et l'as-  
socié qui me fut offert à mon retour.

O! si les âmes, dégagées de leurs terrestres  
entraves, voient encore du sein de l'éter-  
nelle lumière ce qui se passe chez les mor-  
tels, pardonnez, ombre chère et respec-  
table, si je ne fais pas plus de grâce à vos  
fautes qu'aux miennes, si je dévoile égale-  
ment les unes et les autres aux yeux des  
lecteurs! Je dois, je veux être vrai pour  
vous comme pour moi-même; vous y per-  
drez toujours beaucoup moins que moi.

Eh ! combien votre aimable et doux caractère, votre inépuisable bonté de cœur, votre franchise et toutes vos excellentes vertus, ne rachètent-elles pas de faiblesses si l'on peut appeler ainsi les torts de votre seule raison ? Vous eûtes des erreurs et non pas des vices ; votre conduite fut tout à fait repréhensible, mais votre cœur fut toujours pur.

Le nouveau venu s'était montré zélé, diligent, exact pour toutes ses petites commissions, qui étaient toujours en grand nombre ; il s'était fait le piqueur de ses ouvriers. Aussi bruyant que je l'étais peu, il se faisait voir, et sur tout entendre à-la-fois à la charrue, aux foins, aux bois, à l'écurie, à la basse-cour. Il n'y avait que le jardin qu'il négligeait, parce que c'était un travail trop paisible et qui ne faisait point de bruit. Son grand plaisir était de charger et charrier, de scier ou fendre du bois ; on le voyait toujours la hache ou la pioche à la main ; on l'entendait courir, cogner, crier à pleine tête. Je ne sais de combien d'hommes il faisait le travail, mais il faisait toujours le bruit de dix ou douze. Tout ce

Amare en imposa à ma pauvre maman ;  
le crut ce jeune homme un trésor pour  
ses affaires. Voulant se l'attacher , elle em-  
ploya pour cela tous les moyens qu'elle y  
put propres , et n'oublia pas celui sur le-  
quel elle comptait le plus.

On a dû connaître mon cœur, ses senti-  
mens les plus constans , les plus vrais, ceux  
qui tout me ramenaient en ce moment  
près d'elle. Quel prompt et plein boule-  
versement dans tout mon être ! qu'on se  
mette à ma place pour en juger. En un  
moment je vis évanouir pour jamais tout  
avenir de félicité que je m'étais peint.  
Toutes les douces idées que je caressais si  
affectueusement disparurent ; et moi , qui  
jusqu'à mon enfance ne savais voir mon  
existence qu'avec la sienne , je me vis seul  
pour la première fois. Ce moment fut af-  
freux : ceux qui le suivirent furent toujours  
ombres. J'étais jeune encore ; mais ce doux  
sentiment de jouissance et d'espérance qui  
suivait la jeunesse me quitta pour jamais.  
Alors l'être sensible fut mort à demi. Je  
vis plus devant moi que les tristes restes  
d'une vie insipide , et si quelquefois encore

une image de bonheur effleura mes desirs ; ce bonheur n'était plus celui qui m'était propre , je sentais qu'en l'obtenant je ne serais pas vraiment heureux.

J'étais si bête , et ma confiance était si pleine , que malgré le ton familier du nouveau venu , que je regardais comme l'effet de la facilité d'humeur de maman qui rapprochait tout le monde d'elle , je ne me serais pas avisé d'en soupçonner la véritable cause , si elle ne me l'eût dite elle-même ; mais elle se pressa de me faire cet aveu avec une franchise capable d'ajouter à ma rage , si mon cœur eût pu se tourner de ce côté-là ; trouvant quant à elle la chose toute simple , me reprochant ma négligence dans la maison , et m'alléguant mes fréquentes absences , comme si elle eût été d'un tempérament fort pressé de remplir les vides. Ah , maman ! lui dis-je le cœur serré de douleur , qu'osez-vous m'apprendre ! Quel prix d'un attachement pareil au mien ! Ne m'avez-vous tant de fois conservé la vie , que pour m'ôter tout ce qui me la rendait chère ? J'en mourrai ; mais vous me regretterez. Elle me répon-

d'un ton tranquille à me rendre fou, que j'étais un enfant, qu'on ne mourait point de ces choses-là; que je ne perdrais rien, que nous n'en serions pas moins bons amis, pas moins intimes dans tous les sens, que son tendre attachement pour moi ne pouvait ni diminuer ni finir qu'avec elle. Elle me fit entendre en un mot, que tous mes droits demeureraient les mêmes, et qu'en les partageant avec un autre, je n'en étais pas privé pour cela.

Jamais la pureté, la vérité, la force de mes sentimens pour elle; jamais la sincérité, l'honnêteté de mon ame, ne se firent mieux sentir à moi que dans ce moment. Je me précipitai à ses pieds, j'embrassai ses genoux en versant des torrens de larmes. Non, maman, lui dis-je avec transport, je vous aime trop pour vous avilir; votre possession m'est trop chère pour la partager; les regrets qui l'accompagnèrent quand je l'acquis se sont accrus avec mon amour; non, je ne la puis conserver au même prix. Vous aurez toujours mes adorations; soyez-en toujours digne: il m'est plus nécessaire encore de vous honorer que de vous possé-

der. C'est à vous, ô maman, que je vous cède; c'est à l'union de nos cœurs que je sacrifie tous mes plaisirs. Puissai-je périr mille fois avant d'en goûter qui dégradent ce que j'aime !

Je tins cette résolution avec une constance digne, j'ose dire, du sentiment qui me l'avait fait former. Dès ce moment je ne vis plus cette maman si chérie que des yeux d'un véritable fils; et il est à noter que, bien que ma résolution n'eût point son approbation secrète, comme je m'en suis trop aperçu, elle n'employa jamais pour m'y faire renoncer, ni propos insinuans, ni caresses, ni aucune de ces adroites agaceries dont les femmes savent user sans se commettre, et qui manquent rarement de leur réussir. Réduit à me chercher un sort indépendant d'elle, et n'en pouvant même imaginer, je passai bientôt à l'autre extrémité et le cherchai tout en elle. Je l'y cherchai si parfaitement, que je parvins presque à m'oublier moi-même. L'ardent desir de la voir heureuse à quelque prix que ce fût, absorbait toutes mes affections : elle avait beau séparer son bon-

heur  
d'elle  
Al  
malk  
au  
culti  
que  
fruit  
d'éca  
hain  
supp  
voul  
hom  
tion  
rend  
en un  
fait p  
Mais  
nes.  
je n'a  
d'An  
impo  
réuss  
jeune  
trouv  
la re



heur du mien, je le voyais mien en dépit d'elle.

Ainsi commencèrent à germer avec mes malheurs les vertus dont la semence était au fond de mon ame, que l'étude avait cultivées, et qui n'attendaient pour éclore que le ferment de l'adversité. Le premier fruit de cette disposition si désintéressée fut d'écarter de mon cœur tout sentiment de haine et d'envie contre celui qui m'avait supplanté. Je voulus, au contraire, et je voulus sincèrement, m'attacher à ce jeune homme, le former, travailler à son éducation, lui faire sentir son bonheur, l'en rendre digne, s'il était possible, et faire, en un mot, pour lui tout ce qu'Anet avait fait pour moi dans une occasion pareille. Mais la parité manquait entre les personnes. Avec plus de douceur et de lumière, je n'avais pas le sang-froid et la fermeté d'Anet, ni cette force de caractère qui en imposait, et dont j'aurais eu besoin pour réussir. Je trouvai encore moins dans le jeune homme les qualités qu'Anet avait trouvées en moi; la docilité, l'attachement, la reconnaissance, sur-tout le sentiment

du besoin que j'avais de ses soins, et l'ardent desir de les rendre utiles. Tout cela manquait ici. Celui que je voulais former ne voyait en moi qu'un pédant importun qui n'avait que du babil. Au contraire, il s'admirait lui-même comme un homme important dans la maison; et mesurant les services qu'il y croyait rendre sur le bruit qu'il y faisait, il regardait ses haches et ses pioches comme infiniment plus utiles que tous mes bouquins. A quelques égards il n'avait pas tort; mais il partait de-là pour se donner des airs à faire mourir de rire. Il tranchait avec les paysans du gentilhomme campagnard; bientôt il en fit autant avec moi, et enfin avec maman elle-même. Son nom de Vintzenried ne lui paraissant pas assez noble, il le quitta pour celui de monsieur de *Courtilles*, et c'est sous ce dernier nom qu'il a été connu depuis à Chambéri, et en Maurienne, où il s'est marié.

Enfin, tant fit l'illustre personnage, qu'il fut tout dans la maison, et moi rien. Comme lorsque j'avais le malheur de lui déplaire, c'était maman et non pas moi qu'il grondait, la crainte de l'exposer à ses brutalités

me  
et cl  
qu'il  
il fa  
et t  
Ce g  
d'un  
parc  
mer  
versi  
foug  
écou  
conv  
sot,  
nouv  
intell  
qu'il  
presq  
la po  
mes,  
cham  
mam  
goûta  
cœur  
nège  
je m'a

me rendait docile à tout ce qu'il désirait , et chaque fois qu'il fendait du bois, emploi qu'il remplissait avec une fierté sans égale , il fallait que je fusse là le spectateur oisif et tranquille admirateur de sa prouesse. Ce garçon n'était pourtant pas absolument d'un mauvais naturel ; il aimait maman , parce qu'il était impossible de ne la pas aimer : il n'avait même pas pour moi de l'aversion : et quand les intervalles de ses fougues permettaient de lui parler, il nous écoutait quelquefois assez docilement , convenant franchement qu'il n'était qu'un sot , après quoi il n'en faisait pas moins de nouvelles sottises. Il avait d'ailleurs une intelligence si bornée et des goûts si bas , qu'il était difficile de lui parler raison , et presque impossible de se plaire avec lui. A la possession d'une femme pleine de charmes , il ajouta le ragoût d'une femme-de-chambre vieille , rousse , édentée , dont maman avait la patience d'endurer le dégoûtant service, quoiqu'elle lui fit mal au cœur. Je m'aperçus de ce nouveau manège , et j'en fus outré d'indignation ; mais je m'aperçus d'une autre chose qui m'af-

fecta bien plus vivement encore , et qui me jeta dans un plus profond découragement que tout ce qui s'était passé jusqu'alors. Ce fut le refroidissement de maman envers moi.

La privation que je m'étais imposée , et qu'elle avait fait semblant d'approuver , est une de ces choses que les femmes ne pardonnent point , quelque mine qu'elles fassent , moins pour la privation qui en résulte pour elles-mêmes , que par l'indifférence qu'elles y voient pour leur possession. Prenez la femme la plus sensée , la plus philosophe , la moins attachée à ses sens , le crime le plus irrémissible que l'homme dont au reste elle se soucie le moins puisse commettre envers elle , est d'en pouvoir jouir et de n'en rien faire. Il faut bien que ceci soit sans exception , puisqu'une sympathie si naturelle et si forte fut altérée en même temps par une abstinence qui n'avait que des motifs de vertu , d'attachement et d'estime. Dès-lors , je cessai de trouver en elle cette intimité des cœurs qui fit toujours la plus douce jouissance du mien. Elle ne s'épanchait plus avec moi que quand

elle avait à se plaindre du nouveau venu ; quand ils étaient bien ensemble , j'entraîs peu dans ses confidences. Enfin elle prenait peu-à-peu une manière d'être dont je ne faisais plus partie. Ma présence lui faisait plaisir encore , mais elle ne lui faisait plus besoin , et j'aurais passé des jours entiers sans la voir , qu'elle ne s'en serait pas aperçue.

Insensiblement je me sentis isolé et seul dans cette même maison dont auparavant j'étais l'ame , et où je vivais pour ainsi dire à double. Je m'accoutumai peu-à-peu à me séparer de tout ce qui s'y faisait , de ceux même qu'il habitaient ; et pour m'épargner de continuel déchiremens , je m'enfermais avec mes livres , ou bien j'allais soupirer et pleurer à mon aise au milieu des bois. Cette vie me devint bientôt tout-à-fait insupportable. Je sentis que la présence personnelle et l'éloignement du cœur d'une femme qui m'était si chère irritait ma douleur , et qu'en cessant de la voir , je m'en sentirais moins cruellement séparé. Je formai le projet de quitter sa maison ; je l'en dis , et loin de s'y opposer elle le favorisa. Elle avait à

Grenoble une amie appelée madame Deybens, dont le mari était ami de M. de Mably, grand prévôt à Lyon. M. Deybens me proposa l'éducation des enfans de M. de Mably : j'acceptai, et je partis pour Lyon, sans laisser ni presque sentir le moindre regret d'une séparation dont auparavant la seule idée nous eût donné les angoisses de la mort.

J'avais à-peu-près les connaissances nécessaires pour un précepteur, et j'en croyais avoir le talent. Durant un an que je passai chez M. de Mably, j'eus le temps de me désabuser. La douceur de mon naturel m'eût rendu propre à ce métier, si l'empportement n'y eût mêlé ses orages. Tant que tout allait bien et que je voyais réussir mes soins et mes peines, qu'alors je n'épargnais point, j'étais un ange ; j'étais un diable quand les choses allaient de travers. Quand mes élèves ne m'entendaient pas, j'extravaguais ; et quand ils marquaient de la méchanceté, je les aurais tués : ce n'était pas le moyen de les rendre savans et sages. J'en avais deux ; ils étaient d'humeur très-différente ; L'un de huit à neuf ans, appelé Ste-Marie

était d  
assez  
malig  
parais  
comm  
prend  
sujets  
la pat  
rais-j  
de l'a  
élève  
pas d  
sur-t  
aupr  
inuti  
enfa  
colèr  
Mari  
drir  
cepti  
tant  
com  
il me  
subt  
sonn  
peti

était d'une jolie figure , l'esprit assez ouvert, assez vif, étourdi, badin, malin, mais d'une malignité gaie; le cadet, appelé Condillac, paraissait presque stupide, musard, têtue comme une mule, et ne pouvant rien apprendre. On peut juger qu'entre ces deux sujets je n'avais pas besogne faite. Avec de la patience et du sang-froid, peut-être aurais-je pu réussir; mais faute de l'une et de l'autre, je ne fis rien qui vaille, et mes élèves tournaient très-mal. Je ne manquais pas d'assiduité, mais je manquais d'égalité, sur-tout de prudence, Je ne savais employer auprès d'eux que trois instrumens toujours inutiles et souvent pernicioeux auprès des enfans; le sentiment, le raisonnement, la colère. Tantôt je m'attendrissais avec Ste-Marie jusqu'à pleurer; je voulais l'attendrir lui-même, comme si l'enfant était susceptible d'une véritable émotion de cœur; tantôt je m'épuisais à lui parler raison comme s'il avait pu m'entendre; et comme il me faisait quelquefois des argumens très-subtils, je le prenais tout de bon pour raisonnable, parce qu'il était raisonneur. Le petit Condillac était encore plus embarrassé.

sant, parce que n'entendant rien, ne répondant rien, ne s'émouvant de rien, et d'une opiniâtreté à toute épreuve, il ne triomphait jamais mieux de moi que quand il m'avait mis en fureur ; alors c'était lui qui était le sage, et c'était moi qui étais l'enfant. Je voyais toutes mes fautes, je les sentais ; j'étudiais l'esprit de mes élèves, je les pénétrais très-bien, et je ne crois pas que jamais une seule fois j'aie été la dupe de leurs ruses ; mais que servait de voir le mal, sans savoir appliquer le remède ? En pénétrant tout, je n'empêchais rien, je ne réussissais à rien, et tout ce que je faisais était précisément ce qu'il ne fallait pas faire.

Je ne réussissais pas mieux pour moi que pour mes élèves. J'avais été recommandé par madame Deybens à madame de Mably. Elle l'avait prié de former mes manières et de me donner le ton du monde ; elle y prit quelques soins, et voulut que j'apprisse à faire les honneurs de sa maison ; mais je m'y pris si gauchement, j'étais si honteux, si sot, qu'elle se rebuta et me planta là. Cela ne m'empêcha pas de devenir selon ma cou-



omme , amoureux d'elle. J'en fis assez pour qu'elle s'en aperçût, mais je n'osai jamais me déclarer ; elle ne se trouva pas d'humeur à faire les avances, et j'en fus pour mes lorgneries et mes soupirs, dont même je m'ennuyai bientôt, voyant qu'ils n'aboutissaient à rien.

J'avais tout-à-fait perdu chez maman le goût des petites friponneries, parce que tout étant à moi, je n'avais rien à voler. D'ailleurs, les principes élevés que je m'étais faits devaient me rendre désormais bien supérieur à de telles bassesses, et il est certain que depuis lors je l'ai d'ordinaire été : mais c'est moins pour avoir appris à vaincre mes tentations que pour en avoir coupé la racine, et j'aurais grand'peur de voler comme dans mon enfance, si j'étais sujet aux mêmes desirs. J'eus la preuve de cela chez M. de Mably. Environné de petites choses volables que je ne regardais même pas, je m'avisai de convoiter un certain petit vin blanc d'Arbois très-joli, dont quelques verres que par-ci par-là je buvais à table m'avaient fort affriandé. Il était un peu louche ; je croyais savoir bien coller le

vin, je m'en vantai; on me confia celui-là; je le collai et le gâtai, mais aux yeux seulement. Il resta toujours agréable à boire, et l'occasion fit que je m'en accommodai de temps en temps de quelques bouteilles pour boire à mon aise en mon petit particulier. Malheureusement je n'ai jamais pu boire sans manger. Comment faire pour avoir du pain? Il m'était impossible d'en réserver. En faire acheter par les laquais, c'était me déceler et presque insulter le maître de la maison. En acheter moi-même, je n'osai jamais. Un beau monsieur, l'épée au côté, aller chez un boulanger acheter un morceau de pain, cela se pouvait-il? Enfin je me rappelai le pis-aller d'une grande princesse à qui l'on disait que les paysans n'avaient pas de pain, et qui répondit: Qu'ils mangent de la brioche. Encore, que de façons pour en venir là! Sorti seul à ce dessein, je parcourais quelquefois toute la ville, et passais devant trente pâtisseries avant d'entrer chez aucun. Il fallait qu'il n'y eût qu'une seule personne dans la boutique, et que sa physionomie m'attirât beaucoup pour que j'osasse franchir le pas. Mais aussi

quar  
che,  
j'all  
armo  
faisa  
du r  
jour  
tête.  
me n  
page  
livre  
Je  
ne m  
tits v  
dant  
déce  
mais  
tout  
tème  
lant  
son e  
carac  
judic  
drait  
mém  
genc

quand j'avais une fois ma chère petite brioche , et que bien enfermé dans ma chambre, j'allais trouver ma bouteille au fond d'une armoire, quelles bonnes petites buvettes je faisais là tout seul en lisant quelques pages du roman. Car lire en mangeant fut toujours ma fantaisie au défaut d'un tête-à-tête. C'est le supplément de la société qui me manque. Je dévore alternativement une page et un morceau ; c'est comme si mon livre dînait avec moi.

Je n'ai jamais été dissolu ni crapuleux, et ne me suis enivré de ma vie. Ainsi mes petits vols n'étaient pas fort indiscrets ; cependant ils se découvrirent ; les bouteilles me décelèrent. On ne m'en fit pas semblant , mais je n'eus plus la direction de la cave. En tout cela M. de Mably se conduisit honnêtement et prudemment. C'était un très-galant homme qui , sous un air aussi dur que son emploi , avait une véritable douceur de caractère et une rare bonté de cœur. Il était judicieux , équitable , et , ce qu'on n'attendrait pas d'un officier de maréchaussée , même très-humain. En sentant son indulgence , je lui en devins plus attaché , et cela

me fit prolonger mon séjour dans sa maison plus que je n'aurais fait sans cela. Mais enfin, dégoûté d'un métier auquel je n'étais pas propre, et d'une situation très-gênante qui n'avait rien d'agréable pour moi, après un an d'essai, durant lequel je n'épargnai point mes soins, je me déterminai à quitter mes disciples, bien convaincu que je ne parviendrais jamais à les bien élever. M. de Mably lui-même voyait cela tout aussi bien que moi. Cependant je crois qu'il n'eût jamais pris sur lui de me renvoyer si je ne lui en eusse épargné la peine, et cet excès de condescendance en pareil cas, n'est assurément pas ce que j'approuve.

Ce qui me rendait mon état plus insupportable, était la comparaison continuelle que j'en faisais avec celui que j'avais quitté; c'était le souvenir de mes chères Charmettes, de mon jardin, de mes arbres, de ma fontaine, de mon verger, et sur-tout de celle pour qui j'étais né, qui donnait de l'ame à tout cela. En repensant à elle, à nos plaisirs, à notre innocente vie, il me prenait des serremens de cœur, des étouffemens, qui m'ôtaient le courage de rien

fair  
par  
aup  
core  
rir à  
ter à  
pela  
ce fu  
asse  
ressa  
dans  
du n  
les p  
de le  
à tou  
les m  
nesse  
j'y se  
dans  
son  
trouv  
enco  
Aff  
Elle n  
cœur  
mais

faire. Cent fois j'ai été violemment tenté de partir à l'instant et à pied pour retourner auprès d'elle ; pourvu que je la revisse encore une fois, j'aurais été content de mourir à l'instant même. Enfin je ne pus résister à ces souvenirs si tendres qui me rappelaient auprès d'elle à quelque prix que ce fût. Je me disais que je n'avais pas été assez patient , assez complaisant, assez caressant, que je pouvais encore vivre heureux dans une amitié très-douce, en y mettant le mien plus que je n'avais fait. Je forme les plus beaux projets du monde, je brûle de les exécuter. Je quitte tout, je renonce à tout, je pars, je vole, j'arrive dans tous les mêmes transports de ma première jeunesse, et je me retrouve à ses pieds. Ah ! j'y serais mort de joie, si j'avais retrouvé dans son accueil, dans ses caresses, dans son cœur enfin, le quart de ce que j'y trouvais autrefois, et que j'y reportais encore.

Affreuse illusion des choses humaines ! Elle me reçut toujours avec son excellent cœur qui ne pouvait mourir qu'avec elle : mais je venais rechercher le passé, qui n'é-

tait plus et qui ne pouvait renâître. A peine  
 eus-je resté demi-heure avec elle , que je  
 sentis mon ancien bonheur mort pour tou-  
 jours. Je me retrouvai dans la même situa-  
 tion désolante que j'avais été forcé de fuir ,  
 et cela sans que je puisse dire qu'il y eût de  
 la faute de personne , car au fond Cour-  
 tilles n'était pas mauvais , et parut me re-  
 voir avec plus de plaisir que de chagrin.  
 Mais comment me souffrir surnuméraire  
 près de celle pour qui j'avais été tout , et qui  
 ne pouvait cesser d'être tout pour moi ?  
 Comment vivre étranger dans la maison dont  
 j'étais l'enfant ? L'aspect des objets témoins  
 de mon bonheur passé me rendait la com-  
 paraison plus cruelle. J'aurais moins souf-  
 fert dans une habitation. Mais me voir rap-  
 peler incessamment tant de doux souvenirs ,  
 c'était irriter le sentiment de mes pertes.  
 Consumé de vains regrets , livré à la plus  
 noire mélancolie , je repris le train de res-  
 ter seul hors les heures des repas. Enfermé  
 avec mes livres , j'y cherchais des distrac-  
 tions utiles , et sentant le péril imminent  
 que j'avais tant craint autrefois , je me  
 tourmentais derechef à chercher en moi-

ne même les moyens d'y pourvoir quand ma-  
je man n'aurait plus de ressource. J'avais mis  
n- les choses dans sa maison sur le pied d'al-  
na- er sans empirer ; mais depuis moi tout était  
ir, changé. Son économe était un dissipateur.  
de Il-voulait briller : bon cheval , bel équi-  
ur- page , il aimait à s'étaler noblement aux  
re- reux de ses voisins ; il faisait des entreprises  
in. continuelles en choses où il n'entendait  
ire rien. La pension se mangeait d'avance , les  
qui quartiers en étaient engagés , les loyers  
oi ? étaient arriérés , et les dettes allaient leur  
ont train. Je prévoyais que cette pension ne tar-  
ins derait pas d'être saisie et peut-être sup-  
m- primée. Enfin je n'envisageais que ruine  
uf- et désastres , le moment m'en semblait si  
ap- proche que j'en sentais d'avance toutes les  
irs, horreurs.

es. Mon cher cabinet était ma seule distrac-  
lus ion. A force d'y chercher des remèdes  
es- contre le trouble de mon ame , je m'avisai  
né d'y en chercher contre les maux que je pré-  
ac- voyais ; et revenant à mes anciennes idées ,  
ent ne voilà bâtissant de nouveaux châteaux  
me en Espagne , pour tirer cette pauvre ma-  
oi- nan des extrémités cruelles où je la voyais

prête à tomber. Je ne me sentais pas assez sûr de moi-même, et ne me croyais pas assez d'esprit pour briller dans la république des lettres, et faire une fortune par cette voie. Une nouvelle idée qui se présenta, m'inspira la confiance que la médiocrité de mes talents ne pouvait me donner. Je n'avais pas abandonné la musique en cessant de l'enseigner. Au contraire, j'en avais assez étudié la théorie pour pouvoir me regarder au moins comme savant dans cette partie. En réfléchissant à la peine que j'avais eu d'apprendre à déchiffrer la note, et à celle que j'avais encore à chanter à livre ouvert, je vins à penser que cette difficulté pouvait bien venir de la chose autant que de moi, sachant sur-tout qu'en général apprendre la musique, n'était pour personne une chose aisée. En examinant la constitution des signes, je les trouvais souvent fort mal inventés. Il y avait long-temps que j'avais pensé à noter l'échelle par chiffres, pour éviter d'avoir toujours à tracer des lignes et portées, lorsqu'il fallait noter le moindre petit air. J'avais été arrêté par les difficultés des octaves, et par celles de la mesure



sses et des valeurs. Cette ancienne idée  
ne revint dans l'esprit, et je vis, en y re-  
trouvant, que ces difficultés n'étaient pas  
Un surmontables. J'y rêvai avec succès, et  
parvins à noter quelque musique que ce  
fut par mes chiffres avec la plus grande  
exactitude, et, je puis dire, avec la plus  
grande simplicité. Dès ce moment je crus  
ma fortune faite, et dans l'ardeur de la  
partager avec celle à qui je devais tout, je  
ne songeai qu'à partir pour Paris, ne dou-  
tant pas qu'en présentant mon projet à  
l'académie je ne fisse une révolution. J'a-  
vais rapporté de Lyon quelque argent; je  
vendis mes livres. En quinze jours ma ré-  
volution fut prise et exécutée. Enfin, plein  
des idées magnifiques qui me l'avaient ins-  
pirée, et toujours le même dans tous les  
temps, je partis de Savoie avec mon sys-  
tème de musique, comme autrefois j'étais  
parti de Turin avec ma fontaine de Héron.  
Telles ont été les erreurs et les fautes de  
ma jeunesse. J'en ai narré l'histoire avec  
une fidélité dont mon cœur est content. Si  
dans la suite j'honorerai mon âge mûr de  
quelques vertus, je les aurais dites avec la

même franchise, et c'était mon dessein.  
Mais il faut m'arrêter ici. Le temps peut  
lever bien des voiles. Si ma mémoire par-  
vient à la postérité, peut-être un jour elle  
apprendra ce que j'avais à dire. Alors on  
saura pourquoi je me tais.

FIN DU SECOND VOLUME.

1848 67

ein  
ent  
par-  
elle  
s on



